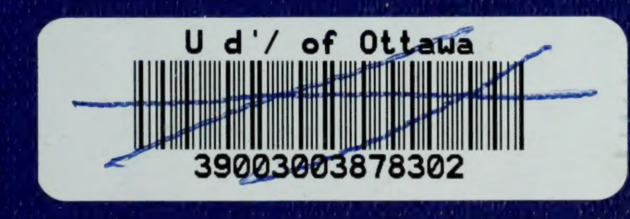

U d'/ of Ottawa
39003003878302

LES SERMENTS

ONT DES AILES...

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE L'AUTEUR DE « AMITIÉ AMOUREUSE »

Format grand in-18.

AMITIÉ AMOUREUSE . . . . 1 vol.
L'AMOUR EST MON PÉCHÉ. . . . . 1 —
LE DOUTE PLUS FORT QUE L'AMOUR . . . . 1 —
MAUDIT SOIT L'AMOUR . . . . 1 —
HÉSITATION SENTIMENTALE. . . . . 1 —
Ô JOIE D'AIMER. . . . . 1 —

En collaboration avec Maurice de Waleffe :

MATER DOLOROSA . . . . 1 vol.

En collaboration avec M. Henri Amic :

EN REGARDANT PASSER LA VIE . . . . 1 vol.

En collaboration avec Jean de Fossendal :

L'AMOUR GUETTE.... . . . . 1 vol.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES SERMENTS ONT DES AILES

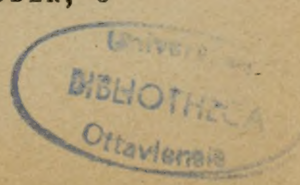
PAR L'AUTEUR DE

« AMITIÉ AMOUREUSE »

> « Que toute chose est triste
> Et triste aussi l'amour... »
>
> F. VIELÉ GRIFFIN.



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



A MES AMIES CRÉOLES

MADEMOISELLE ROSARIO LE BLOND

ET

MADAME CHARVEIN LE BLOND

Ce livre est affectueusement dédié.

H. L. N.

LES
SERMENTS ONT DES AILES

I

Dans le parc à la française du couvent de la Miséricorde, dont la sévère ordonnance et la correction de lignes rappellent le bel aspect des domaines du XVII[e] siècle, au long des symétriques allées, des plates-bandes et des charmilles, sous la nef des tilleuls taillés, les pensionnaires des Sœurs s'ébattent ou se promènent. Bravant la chaleur et le soleil de juillet, les plus jeunes courent et jouent sur le sable tassé du jardin, où s'étendait le boulingrin au temps de sa splendeur païenne, tandis que les

grandes, par groupes, circulent à l'ombre en jacassant.

Leur tenue, toute semblable, intentionnellement simple, presque attentatoire à leur grâce naturelle, s'harmonise avec l'uniformité du parc et l'ensemble du paysage, où çà et là se dressent les taches blanches de deux ou trois Sœurs surveillantes. Cet aspect rigide donne l'impression qu'en jardinage, comme en éducation, règne en ces lieux — aussi sévère aux âmes que la serpe aux branchages — la froide discipline, l'inéluctable règle.

Et pourtant la joie éclate en ces jeunes âmes asservies, car les vacances approchent ; joie simple chez les petites, plus compliquée chez les grandes. Pour quelques-unes d'entre elles le départ prochain sera l'envolée définitive dans la vie, où leur vrai rôle commencera, et à cette pensée, des rêves secrets font bondir leurs cœurs avec d'autant plus de force qu'ils ont plus longtemps attendu leur essor.

Sur le banc circulaire de la charmille en

demi-lune, où aboutissent les belles allées qui terminent le parc, derrière la blanche statue de la Vierge sur son piédestal ancien et moussu, trois « grandes », qui portent la ceinture blanche au liséré orangé, distinctive de la classe supérieure, causent en toute liberté.

— Et toi, Suzanne, tu n'as pas de projets pour tes vacances ?

— Aucun.

— C'est maigre. Vas-tu rester au couven comme l'an dernier?

— Non, cette année maman ne voyage pas. Elle compte habiter la maison de campagne que grand'mère nous a laissée. Ma sœur, son mari et leur fils doivent y venir aussi.

— Et cela te réjouit ?

— Certainement, j'adore mon neveu. C'est un enfant si bon, si joli, si tendre.

— Où a-t-il pris ça, mon Dieu ?

Suzanne rougit. L'autre compagne jusqu'à présent silencieuse s'aperçoit de son trouble, et, charitable, intervient :

— Tu manques de tact, Colette.

— Ce n'est pas à toi, Mercédès, de me donner des leçons. Suzanne m'entend et ne peut pas être personnellement froissée de mes paroles. Avec ça, d'ailleurs, que tu n'es pas de mon avis? Pas plus tard qu'hier tu disais qu'une famille comme celle de Suzanne, ça étonne d'abord et attriste ensuite.

— Oui, je l'ai dit; mais non à elle-même, voilà la nuance.

— Quel raffinement diplomatique! On voit bien que ton père était ambassadeur.

Mercédès eut envie de répliquer: « On voit bien que le tien vend du vin en gros »; mais elle jugea la riposte vulgaire, et, dédaignant de répondre, elle s'adressa à Suzanne :

— Tu as raison d'aimer ton neveu. Ce garçon de huit ans est un amour. Quand il vient au parloir nous en raffolons toutes.

— Au reste, si j'ai blagué ta famille, ajoute Colette en manière de palliatif, je ne la trouve pas moins très représentative, ma vieille! Ses

dehors me plaisent. J'apprécie moins ses sentiments... Ta sœur est-elle toujours aussi chic ?

— Je le pense.

— C'est vrai, tu n'en sais rien, puisque voilà plus d'un an que tu ne l'as vue... Et c'est précisément un de mes griefs contre elle. Elle se contente de t'envoyer son fils avec sa gouvernante une fois par mois.

— Ce n'est peut-être pas sa faute, Colette ; ma sœur a beaucoup de devoirs mondains à remplir.

— Non ! mais excuse-la, je t'en prie ! Ces devoirs-là sont donc si absorbants ? Veux-tu que je te dise le fond de ma pensée, n'en déplaise à Mercédès ? C'est honteux la façon dont tes parents agissent avec toi. Tu es plus délaissée que les petites « Pays chauds » que nous avons ici. Tu as une mère et une sœur d'un modèle à ne pas faire breveter, ma pauvre fille.

Cette nouvelle boutade frappe Suzanne De-

caisnes en plein cœur. Que de fois elle a senti, sans oser y croire, la sécheresse d'âme de celles qui devraient le plus l'aimer ! Aussi, malgré elle, ses yeux s'humectent ; la plaie latente, sous le choc, a saigné.

— Tu n'es guère charitable, Colette ! s'écrie Mercédès, et tu as une façon cruelle de prouver ta sollicitude à tes amies. Pourquoi juges-tu la conduite de madame Decaisnes et de la baronne Thibault ? La mère et la sœur de Suzanne l'aiment sans doute à leur manière ; cette manière est choquante pour nous, soit ; mais ta remarque est singulièrement brutale.

Puis, s'adressant à Suzanne :

— Crois-moi, chérie, n'aie pas de chagrin, garde ta tranquillité d'âme et ta confiance en l'avenir. Va, il vaut mieux encore avoir une mère et une sœur, même un peu indifférentes, que d'être comme moi orpheline !

Suzanne émue serre la main de Mercédès et lui sourit avec tristesse. Alors celle-ci se lève, et l'entraînant :

— Viens, faisons ensemble une dernière promenade dans ce parc où s'est passée notre adolescence, où nous avons joué, conversé, assemblé nos cœurs. C'est à l'ombre de ces grands arbres que nous nous sommes promis une amitié fidèle. Nous étions bien jeunes; tu avais douze ans et moi quatorze. Laisse-moi te dire, avant de nous quitter, combien ta tendresse m'a été secourable. J'ai toujours gardé ma nature un peu sauvage, et je me rappelle avoir été souvent mauvaise avec toi. Je t'en demande pardon.

— Oh ! Mercédès !

— Ne m'interromps pas, mon orgueil aime à s'humilier devant ton grand cœur. Mes caprices, mon égoïsme t'ont fait souvent pleurer... Je voulais des amies, je ne te permettais pas d'en avoir. Tu as su pourtant te faire aimer de toutes nos compagnes, et c'est auprès de toi que chacune venait quand elle souffrait, et qu'elle avait besoin de secours moral, de consolation ou de soins. Écoute-moi bien, ma

chérie : je sais à quel point tu t'ignores et je voudrais te donner conscience de ta valeur; Suzanne, quoi qu'il arrive, compte sur toi-même comme sur un grand trésor.

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce que je crains qu'on ne t'apprécie pas assez dans ta famille. Le sang espagnol que je tiens de ma mère me fait plus femme que toi, mais aussi moins studieuse, moins intelligente...

— Oh!

— Si, si! moins intelligente ou, si tu veux, moins appliquée au travail, moins soucieuse de m'instruire. En revanche, je me crois un sens de la vie plus sûr que le tien; je suis plus pratique. Alors, mon devoir est de t'avertir et de te donner conscience de ta grâce, de ton charme, je ne dirai pas de ta beauté — tu n'es pas belle — mais de ta joliesse.

Joyeusement émue, Suzanne s'écrie d'un ton moqueur pour ne point trop laisser paraître son intime satisfaction :

— Oh ! oh ! tu risques un néologisme pour me complimenter !

Puis, emphatiquement :

— La femme t'en remercie, mais la forte en syntaxe t'en blâme, tu sais !

Et d'un geste câlin, passant un bras autour du cou de son amie, elle lui met un baiser sur la joue.

— Mercédès, tu es surtout plus coquette que moi. C'est là une supériorité incontestable d'ailleurs... Mais quoi que tu en penses, j'ai bien ma petite expérience. Aussi puisque nous allons nous quitter, Dieu sait pour combien de temps ! pourquoi ne te confierais-je pas que, consciente du peu d'affection des miens, j'ai souvent pensé à rester ici toute ma vie.

— Es-tu folle ?

— Mais non. J'ai seulement la crainte d'affronter le monde sans appui, sans guide, sans tendresse à côté de moi, et ma foi ! isolement pour isolement, celui du cloître a du moins une qualité : la sécurité. Après tout, ne serait-

ce pas encore du bonheur que de continuer de vivre dans cette vieille demeure qui m'est familière, dans ce parc dessiné par Le Nôtre, d'assister au défilé de plusieurs générations de futures femmes, de façonner tous ces jeunes cerveaux dont quelques-uns offrent tant d'attrait, tant de grâce et de subtilité ! J'assimile cet état d'éducatrice au métier des fleuristes qui sèment, taillent, abreuvent et soignent les plantes les plus variées. Ce rôle a son charme ; il a tenté plus d'une âme d'élite.

— Folie, folie ! te dis-je. Ne te paie pas de mots, n'idéalise pas trop. Ici comme dans le monde la vie est pleine de dessous tristes, d'intrigues, d'ambitions, de jalousies et de misères. Rappelle-toi Charles-Quint au monastère de Saint-Just ! Vois-tu, partout où il y a réunion d'individus, les mêmes travers, les mêmes passions se développent. Et, crois-moi : plus vaste est la scène où l'on évolue, moins on souffre des méchants, car plus il y a de chances de trouver des compensations, et possi-

bilité de s'isoler dans un bonheur tranquille. Si pimbêche que soit ta sœur, la belle baronne Thibault, si égoïste et si indifférente que soit ta mère, la séduisante madame Decaisnes, leur compagnie — dont tu pourras d'ailleurs t'affranchir un peu — vaudra toujours mieux que celle de la brave et bébête sœur Marthe ou de la sèche sœur Gertrude, ou même de l'envieuse sœur Apolline... Mon petit, cherche ta voie dans l'humanité commune ; vis d'abord ton existence de femme et n'abandonne pas, avant d'avoir joué la partie, ton droit à l'amour. Qui te dit que l'homme que tu choisiras n'est pas déjà désigné pour t'aimer ? Écoute : Mes tuteurs souhaitaient dans un but intéressé que je me fisse religieuse. A seize ans j'étais près d'y consentir et disposée à prendre l'exaltation de mes idées pour une vocation indéniable ; notre Mère supérieure, qui lisait en moi mieux que moi-même et qui en vérité nous étudie et suit notre éducation maternellement, me confessa un jour et m'éclaira. Elle

m'enseigna qu'avant de se consacrer à Dieu, il faut loyalement essayer d'accomplir sa tâche dans le monde. Elle m'a dit ces paroles que j'ai retenues presque à la lettre :

» — Ma chère enfant, vous n'êtes pas de celles qui doivent renoncer au bonheur de la maternité. Jésus a dit aux hommes : « Croissez et multipliez. » C'est aller contre sa volonté que de faillir à cette loi qui doit perpétuer le monde jusqu'au jour où le Seigneur jugera bon de l'anéantir. Vous n'êtes point de celles que des désespoirs, des secousses morales ou des tares physiques ont le droit de soustraire à cet ordre divin. Il ne faut point reculer devant les épreuves de la vie quand on a la jeunesse pour les supporter. Dieu nous a donné la foi en sa miséricorde pour nous aider à en triompher. La vocation religieuse est un don du ciel ; elle ne doit pas résulter d'une appréhension de l'avenir ou d'une lâcheté devant l'accomplissement du devoir. »

» Eh bien ! Suzanne, notre devoir, c'est d'ai-

mer. As-tu pensé parfois à la joie profonde d'aimer et d'être aimée?

— Oui. Mais comment se faire aimer?

— Ah! grande folle, voilà bien ton défaut : Ne pas croire en ton charme, en ta valeur de femme!... Comment te faire aimer? En te faisant connaître! Il est impossible qu'un homme ne te remarque pas et, s'il approche de toi, ne soit pas séduit. Pense alors quelle sera ta joie, chérie! Moi, tiens, je le vois presque celui qui me conquerra! J'ai un idéal, non pas très net puisqu'il s'est déjà plusieurs fois modifié selon les progrès et les raffinements de mon esprit, mais pourtant assez accusé pour que chaque jour il se précise davantage.

— Fais-moi son portrait?

— Es-tu assez petite fille! son portrait? Me crois-tu sotte au point de rêver d'une moustache brune ou blonde, d'un nez plus ou moins aquilin et d'une paire d'yeux de telle ou telle couleur? Que non pas! Tout cela m'est assez indifférent. La seule chose sur laquelle je ne

transigerai jamais, c'est sur le charme de mon héros, sa force intellectuelle, la qualité de son amour et la noblesse de son caractère. Après cela, qu'il soit barbu ou rasé, brun ou blond, peu m'importe. Où qu'il se présente, je le reconnaîtrai. Il viendra à moi et je saurai le conquérir.

La jeune fille avait prononcé cette dernière phrase avec un tel accent de volonté que Suzanne la regarda. Elle lui sembla tout autre qu'elle ne l'avait vue jusqu'ici : belle d'une beauté fatale et impérieuse. Autour de son visage les cheveux noirs et brillants jetaient des reflets sombres. Son regard parut à sa compagne profond jusqu'à la dureté, et Suzanne comprit alors les conseils de la Mère Supérieure. Certes, Mercédès n'était pas née pour la vie de recluse. Suzanne, le cœur oppressé, ne put s'empêcher de dire :

— Tu sembles souhaiter cette conquête avec la férocité dont firent preuve tes aïeux, quand ils chassèrent les Maures de l'Espagne.

— Tu te trompes, ma chère, mes aïeux étaient Maures. Mon teint, mes cheveux, voire mon caractère, en témoignent. N'as-tu pas quelquefois souffert de ce sauvage génie de ma race, qui ressort dans mes emportements ? Pourtant, je t'aime...

— En es-tu sûre ?

— Oh ! rien ne te permet d'en douter; n'es-tu pas ici ma seule amie ?

— Quand nous serons séparées, cette amitié me sera-t-elle fidèle ?

— Je le jure... Je vais aller habiter en Bretagne le château que m'a laissé mon père. Dans mon isolement, de longues heures me resteront pour penser à toi ; c'est plutôt toi qui m'oublieras...

— Jamais ! Mais pourquoi t'exiler ainsi ?

— Parce que c'est le seul moyen que j'aie d'échapper à la sollicitude plus ou moins tracassière de mes tuteurs. J'aurai là-bas une dame de compagnie, amie de ma famille, qu'ils ont acceptée. En fuyant à Tremnireck, c'est

ma liberté que j'acquiers. Car même pour l'amour de me diriger, jamais mes tuteurs ne consentiraient à demeurer loin de Paris.

— Ah ! ma chérie, quelle tristesse de nous quitter ! Nous nous aimions tant !

— Va, nous nous aimerons de loin comme de près. Et si un jour je puis te rendre quelque service, demande-le sans scrupule, car je te dois beaucoup. Quel exemple tu as été pour moi ! Quand je m'exaspérais de me trouver seule au monde, n'est-ce pas toi qui me redonnais du courage ? Je t'ai vue, après la mort de ton père, aussi orpheline, aussi seule que moi. J'ai deviné toutes les vexations dont tu as souffert auprès d'une sœur cent fois préférée ; et jamais pourtant tu ne t'es plainte !

— Ma résignation date de ma toute petite enfance ; ma sensibilité s'est accoutumée aux blessures.

— Tu es de l'espèce des saintes.

— C'est ça, canonise-moi tout de suite... mais dans ton cœur seulement.

Elles se sourient, la cloche sonne. C'est l'heure des dernières classes. Les cris des petites s'apaisent peu à peu, les rangs se forment, et bientôt le parc déserté reprend sa sévérité et sa paix.

II

Mercédès de Tremnireck voyait juste. Suzanne était au moins aussi seule qu'elle, n'étant aimée ni de sa mère, ni de sa sœur.

Decaisnes, son père, notaire à Vernon, avait fait un de ces mariages qu'on pourrait appeler « mariage d'enivrement ». C'était un homme que sa simplicité d'âme, le peu d'originalité de son esprit, sa conscience et sa droiture semblaient destiner au foyer le plus paisible, le plus bourgeois. Étrange anomalie ! Il ne se sentait attiré que vers les femmes coquettes, brillantes, raffinées dans leur mise, provo-

cantes de regard et d'allure, les femmes qui savent faire valoir leur charme par les moyens les moins honorables, celles enfin qui se sont équipées en vue de la concurrence, ou, plus simplement, de la lutte pour l'amour et le plaisir.

Aussi n'avait-il jamais été séduit par les propositions que maintes fois lui avaient faites, dans la logique de leurs appréciations, des amis désireux de le marier. Tout le monde lui cherchait un appareillage, alors qu'il rêvait la créature la moins semblable à lui. Il fallut qu'il la rencontrât aux courses de Vernon, en la personne d'une Parisienne très libre de langage et de gestes, et totalement dépourvue de cette réserve si pleine d'attrait pour certains hommes.

Cette jeune fille de dix-neuf ans, qui lui fut présentée par une famille amie, était jolie de la beauté du diable, de cette beauté corrigée et obtenue par d'invisibles et savants maquillages, par l'élégance originale de la

toilette et le stimulant d'un audacieux parfum.

Attirée à ces courses par un jeune officier riche et portant un beau nom, mais très maître de lui, celle-ci se montra d'autant plus gracieuse avec Prosper Decaisnes que son flirt venait, entre deux courses et très délicatement d'ailleurs, de lui faire comprendre qu'il se souciait peu de voir terminer par un mariage leur sentimental petit manège. Decaisnes bénéficia du dépit de la jeune fille; il la trouva ce qu'elle s'efforçait de paraître, fort séduisante, encore qu'elle le fût sans sincérité et par pure manœuvre de coquette dépitée. Elle s'occupa uniquement de lui, le fit parler, l'écouta avec intérêt, le flatta, défendit la vie de province qu'il dénigrait, dit la joie qu'elle trouverait au contraire à une existence calme, vanta la poésie des champs, la volupté du plein air, s'extasia sur toutes choses, jusque sur l'excellence du beurre qu'on servit au goûter.

Au moment où s'ébranla le train qui la rame-

nait à Paris, elle lui dit adieu avec une telle pression de main, que Decaisnes éprouva un véritable déchirement de ce départ. Il refoula son émotion au plus profond de son cœur; mais elle lui indiqua clairement qu'il venait de rencontrer la seule femme qu'il dût jamais aimer.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, en son esprit tout illuminé de cette vision, il se remémora les moindres paroles de Berthe Michon et, avec cette volonté tenace des gens qui n'ont pas usé leur foi en la femme par une vie de fête, il conclut : « Je l'épouserai ! »

Certes, il prévit le danger de demander à une créature aussi piaffante de partager l'existence plate d'un notaire de province. Mais il se souvint aussi, avec l'à-propos d'un homme déjà sérieusement épris, qu'elle avait dit à son père, dans le brouhaha et les bousculades d'une fin de course, sans plus avoir l'air de s'occuper de ce qui se passait sur le turf que dans la planète Mars :

— « Ah ! père, vivre ici, dans une maison coquette et confortable, ouverte à des amis intimes, sans indifférents, y vivre pour un mari et des enfants, s'occuper uniquement d'eux, de leur bien-être, de leurs plaisirs ; surveiller le poulailler et la lessive au bon parfum, ce serait le rêve ! »

Quelle admirable preuve de sécurité pour l'avenir ! Il n'en faut pas plus à un sage pour l'emballer, surtout lorsqu'il sent qu'à côté de la maison confortable, du poulailler, de la lessive, des enfants, il donnera son cœur loyal, tout brûlant de tendresse, à la douce jeune fille pour laquelle cet idéal de vie simple est exprimé avec une moue des lèvres si coquette et des mouvements de tête si captivants.

Quels notaires et même quels autres hommes graves ne s'y fussent point laissé prendre ? Seul un être factice et léger aurait pu découvrir, derrière cette idyllique exclamation, l'éphémère effet d'une belle journée d'été, d'une griserie d'air pur. Très probablement les pre-

miers mois d'hiver empoisonneraient de lassitude cette âme habituée aux distractions mondaines, aux hommages, aux succès.

Le lendemain de cette mémorable journée (la nuit portant conseil) Decaisnes pensa :

« Est-il réellement sage d'épouser cette charmante créature si élégante, si raffinée, si capiteuse ? »

En toute honnêteté il se répondit :

« Non. »

Mais aussitôt il tomba dans une cruelle tristesse. Si pénible lui fut ce nouvel état d'âme, que huit jours s'étaient à peine écoulés qu'il était par-dessus bord ses prudentes hésitations, ses mélancoliques regrets, et que résolument il s'écriait :

« Certes je ne fais pas acte de sagesse en épousant Berthe Michon. Mais si je ne l'épouse pas, je ne me marierai jamais. Et puis, qui sait ? Peut-on rien préjuger d'une jeune fille ? A leur égard, les plus sérieuses prévisions ne sont-elles pas souvent déjouées ? »

Aussi, trois mois plus tard, Berthe Michon devenait madame Decaisnes.

Elle fut aimée, mais n'aima point. Et à cause de cela, bien qu'elle eût été épousée sans fortune, elle put dire que sa vie était manquée.

Le premier enfant calma pour un temps ses ennuis, et son indifférence sembla céder la place à quelque affection pour son mari, à quelque intérêt dans la conduite de son ménage qui, auparavant, s'en allait à vau-l'eau.

Decaisnes crut avoir enfin conquis la joie calme d'un foyer. Illusion! Ce changement dans l'attitude de sa femme provenait simplement de ce que, à ce moment-là, elle devint laide. Délivrée, elle reprit vite ses habitudes mondaines. La naissance de sa fille avait développé sa beauté; son charme y gagna une allure plus posée, plus calme. Pour tous, elle devint la séduisante, l'irrésistible incomprise.

Dans l'espoir de reconquérir sa femme,

Decaisnes eut la fâcheuse idée de souhaiter un autre enfant.

Furieuse, madame Decaisnes considéra cet espoir comme une calamité. Très logiquement, sinon humainement, elle ne voulut pas aimer et n'aima pas sa seconde fille, Suzanne. L'enfant fut élevée par des servantes. Celles-ci se trouvèrent être d'assez braves filles qui lui rendirent heureuses ses premières années. Mais Suzanne, en grandissant, réfléchit, compara et commença à souffrir de la préférence de sa mère pour sa sœur, car madame Decaisnes, restée sous l'influence de son ressentiment, semblait rechercher les occasions de se montrer plus affectueuse avec Jeanne par unique besoin de faire cruellement sentir à Suzanne qu'elle n'aimait que sa fille aînée.

Ce fut donc seulement auprès de son père que Suzanne trouva la ration de tendresse si nécessaire aux enfants, puisque les domestiques qui l'avaient élevée et la chérissaient en cachette, abreuvés de vexations, quittèrent

l'une après l'autre la maison. Quant à Jeanne, qui avait sept ans à la naissance de sa sœur, son égoïsme d'enfant gâtée trouvait trop d'avantages à cette inégalité de traitement, pour que l'inspiration lui vînt d'atténuer dans la mesure de son pouvoir la choquante partialité de sa mère. Son père n'avait-il pas répondu devant elle, par mégarde, un jour que madame Decaisnes, prétextant les dépenses que lui occasionnait Suzanne, réclamait une augmentation de budget :

— Non. Dans tes mains l'argent fond comme neige au soleil. Tâche de lutter toi-même contre ton désordre et ton insouciance; j'espère que la pensée de cette enfant t'y aidera, simplifie à son profit tes dépenses irraisonnées, le luxe de ta toilette et de celle de Jeanne. Fais pour elle comme pour Suzanne qui n'a pas besoin de dentelles d'Irlande ni de riches velours pour paraître gentille, ni même de jouets coûteux pour s'amuser.

Ainsi donc, Suzanne prenait à Jeanne une

partie de son bonheur. C'était le corollaire logique de la réponse du père de famille aux arguments de madame Decaisnes. La fille aînée ne devait-elle pas considérer sa sœur comme une intruse venant lui rogner sa part d'élégances et de plaisirs? En sa qualité d'aînée, elle s'imagina que tout lui était dû au détriment de celle que sa mère lui représentait comme une gêne. Elle ne la détesta cependant pas, trouvant son plaisir à jouer avec elle, mais l'aima comme une camarade très au-dessous d'elle, ne participant pas à ses droits, et chargée de tous les devoirs.

Les deux sœurs grandirent donc côte à côte sans que le cœur de la plus jeune pût trouver une adhérence au cœur de l'aînée, et Suzanne serait devenue la servante de Jeanne si l'autorité du père n'était intervenue.

Suzanne, beaucoup moins jolie que Jeanne, ne flattait pas la vanité de sa mère. Mais en grandissant, la grâce de ses gestes, son intelligence affinée par les injustices dont elle souf-

frait, et par les entretiens doucement philosophiques de son père, la rendirent infiniment intéressante.

Ce fut en cet amour paternel, puis en ses lectures et en son travail qu'elle trouva ses satisfactions. Ce relatif bonheur fut de courte durée. Vers sa douzième année, son père mourut. L'hostilité de sa mère devint plus audacieuse. Les punitions, les claques, les privations de friandises et de sorties se multiplièrent. Elle ne vit plus flamber dans sa chambre les bons feux de bois devant lesquels, l'hiver, elle s'habillait ou se déshabillait. Ce n'était pas encore assez : les reproches les moins justifiés plurent sur sa pauvre petite âme. On eût dit que madame Decaisnes assouvissait un besoin maladif en maltraitant son enfant.

— Ne mange pas aussi goulûment, s'écriait-elle à table, pour peu que la fillette mangeât avec appétit. Dieu ! que cette petite est déplaisante à voir ! Je te défends de boire encore, pose ton verre. Qu'as-tu à trembler ainsi ?

Veux-tu me regarder quand je te parle; ne dirait-on pas que je vais t'avaler? Là!... je m'y attendais, une tache de vin sur la nappe... Mélanie, emmenez cette sotte et fouettez-la ferme...

— Maman, maman, gémissait Suzanne, à mon âge!

— Tu répliques! A ton âge, dis-tu? Te crois-tu donc une jeune fille? Tiens, voilà une claque pour abattre ton orgueil. Emmenez-la, Mélanie, et obéissez-moi.

Et les cris de la pauvrette, quelques instants après, remplissaient la maison, car la femme de chambre ne plaisait à madame Decaisnes qu'en raison de sa dureté envers Suzanne.

Cependant l'esprit de l'enfant était de si pure essence, avait été si bien préparé à l'injustice par la philosophie de son père, qu'il ne se souilla pas d'amertume.

Dix mois après la mort de M. Decaisnes, l'étude vendue, la liquidation de la succession terminée, madame Decaisnes quitta Vernon

pour s'installer à Paris où elle comptait échapper aux jugements et commentaires de ses relations provinciales. Son premier acte en y arrivant fut de se débarrasser de Suzanne; elle la mit au couvent.

L'enfant accepta cette décision avec une résignation au-dessus de son âge, mais de ce jour elle comprit tristement que personne ne l'aimait plus.

Maîtresse d'une assez jolie fortune — huit à neuf cent mille francs — et se croyant inépuisablement riche, madame Decaisnes s'installa luxueusement et commença de mener avec sa fille aînée, qui venait d'atteindre sa vingtième année, l'existence la plus irréfléchie et la moins honorable. Un gros loyer, une voiture au mois, des toilettes d'un prix considérable, des réceptions, des voyages aux eaux, dans le Midi, et enfin le jeu dans les casinos et aux courses, tout cela se paya en grande partie sur le capital, avec la complicité par omission d'un subrogé-tuteur qui ne surveillait rien.

A Paris, peu à peu, la maison devint le rendez-vous d'un monde taré. On n'y rencontra que jeunes fêtards, hommes et femmes d'existence suspecte, bref tout ce qui vit en marge des sociétés classées, ce qui vit d'on ne sait quelles escroqueries, combinaisons louches ou criminelles.

Un homme honorable, mais inaverti, passa dans ce salon et fut séduit par Jeanne dont la beauté, les toilettes et les allures étaient très capiteuses. Le baron Thibault aima, fut malheureux; puis un entêtement de vanité le ramena vers cette créature si attirante, si courtisée, enfant gâtée jetée par sa mère sur la pente vertigineuse du plaisir. Il demanda sa main et l'épousa.

C'étaitun parfait gentilhomme qui avait eu l'intelligence d'occuper jusqu'alors ses loisirs à de sérieuses études d'archéologie.

Une fois marié, sa femme l'entraîna dans le tourbillon grisant de la vie facile. Pour subvenir aux dépenses de la maison, hors de pro-

portion avec sa modeste fortune, le baron — qui possédait à peine vingt-cinq mille francs de rente — joua aux courses, puis au cercle où les deux mondaines avaient voulu qu'il entrât.

Dès la première année, Jeanne mit au monde un fils qu'elle accepta sans joie. Il fut élevé par les domestiques, au petit bonheur de leurs commodités ; la jeune mère entendait dormir ses nuits entières et ne manquer, pour une maladie de l'enfant, aucun five o'clock ni aucune partie de restaurant, de théâtre ou de sport.

Cette vie de débauche mondaine dura quelque temps et, un beau matin, Thibault rentra du cercle à peu près ruiné. Il voulut réagir, changer son genre de vie, restreindre ses dépenses de maison, et essaya de faire entendre raison à sa femme ; mais il était trop tard, il n'obtint de cette déséquilibrée aucun vrai sacrifice. Alors, peu fait pour la lutte, il n'insista pas ; seul, il se retira de cette vie

à toute allure, laissant Jeanne maîtresse de ses actes et libre d'aller partout avec sa mère.

Lui, il se remit à ses études d'archéologie.

Cela dura ainsi plusieurs années.

Cependant Jeanne — Jehanne depuis qu'elle était baronne — ne modifiait aucune de ses habitudes. Son mari, absorbé dans son travail, ne chercha pas à savoir comment elle pouvait faire face à ses folles dépenses.

Étant donné que madame Decaisnes continuait de vivre sur son capital, il y trouvait matière à ne pas s'inquiéter de l'élégance de sa femme. Il s'adonna avec courage à ses travaux scientifiques sur les civilisations mortes, heureux du succès littéraire de ses publications auprès des savants, ses pairs, qui lui reconnaissaient une érudition profonde.

Incapable de basse surveillance, comment le savant eût-il pu imaginer la coupable existence que menait sa femme, secondée, protégée par sa mère? Il est une hypocrisie et une boue morale que certaines natures loyales ne peuvent

soupçonner. Il fallut une circonstance tristement banale et toute fortuite pour apprendre à Thibault comment Jeanne vivait et payait ses toilettes. Il en fut atterré. Aussitôt il demanda le divorce et l'obtint.

Cependant il ne sollicita pas du tribunal le droit de garder son fils que Jeanne réclamait, sans doute pour bénéficier devant les juges de l'estime qui reste attachée à la femme, même coupable, dont les sentiments maternels demeurent vivaces. Il pensait aussi que la présence de l'enfant empêcherait la mère de se trop dégrader. Mais il se réserva la faculté de le reprendre dans l'avenir, si la conduite de Jeanne motivait cette résolution. Et pour qu'un cœur droit veillât sur son fils, il exigea de sa belle-mère que Suzanne sortît du couvent aux vacances prochaines, et qu'elle fût spécialement chargée de l'éducation du petit. A cela Jeanne consentit, enchantée de se décharger de ses devoirs maternels.

Le jugement de divorce avait fixé à trois

cents francs par mois la pension à servir à l'enfant par Thibault. C'était tout ce qu'il pouvait prélever sur les ruines de sa fortune et le peu qu'il gagnait.

Quand ce douloureux drame se produisit, Gérald Thibault venait d'entrer dans sa huitième année.

III

C'était un petit être diaphane, pour la santé duquel Jeanne n'avait pas eu les soins nécessaires. Rhumes mal soignés dégénérant en bronchites, bronchites s'éternisant pour faire place à des accidents tuberculeux, telle était la raison de sa délicatesse. Manteau qu'on ne pense pas à emporter, chaussures mouillées qu'on laisse aux pieds, repas imparfaits non surveillés et servis à la hâte par des bonnes, toutes ces misères résultant de la négligence de sa mère, Gérald les avait subies.

Après deux graves maladies, les docteurs

consultés prescrivirent un changement d'air. Jeanne le jugea superflu parce que la saison mondaine battait son plein, et que ses plaisirs la retenaient à Paris.

Ainsi le mal ne fut pas chassé du corps anémié ; il y sommeillait tout prêt à se réveiller plus violent, plus nocif au premier frisson.

Cependant l'enfant, qui ne connaissait pas les conséquences des choses, croyait à l'amour de sa mère parce qu'elle le cajolait de temps en temps et, pas plus qu'elle-même d'ailleurs, il ne se rendait compte de la responsabilité de celle-ci dans les retours offensifs de la fièvre épuisante et de la toux maligne qui va vers son but.

Avec quelle joie pourtant, quelle satisfaction profonde, l'instinct de Gérald lui fit accueillir le retour de sa tante ! Il n'y avait pas quinze jours qu'elle était installée dans la maison que déjà la petite âme de l'enfant était plus alerte, plus vivante, plus confiante aussi. Quelle révélation de la tendresse il savoure à chaque ins-

tant dans ce côte à côte étroit, souriant! Il n'est plus seul. Ce n'est pas une domestique, maintenant, qui vient le chercher au lycée: c'est sa tante chérie, au cœur de laquelle son cœur se réchauffe, de qui le petit écolier prend la main joyeusement. Il lui raconte tout, parce qu'elle s'intéresse à tout ce qui l'étonne, le séduit ou l'instruit. Les bonnes sont elles-mêmes de grands enfants; elles vivent au hasard, elles ne savent rien, n'ont pas le temps d'apprendre ni de réfléchir; elles ne peuvent servir de guides dans la voie du raisonnement. Toute la vie leur cerveau reste puéril, astucieux ou méfiant, sans discernement. Avec tante Suzanne, au contraire, comme tout dans le passé et dans le présent devient plus précis, plus net, plus intéressant par l'explication des choses et la mise au point des impressions et des idées!

Suzanne devient tout à fait l'institutrice; sa qualité de fille de madame Decaisnes et de sœur de Jeanne s'efface. Si elle est rentrée chez sa mère, elle reste cependant étrangère à la vie

de celle-ci. D'instinct d'ailleurs, elle se tient à l'écart du mouvement de ces deux existences. Les femmes qui viennent là, pour la plupart la stupéfient par leur toilette, leur conversation, l'outrance de leur gaieté. L'unique but des visiteuses semble être de se montrer dans le plus d'endroits possible afin d'y rencontrer celui-ci, celle-là, de dénigrer les uns et les autres, ou de se bien mettre dans l'œil, pour les faire copier, la robe, le chapeau de certaines célébrités mondaines. Vivre pour l'élégance de leur costume, l'orgueil de leur corps et les compliments des hommes, telle est leur seule préoccupation. Oh! les misérables déceptions quand elles n'obtiennent pas le petit carton qui leur permettra de pénétrer dans tel bal mondain, dans telle fête de club, dans telle réunion « chic » ! Avec quelles viles promesses dans les yeux on quête l'invitation désirée! Avec quelle moue de tendresse on remercie le « Je tâcherai de m'en procurer » de l'ami qui s'en va tout alléché de vagues espérances!

Comme Suzanne aurait honte de mener cette vie-là ! Et d'elle-même elle s'éloigne du salon où ces poupées papillonnent autour de chercheurs d'aventures féminines. Elle se confine dans sa petite chambre sur la cour, à côté de celle de Gérald. On ne la voit plus qu'à table, et les jours où l'enfant n'y a pas sa place elle mange avec lui dans sa chambrette. Ce n'est plus la fille ni la sœur, c'est bien l'institutrice.

Ainsi tout est pour le mieux aux yeux de madame Decaisnes. Suzanne n'a pas besoin de toilettes, et il n'est point indécent de laisser à la maison une jeune fille « qui n'aime pas le monde ». La sollicitude de la baronne Thibault pour son fils atteint aussi à la quiétude d'une conscience satisfaite, lorsque, ayant confié aux tendres soins de sa sœur l'enfant toussotant et fiévreux, elle fait, trop décolletée, son entrée dans les lumières et la voluptueuse tiédeur d'un salon déjà plein.

Bien d'autres profits résultent de cette présence constante de Suzanne. La femme de

chambre, délivrée du souci de l'enfant, passe exclusivement au service de ces dames, et il ne sera pas nécessaire de faire pour le jeune élève la dépense projetée de l'internat.

Comme cela simplifie les choses tout en laissant à l'amour maternel un respectable aspect de sollicitude!

Les rentes de madame Decaisnes ont singulièrement diminué depuis quelques années. Le notaire n'ayant spécifié aucune disposition conservatrice en faveur de ses filles (son excuse est qu'il est mort jeune et ne s'est pas vu mourir), et le plus grand nombre des valeurs de la succession étant demeurées au porteur, madame Decaisnes en a disposé. Le subrogé-tuteur, proposé par elle au choix d'un conseil de famille indifférent, n'a pas pris soin d'exiger que les droits des enfants fussent sauvegardés dans leur intégralité. Ce tuteur est d'ailleurs sans fortune, et sa responsabilité fût-elle mise en cause, nul recours contre lui ne pourrait réparer les effets de son imprudence.

Depuis un an c'est donc sur le capital de la dot de Jeanne, restituée par Thibault, qu'on mange, qu'on s'habille, qu'on voyage et qu'on joue. Le divorce a eu ce malheureux côté de ramener de l'argent entre les mains de ces folles, et même la part de Suzanne n'existe plus : tout a fondu de diverses façons. C'est ainsi qu'un gentleman, ami de Jeanne et de sa mère, plein de bonnes manières et de séduction, portant un titre de noblesse, parla un soir devant elles d'une affaire industrielle admirable dans laquelle il avait mis sa fortune et qui la lui ferait doubler. Le lendemain il emportait cinquante mille francs que l'on ne devait jamais revoir.

Suzanne, que dégoûtait l'abjection d'une vie aussi hasardeuse parmi des hommes et des femmes d'un monde interlope, relations soudaines qui disparaissaient soudainement, s'était confinée dans les dernières chambres de l'appartement, en tête à tête avec son neveu, si bien que pendant un an elle ne

se rendit pas compte de cette marche vers l'abîme.

Bientôt on lui octroya avec encore plus de parcimonie ce dont elle avait besoin pour son entretien, celui de l'enfant et pour les frais d'études. On critiqua ses dépenses les plus nécessaires, on l'invita à s'astreindre à la plus stricte économie. Elle eut à recevoir les algarades des fournisseurs qui présentaient inutilement leurs factures pour la dixième fois. Elle vit des livreurs remporter par ordre des achats qu'on ne payait pas comptant. Et un jour qu'elle demandait un peu d'argent, il lui fut répondu qu'on n'en avait plus.

Ce refus de subsides coïncidait avec un grand projet de voyage de sa mère et de sa sœur en Italie. Elle s'en inquiéta; ses déductions la désespérèrent. La première fois qu'elle conduisit l'enfant chez son père, elle lui en parla, et Thibault répondit :

— Rien ne m'étonne de ces femmes. Eh bien!

Suzanne, c'est à vous que je remettrai dorénavant la pension de Gérald.

Ce soir-là, Suzanne surprit entre sa mère et sa sœur ce fragment de conversation :

— Tu as été d'une maladresse insigne avec Louis Rœmer. Qui sait maintenant si notre voyage n'est pas tombé dans l'eau?

— Laisse donc, maman, laisse donc, au contraire, mes refus l'excitent !

— Vois-tu, Jehanne, je ne pense qu'à une chose : fuir, quitter Paris, lâcher tout enfin. Si nous ne profitons pas de cette occasion admirable, quel écœurement ce nous sera d'assister à notre déchéance !

« Qui, ce Rœmer? » pensa Suzanne. Et une rougeur de honte couvrit son visage. Puis ce fut comme un vertige en son cœur qui se serra d'angoisse à l'idée des événements entrevus, de ce cataclysme familial. Elle s'enfuit vers son neveu. Gentiment, il travaillait dans sa chambre, toussotant parfois de cette petite toux facile qui semble si anodine.

— C'est toi, tante chérie?

— Oui, mon amour. Achève ton devoir.

Et elle mit un baiser sur la chère tête aux cheveux blonds, tandis qu'une incommensurable tristesse l'envahissait. Alors sans bruit, dans l'ombre de la pièce, ses larmes coulèrent.

Elle pleura longtemps, silencieusement, afin que Gérald ne fût point troublé.

Puis soudain elle se révolta contre sa faiblesse et songea : « Ces larmes, ce vertige, cette angoisse, c'est l'ébranlement de la première surprise. Le coup qui nous frappe, cet enfant et moi, est la conséquence mathématique des actes de sa mère et de la mienne. Eh bien! mon devoir est de refaire pour lui comme pour moi le problème de la vie. Il va falloir, sans doute, quitter cet appartement. Nous chercherons un tout petit nid où Gérald aura pourtant de l'air et du soleil, et je tâcherai de lui gagner ce que les satisfaits appellent pour les autres : le superflu. Tout l'édifice de notre bonheur est à reconstruire. Je ne pleu-

rerai plus, je ne me laisserai plus abattre tant que je ne serai pas vaincue par le Destin dans mes propres œuvres. »

Elle se dressa :

« Adieu, ma mère, adieu, ma sœur, dit-elle en soi-même. Partez ! Allez courir les hasards de votre misérable vie, et laissez-moi ce petit qui vous gênerait et que vous ne savez pas aimer ; nous nous passerons de vous ! »

Et devant la sublime mission que la Providence lui imposait, elle adressa un remerciement mental à Mercédès pour avoir combattu son projet de se faire religieuse.

Cependant elle fut lente à s'endormir cette nuit-là.

— Il me faut trouver du travail, pensa-t-elle. Quelles leçons donner ? Musique, dessin, français ? Hélas ! celles qui me seront demandées ; j'irai dès demain à la Miséricorde. Mère Sainte-Thérèse me procurera bien quelques élèves.

IV

Oh ! que cette pension de trois cents francs sembla peu de chose à Suzanne, le mois qu'il fallut déménager, après le départ de madame Decaisnes et de Jeanne pour l'Italie !

Avec l'aide de Thibault et du notaire de la succession, qui se rendirent à l'appel de la jeune fille quand les créanciers apeurés firent saisir les meubles, on en put sauver quelques-uns qu'elle réclama comme étant les siens.

Mais la nouvelle installation, si modeste qu'elle fût, coûta cher, et c'est avec l'argent de ses bijoux vendus que Suzanne put faire face à

ces frais. Aussi, dans le minuscule appartement choisi par elle aux abords du Trocadéro, l'un des quartiers les plus aérés et les plus ensoleillés de Paris, le plus favorable à la délicatesse des bronches de l'enfant, quels accès de tristesse, quels moments de dépression morale dissimula-t-elle souvent à son neveu !

Une chose étonnait Suzanne, et plus que tout la décourageait : Pourquoi son beau-frère ne lui avait-il pas dit :

— Venez chez moi, je reprends mon fils, vous l'éleverez.

Pourquoi ne sentait-elle en lui qu'un conseiller sympathique, un protecteur exclusivement moral ? Que de petites dépenses il eût dû prendre à sa charge et qu'elle avait payées sur cette malheureuse pension ! Ses illusions tombaient. Si son front gardait le rayonnement de la jeunesse, la clarté chaude du printemps, sa pauvre âme s'attristait déjà de rêves flétris, des frimas de l'automne.

Elle eut bientôt l'explication de l'attitude du

baron Thibault. Lui-même la lui donna un jour en apportant un billet de cent francs supplémentaire. Suzanne apprit alors les dettes qu'il avait contractées au cours des années vécues auprès de sa femme. Il confia à sa belle-sœur sa lutte désespérée pour s'acquitter, ses désappointements, et comme Suzanne parlait de se réunir pour vivre ensemble afin qu'il la guidât dans l'éducation de Gérald :

— C'est maintenant impossible, ma chère petite sœur...

— Pourquoi?

— Suzanne, n'insistez pas!

— Mais il s'agit de votre fils! Je ne comprends pas votre refus.

— L'opinion du monde ne vous préoccupe donc pas?

— Ah! mon ami, que m'importe le monde! Nous avons l'estime de ceux qui nous connaissent; pourquoi nous soucier des autres? J'ai déjà trop souffert pour ne pas juger mes actes plus sainement qu'à travers les préjugés

mondains. Oublions-nous, ne pensons qu'à l'enfant...

— Si j'avais pu prévoir qu'un jour nous aurions la possibilité de nous réunir tous les trois, je n'aurais pas arrangé...

— Arrangé quoi ? Votre vie ? Eh bien ! réorganisons-la.

— Non, Suzanne. Écoutez-moi avec indulgence, ma sœur, et pardonnez-moi d'oser vous faire cet aveu : je suis faible de caractère, vous l'avez vu. Après la révolte qui m'entraîna au divorce et me donna pour un temps une énergie factice, les angoisses où me plongeait la solitude me démontrèrent l'impossibilité de vivre seul. Ma nouvelle existence se trouve liée à celle d'une femme qui accepte ma relative détresse et apporte à mon humble foyer l'appui d'affection dont je ne saurais me passer.

— Pauvre petit Gérald ! c'est un malheur de plus dans sa vie !

— Ce qui est fait est fait...

— Oui. Ne regrettons rien, Georges ; les

regrets rendent la route à poursuivre plus difficile.

Puis lui tendant la main :

— Que chacun de nous, mon ami, suive la voie où la Providence l'a engagé, et à la grâce de Dieu !

— Oui, à la grâce de Dieu ! mais chaque fois que ce me sera possible, ma chère Suzanne, j'augmenterai la pension de mon fils. Soyez-en certaine : pour lui je saurai me priver de bien des choses.

— De mon côté, je suis prête à tous les efforts, à tous les sacrifices. Georges, je serai la mère de votre fils.

Ils s'embrassèrent dans un élan de pure et noble affection et se quittèrent les larmes aux yeux.

La confidence loyale de son beau-frère fit du bien à Suzanne. Son âme courageuse se satisfit grandement des explications de Thibault. Si minimes que fussent les subsides supplémentaires qu'il promettait d'apporter, ses visites

la réconforteraient, allégeraient le fardeau qu'elle s'était imposé. Elle ne se croirait plus tout à fait seule, puisque un autre être collaborerait à son œuvre, et que l'enfant chétif et tendre qu'elle avait adopté aurait deux soutiens. Elle se sentit non pas plus vaillante, mais moins abandonnée.

Alors sa vie de travail, sa vie de dévouement commença. La Mère Supérieure lui procura un élève, un tout jeune enfant de cinq ans, auquel elle apprit à lire et à écrire pendant une heure chaque jour.

Cette leçon augmenta son budget de quarante francs par mois. Un peu plus tard elle trouva un emploi de liseuse auprès d'une jeune fille charmante qu'une maladie incurable retenait étendue sur une chaise longue. Bientôt elle eut à enseigner la musique au petit frère de la jeune malade.

La grâce de corps et d'âme de Suzanne, son charme fait de la distinction de ses traits plutôt que de leur régularité esthétique, de la

franchise et de l'intelligence de son regard plutôt que du dessin de ses yeux, de la douceur de son sourire plutôt que du modelé délicat de ses lèvres, lui valurent beaucoup de sympathies. Elle séduisait également à première vue les hommes et les femmes, parce que sa séduction était faite de loyauté et de modestie.

Elle reçut donc de divers inconnus de féconds encouragements. Cela lui donna le sentiment qu'elle arriverait rapidement à gagner assez pour augmenter le bien-être de l'enfant à la fragilité duquel son âme tendre s'était attachée. Elle resta cependant longtemps sans obtenir d'autres élèves.

Un soir, Gérald rentra du lycée avec la fièvre. Il toussait. Peu de jours après, une bronchite se déclara.

Pendant six semaines l'enfant fut très malade; mais les soins minutieux de sa tante le sauvèrent. Le médecin déconseilla le retour dans les classes bondées du lycée. Il fallait à Gérald beaucoup d'air, et de l'air aussi pur

que possible, puisqu'on ne pouvait l'emmener à la campagne.

Suzanne, sans hésiter, sans songer au surcroît de peine et de dépense qu'entraînerait cette nouvelle organisation, se conforma à l'avis du médecin.

Il s'agissait maintenant de trouver un professeur qui vînt trois fois par semaine enseigner le latin au petit convalescent. Suzanne ne pouvait offrir que quatre francs par leçon; c'était bien peu.

Qui sait, pourtant, si quelque étudiant pauvre n'accepterait pas cette modique rémunération? Mais comment le découvrir, cet autre besoigneux assez loyal pour donner à ce prix une leçon consciencieuse, appliquée et féconde?

Tout de suite elle fit insérer une annonce dans un journal. Deux jours après elle reçut une visite et une lettre. La visite était d'un vieillard sale, en guenilles noires, au linge usé. De ses mains tremblotantes et malpropres, il

montra des références graisseuses, des brevets crasseux.

Cet être de misère impressionna péniblement la jeune fille. Un instinct l'empêchait de traiter et pourtant, par compassion, elle luttait contre cette résistance de sa volonté à dire le :

— C'est entendu, monsieur.

Après quelques instants d'hésitation elle se leva et le congédiant :

— Eh bien! monsieur, je vous écrirai, donnez-moi votre adresse.

Quand il fut sorti, Suzanne éprouva comme une nausée. Elle ouvrit la fenêtre pour chasser l'odeur que cet homme avait dégagée.

— Mon Dieu! dit-elle, en serais-je réduite à m'adresser à de tels êtres?

Et elle eut envie de pleurer.

Ses larmes ne tombèrent que quelques heures plus tard, en ouvrant une lettre reçue qui était signée : « Un professeur ».

Elle lut :

« Quatre francs l'heure! Faudra-t-il fournir

les livres, le papier, les plumes et l'encre? Exige-t-on des gants et du linge blanchi à Londres? »

Suzanne laissa tomber ses mains et fut prise d'une grande tristesse. Quatre francs! Était-ce donc si peu pour ne recueillir que les propositions d'un vieillard répugnant, et des railleries indignes? Pourquoi narguer? Est-ce risible d'être pauvre et de ne pouvoir offrir que le prix d'un ou deux repas contre une heure d'enseignement?

« Celui qui a écrit cette lettre, pensait-elle, possède une vilaine âme. Hautain devant le pauvre, il doit être humble devant le riche. »

Ni le soir ni le lendemain elle ne reçut d'autre réponse. Un instant elle eut l'idée de s'adresser à son beau-frère pour le prier de chercher un professeur.

« Bah! fit-elle, Georges est un vaincu de la vie, un éprouvé timide et sans énergie. Il aura honte de n'offrir que quatre francs, il n'osera même pas. Je veux m'habituer à n'avoir qu'un

appui : ma volonté. Il doit bien exister dans la foule des jeunes travailleurs quelqu'un qui acceptera ce prix et remplira sa tâche en conscience. Qu'est-ce qu'un unique appel dans l'immensité d'une ville comme Paris? Il faudra peut-être dix annonces pour trouver le maître dont l'enfant a besoin. Recommençons. »

Le surlendemain de la nouvelle insertion une lettre lui parvint qui lui plut par son écriture nerveuse, mais ordonnée. Le signataire, Michel Savines, annonçait sa visite pour le soir.

Celui-là donnait son adresse sans honte. Suzanne eut hâte d'être en présence de l'inconnu qui s'offrait dans des termes simples, mais dans lesquels son imagination à elle se plut à voir du respect et comme l'intelligence de la situation.

Ce fut en effet un jeune homme très correct qui se présenta lorsque, tout émue, elle ouvrit la porte.

Dès qu'ils furent assis, Suzannne s'excusa de la modicité des honoraires qu'elle offrait.

Toute rose d'embarras, les yeux baissés, jouant machinalement avec un bibelot pris sur une table à portée de sa main, elle s'expliqua en peu de mots, parla de l'enfant qu'il fallait instruire. Le jeune homme restait lui-même interdit sous le charme de cette timidité, de cette grâce, de toute la noblesse d'âme soupçonnée chez son interlocutrice, de sa franchise quand elle prononça :

— Moi-même, monsieur, je professe, et mes leçons me sont payées deux francs, c'est pourquoi je ne puis...

Un silence se fit qu'il ne songea pas à rompre, surpris et troublé qu'il était par la séduction de la jeune fille.

Enfin il répondit :

— Mon Dieu! madame, les conditions sont fixées; n'y revenons pas. Vous les avez très loyalement posées, et ma réponse à votre appel vous montre que je les accepte. Je venais vous apporter mes brevets, mes références, et vous dire que par circonstance favorable j'habite

non loin d'ici, ce qui me permettra de n'être pas trop strict dans le temps que j'aurai à consacrer à mon petit élève.

En même temps il déplia et présenta ses diplômes de bachelier ès lettres et ès sciences. Ayant échoué aux examens de l'École normale, il préparait sa licence depuis deux ans et espérait l'obtenir à la prochaine session.

Suzanne qui, par une sorte d'instinct, continuait à se laisser appeler madame, jeta à peine un coup d'œil sur les papiers offerts et les rendit.

Il lui sembla que ce garçon ne pouvait pas tromper. Son regard, sa parole, tout en lui avait un accent de sincérité qui donnait confiance.

Elle dit :

— Eh bien! monsieur, c'est entendu. Je pense que vous serez satisfait de mon neveu; il est intelligent et travailleur. Ah! je serais trop heureuse s'il avait la santé!

Savines, touché de cet élan, assura avec

confiance que l'enfant la recouvrerait. Il parla de l'empoisonnement des classes par l'air expiré, de l'hygiène, souveraine guérisseuse des êtres délicats, et tandis que Suzanne l'écoutait pensive et réconfortée en murmurant :

— Vraiment?... monsieur, vraiment?... Vous êtes sûr?

Il s'étonna tout à coup de la subite chaleur qu'il mettait à affirmer une chose qu'il ignorait, d'ailleurs, parfaitement.

Cette pensée le fit s'interrompre pour demander :

— Puis-je voir mon futur élève, madame?

Comme rappelée à la réalité, Suzanne s'écria :

— Certes! où ai-je la tête? J'aurais dû vous le présenter tout de suite!

Et s'étant levée, elle alla chercher son neveu.

Ils reparurent bientôt dans l'encadrement de la porte. D'un geste plein de grâce maternelle, poussant doucement Gérald devant son futur maître, la jeune fille dit :

— Voici votre élève, monsieur.

Savines, frappé de la physionomie fine de Gérald, de son allure aristocratique qui répondait si bien à la distinction de sa tante, prit les deux petites mains de l'enfant et l'attirant à lui :

— Nous serons bons amis, j'espère?

Gérald, perdant toute timidité, sourit, regarda alternativement Suzanne et l'étranger, puis balbutia :

— Je travaillerai bien, monsieur.

Alors Savines, l'ayant assis sur ses genoux, lui parla avec douceur et gaieté. Bientôt on convint des heures de leçons, et le jeune homme se retira.

— Te plaît-il, Gérald? demanda Suzanne à l'enfant.

— Oh! oui, tante, beaucoup.

Ce soir-là, pour la première fois depuis bien longtemps, Suzanne s'endormit dans un sourire.

V

— Pourquoi, monsieur, appelez-vous toujours ma tante: « madame »? Elle n'est pas mariée...

Suzanne devint rose.

— Eh bien! mon chéri, dit-elle, en voilà une question?

— Il a raison de la faire, mademoiselle.

Et le professeur s'excusa, gêné aussi :

— Voyez-vous, mon petit Gérald, c'est que depuis trois semaines que je viens ici, je ne m'imaginais pas qu'une jeune fille pût vivre ainsi seule avec un enfant

J'ai sottement auguré que votre tante était veuve.

— *A priori*, mon rôle ne devait guère vous faire penser autre chose. Cela tient à ce que ma mère et ma sœur sont installées en Italie depuis plusieurs mois et ne songent pas encore au retour. Voilà le secret de notre isolement.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir semblé vous interroger par ma réponse à Gérald, et de vous avoir affublée de ce titre de « madame ».

— Vous êtes tout pardonné. Votre erreur, très compréhensible, ne me déplaisait pas, d'ailleurs. Les jeunes filles aiment toujours qu'on les appelle « madame ». Cela semble nous investir d'une certaine autorité très appréciable !

Ils se souriaient, amusés de la méprise.

— Je ne voudrais cependant pas continuer, mademoiselle, d'autant plus que je suis ravi de...

— De quoi ?

— Oh ! rien...

Il y eut un court silence. Suzanne et Savines avaient détourné les yeux. Savines, avec une attention soutenue, les reporta sur le devoir que griffonnait Gérald ; Suzanne n'osa pas interrompre l'absorption du jeune maître par cette nouvelle interrogation qui lui venait aux lèvres :

— Que vouliez-vous dire tout à l'heure?

La leçon s'achevait, et la jeune fille, attentive aux indications du professeur, oublia vite ce petit incident.

Bientôt Michel Savines se leva :

— Au revoir, Gérald, au revoir, mademoiselle ; à lundi.

— Au revoir! reprit Suzanne en lui serrant la main, et merci.

Elle le remerciait ainsi à chaque adieu, reconnaissante du temps qu'il consacrait sans compter à l'instruction de l'enfant.

Elle assistait à toutes les leçons, travaillant

à des raccommodages ou à quelque broderie. Et souvent, intéressée par le sujet traité, elle suspendait son travail pour mieux écouter.

Dès les premiers temps, elle avait vu que Savines prenait en sympathie son jeune élève, qu'il mettait dans son enseignement autre chose que son savoir, et apportait une application patiente et délicatement ingénieuse, à faire pénétrer dans le cerveau promptement las du débile enfant les difficultés du programme scolaire.

— Décidément, le trouves-tu gentil, ton maître? demanda Suzanne, un jour.

— Oh ! oui, tante, bien gentil.

Était-ce pour entendre cette réponse qu'elle avait adressé la question ?

— Et toi, tante?

— Oh! très bon, très patient, très consciencieux.

— Pourquoi, l'autre fois, a-t-il eu l'air content que tu ne sois pas mariée?

— Je ne sais pas.

L'enfant n'eut pas besoin d'insister pour que la phrase interrompue du maître revînt à l'esprit de Suzanne. La courte scène s'était incrustée dans son souvenir. Et quelle suavité elle apportait en la vie aride de cette jeune fille préoccupée du présent, de l'avenir, et qui, pauvre, seule, avait à lutter non seulement pour elle, mais encore pour son neveu ! Quel rêve naissant cette réflexion indiquait-elle dans l'esprit du jeune homme et quelle séduction signifiait-elle ? Si elle cachait une arrière-pensée, l'hypothèse qui en découlait n'était-elle pas très troublante ?

Ce propos eut fatalement une conséquence : pour la première fois, Suzanne, de souvenir, examinait Savines sous un aspect qui n'était plus uniquement celui d'un professeur.

Et elle le trouva très bien.

Elle conclut que son éducation avait été parfaite, que ses parents, à quelque ordre social qu'ils appartinssent, étaient des gens comme il faut.

Pauvre, il ne lui paraissait que plus sympathique et plus rapproché d'elle. Il devait avoir de l'ordre et du goût, sa tenue irréprochable, presque élégante à force de correction et de propreté, le prouvait. Et surtout et par-dessus tout, Suzanne admirait ses qualités professionnelles : sa méthode et la clarté de ses démonstrations.

N'est pas bon professeur qui veut. Il en est de fort savants, de très diplômés qui n'ont pas le don de l'enseignement. Leurs élèves en pâtissent jusque parfois à perdre au lycée une année d'études.

Au point de vue des études, elle fut enchantée de la sympathie qui unissait l'élève au professeur.

« Il n'en peut rien advenir que d'heureux pour Gérald, pensa-t-elle, et je dois remercier Dieu de m'avoir envoyé ce jeune homme. »

Ce fut dès lors un plaisir pour les uns et les autres de voir arriver les heures de leçons. Une grande communauté d'idées s'établit entre

les deux jeunes gens, ce qui donnait beaucoup d'aisance à leurs conversations ; en peu de temps, une confiance réciproque les rendit presque amis.

Savines ne fut pas long à raconter sa vie à Suzanne.

Une fois par semaine, pour les commodités de ses propres études, il venait après le dîner.

Un soir, sa leçon donnée, comme le maître s'attardait à causer avec la jeune fille de choses d'enseignement, Gérald, un peu las, vint s'asseoir sur les genoux de sa tante et, la tête appuyée contre elle, bientôt s'endormit. Celle-ci fit un signe à Savines, puis baissant la voix :

— Comme il dort confiant entre mes bras, le pauvre chéri !

— Vous êtes sa véritable mère. Moi aussi j'ai été élevé par une femme qui m'aima comme une mère. Je suis né, pour ainsi dire, dans un magasin de librairie. Mon père exerçait assez grandement ce commerce à Lyon,

avec ma mère qui, très vaillante et méprisant la fatigue, se remit trop tôt au travail après ma naissance. Pendant plusieurs années, toute à la surveillance des employés, elle n'écouta point les avertissements que ses malaises lui apportaient avec une fréquence croissante. C'était comme une lutte d'amour-propre entre le mal et la volonté, chacun voulant vaincre l'autre. Le mal fut le plus fort. Il triompha de cet entêtement de femme à ne vouloir pas abandonner son poste de lucre et son devoir familial. Une opération déjà trop tardive, et devenue indispensable, ne réussit pas. Ma mère mourut; j'avais cinq ans. Il fallait à mon père une aide capable de le seconder. Il prit d'abord un jeune homme qui, sans conscience de son devoir, sans intelligence, se montra bientôt l'employé hostile, récalcitrant, presque l'ennemi. Mon père le congédia. Sur ces entrefaites, une jeune fille de notre voisinage devenue orpheline fut obligée de chercher une situation. Mon père lui offrit de remplacer son em-

ployé congédié et lui demanda même de me donner ses soins. Elle s'installa à la place qu'avait occupée ma mère et prit dans la maison l'autorité de la morte. C'est elle qui m'éleva, avec un dévouement et une intelligence dont mon père fut très touché ; il l'épousa et la rendit mère. Contrairement à ce qui arrive en ces circonstances, ma belle-mère, âme loyale, ne fit dans sa tendresse aucune distinction entre l'enfant couvé et l'enfant de sa chair. Je puis donc dire que mon enfance et mon adolescence furent heureuses. La librairie, jusqu'à ces dernières années, subvint largement aux besoins de ma famille et aux miens Puis il se créa des concurrences et aujourd'hui mes parents, autrefois si à l'aise, ne gagnent que bien juste leur existence. Ainsi que je vous l'ai dit, je prépare mon examen de licencié ès lettres pour entrer dans l'Université. Ceci, pour assurer ma vie de chaque jour; mais mon rêve est plus haut : je veux faire de la littérature.

— Ah ! s'exclama Suzanne enchantée, moi aussi j'ai souvent formé ce rêve. Je me suis même déjà essayée à composer une « nouvelle ». Si j'osais...

— Osez, je vous en prie, implora Savines, comme s'il s'agissait d'une grande joie à obtenir.

— Soit, fit-elle, attendrie de ce témoignage d'intérêt. Mais il me faut remettre les pages au net ; dans quelques jours je vous les montrerai.

— Comment la pensée vous est-elle venue d'écrire ?

— J'ai trouvé depuis quelques jours une occupation assez étrange, celle de correcteur des élucubrations d'un homme du monde, sportsman très en vue, qui vient de créer une publication hebdomadaire dont il veut remplir lui-même les premières colonnes. S'il croit à tort avoir une imagination brillante, il a du moins conscience de son peu de connaissances en syntaxe. Alors, moyennant un salaire modeste, je

redonne à ses phrases la structure française et la correction grammaticale. C'est la jeune sœur de ce monsieur, une amie de couvent, qui m'a procuré cet emploi. Son frère raconte d'une façon puérile et s'ingénie à mettre dans ses expressions une jovialité qui ne fait rire que lui. J'ai bien essayé quelques timides observations, mais sur ce terrain-là, qu'il appelle le terrain de la verve, il demeure inébranlable et je ne m'aventurerai plus à lui signaler ses naïvetés. Ce travail m'a entraînée : l'autre jour il m'est venu à l'idée d'écrire un conte. Je voudrais vous le lire pour avoir votre impression. Vous me la donnerez sincère, n'est-ce pas ?

— Je vous le promets.

— Il ne s'agit pas de me leurrer, de me mettre en tête de folles pensées stériles. Je vous demande votre sentiment vrai; s'il m'est défavorable, mon amour-propre n'en pourra souffrir; ne suis-je pas aussi une écolière?

— Je vous dirai la vérité.

— Je le reconnaîtrai bien d'ailleurs; très certainement j'apprécierai vos critiques. Quant à vos éloges, je discernerai aisément ceux qui seront mérités de ceux que vous inspirerait la politesse.

— Comment vous y prendrez-vous?

— J'exigerai l'analyse de chacune de vos louanges... si j'en mérite! Je démonterai le mécanisme de vos impressions et saurai me rendre compte du bien fondé de vos arguments.

— De moi, vous n'avez pas à redouter une basse adulation. Je sais que vous n'êtes pas de celles qu'on prend par la flatterie, mais par la franchise, la netteté et le positif.

— Vous avez vu juste; à quels indices? demanda Suzanne amusée.

— A des riens dont je n'ai même plus la mémoire. Un jour, en sortant d'ici et en pensant à vous, je me suis dit : « Cette jeune fille a vu tromper, et elle en a gardé l'horreur du mensonge. »

— C'est vrai. Mais pourtant comme rien n'est absolu, il en est un que j'accepte.

— Lequel ?

— Le mensonge par charité de cœur.

— Parce que celui-là est généreux ; c'est le mensonge altruiste... L'autre n'est qu'un vil moyen de l'égoïsme.

— Eh bien, monsieur Savines, retenez ceci : la charité, en cette affaire de littérature, m'humilierait profondément.

Il se leva souriant, prit la main de Suzanne, la baisa et dit :

— Nous serons très sévère !

Il la pria de ne pas se déranger pour le reconduire et se retira.

Lentement Suzanne souleva Gérald toujours endormi sur ses genoux. A ce léger mouvement l'enfant se suspendit à son cou et se blottit dans ses bras. Elle le porta ainsi jusqu'à la chambre et là, presque sans l'éveiller, le dévêtit et le coucha.

Elle-même se mit au lit illuminée d'espé-

rances confuses comme les brumes matinales de printemps où déjà filtre le soleil.

Le lendemain matin elle était debout à six heures. Elle voulait avoir recopié sa « nouvelle » avant d'aller donner ses leçons. Mais, en copiant, elle renforça certaines parties qui lui parurent creuses, et dut remettre à plus tard l'achèvement de son travail.

Il fut pourtant prêt pour le « jour » de Savines dont la leçon, cette fois-là, ne dura pas plus d'une heure.

Le professeur réclama la lecture promise. Il avait hâte de voir arriver ce moment de confiance, et peut-être d'acheminement à une communion intellectuelle.

Suzanne lut.

Quand elle eut fini, elle regarda Savines ; sa physionomie exprimait un étonnement radieux.

Il dit :

— Eh bien ! mademoiselle, voici mon sentiment sincère : votre « nouvelle » est tout simplement ravissante, *ra-vis-sante* !

— Oh! fit Suzanne en rougissant, voilà bien ce que je craignais!

— Je vous jure que je vous donne mon opinion la plus franche.

Suzanne crut, en effet, saisir dans la voix de Savines l'accent de la sincérité.

— Est-ce possible? demanda-t-elle.

— Je vais vous dire pourquoi c'est joli... Oh! j'aurai bien tout à l'heure quelques petites critiques à faire, mais je ne parle en ce moment que de l'impression que je ressens. Sérieusement je suis sous le charme. Il y a dans ce conte une telle poésie de décor et de pensée, une telle netteté de dessin, qu'il semble être peint, et peint de très originale façon. C'est comme un tableau plein de lumière; on y voit vivre les personnages.

— Je ne sais plus où me mettre, déclara Suzanne, confuse et souriante.

Gérald, de joie, lui sauta au cou.

— Petite tante, petite tante chérie, comme je suis content!

— J'ai bien peur tout de même, monsieur Savines, que vous n'exagériez.

— Non pas! Je trouve ce travail littéraire excellent. Maintenant, aux critiques! dit-il, en prenant un air sévère de pédagogue infatué.

— J'aime presque mieux ça, s'exclama Suzanne.

— Passez-moi votre manuscrit, continua Michel Savines en tendant la main. En deux ou trois endroits il y a des fautes que je vais vous indiquer.

Il lui signala certaines inexpériences de composition, désapprouva quelques expressions banales et même quelques négligences de style.

Suzanne comprit et remercia. Elle-même en lisant sa « nouvelle » à haute voix pour la première fois, y avait instinctivement senti des points faibles. Sur le papier, à la dissection des phrases, chacune isolément lui avait paru bonne. À la lecture, tel un artiste se reculant pour juger de l'effet perspectif de son œuvre, elle avait constaté que l'ensemble manquait de

cohésion et que l'enchaînement de certaines parties était défectueux.

— Vous êtes trop indulgent, dit-elle à Savines. A mon avis, bien d'autres passages que ceux désignés sont à reprendre. Je récrirai ce conte. Mais combien la lecture à haute voix fait saillir les défauts d'un manuscrit! Je ne m'en serais jamais doutée.

— Oui, c'est une excellente épreuve qu'on devrait toujours s'imposer... Et à mon tour, si j'osais...

Il s'arrêta.

— Si vous osiez? reprit Suzanne en l'invitant à continuer.

— Si j'osais, je vous demanderais la permission de vous lire un roman que je viens de terminer, et je vous prierais de me dire vos impressions de femme. Aussi bien, c'est surtout pour les femmes que les hommes écrivent.

— Pourquoi hésiter à me faire ce grand plaisir? Croyez-vous qu'une telle proposition ne me flatte pas infiniment?

— Eh bien ! c'est entendu.

Et l'on prit jour.

Le roman fut lu en deux séances. Suzanne, peu enthousiasmée, n'eut pourtant pas le courage de dire : « Il ne me plaît pas ». Si le style en était châtié à souhait, l'œuvre en gardait une préciosité qui, après lui avoir d'abord paru originale, avait fini par l'agacer. Le procédé semblait tenir à la psychologie même des personnages : ils ne paraissaient pas réels. Aucun n'avait d'amour ni de souffrance rayonnante. C'était un récit correct, sans envolée, sans flamme, et quoique l'aventure fût curieuse et les situations originales, cela ne pouvait intéresser.

Mais comment Suzanne l'eût-elle dit à Savines qui, pour elle, représentait le Magister, l'érudit? Redoutant de le blesser dans son amour-propre d'auteur, quels euphémismes eût-elle employés pour lui indiquer, au fur et à mesure de la lecture, ce qu'elle sentait si spontanément devoir rendre l'œuvre vivante?

Tout en murmurant : « C'est curieux, c'est spirituellement dit... » elle songeait à ce que Savines aurait pu faire de ce roman s'il avait laissé vibrer en toute simplicité l'âme de ses personnages, au lieu d'en avoir fait des êtres factices et superficiels.

Elle s'enhardit pourtant à lui demander :

— Avez-vous présenté ce roman à quelque journal ?

— Non ; mais à un éditeur, Nordez, qui me l'a refusé.

— Quelle raison vous a-t-il donnée ?

— Pas assez d'émotion.

— Eh bien, mettez-en.

— Je ne vois guère le moyen...

— Si, si ! C'est un travail possible.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre.

Elle parlait avec conviction, heureuse d'avoir trouvé un biais pour s'expliquer, et animée d'une joie secrète à la pensée de rendre service à ce garçon qu'elle estimait.

— Voyez-vous, monsieur Savines, il faudrait défigurer au moins deux de vos personnages, les refondre dans un autre moule afin de donner un peu de pathétique à leur souffrance.

Le jeune professeur n'était pas persuadé, n'ayant pas la même vision intérieure que Suzanne. Elle comprit qu'il ne fallait rien brusquer :

— Avez-vous en ce moment besoin de votre manuscrit ? dit-elle.

— Non.

— Vous ne tentez plus de le placer ?

— A quoi bon ? Pour aboutir à un nouveau refus ! Ce qu'il faut, c'est le recommencer.

— Quelques modifications suffiront peut-être. Voulez-vous me le confier ?

— Certes !

— Eh bien ! laissez-le-moi ; j'ai une idée.

— Laquelle ?

— Je le lirai attentivement, j'y ferai les retouches qui me paraîtront utiles ; si elles vous

déplaisent, nous n'en parlerons plus et vous brûlerez mes béquets!

— Soit! Devenez ma collaboratrice, j'ai confiance.

Au fond, cette collaboration séduisait plutôt l'homme que l'auteur. Avec la fatuité naturelle aux producteurs, et malgré son affirmation de confiance, il conservait un doute sur le résultat.

Mais depuis quelque temps l'image de la jeune fille hantait son esprit. Il se rendait chez elle avec un véritable plaisir, il s'y trouvait heureux. Gérald lui paraissait son plus gentil élève, une tendresse lui montait au cœur pour ces deux êtres comme lui-même socialement petits et, comme lui, ayant à faire leur vie.

C'est donc avec un très réel sentiment de gêne que, des mains de Suzanne, il reçut ce jour-là ses honoraires du troisième mois de leçons. Devant la persistance de son refus, la jeune fille l'ayant menacé de s'adresser à un

autre professeur, il avait bien été obligé d'accepter.

Deux mois après, quand la leçon de Gérald eut pris fin, Suzanne dit à Savines en lui montrant son manuscrit :

— Voilà mon travail! Je vais vous lire les parties remaniées.

Encore tout impressionnée des œuvres de Balzac, de Sand, de Flaubert, de Maupassant, dévorées par elle depuis sa sortie du couvent, elle avait dramatisé le roman, développé certaines scènes, activé le dialogue, et infusé dans cette œuvre correcte, mais froide, la chaleur d'âme qui lui manquait.

Savines, d'abord déconcerté, écoutait. Puis un étrange phénomène se produisit. Il oublia tout à coup l'œuvre émanée de son cerveau et s'éprit de bonne foi du nouveau roman plein de vie, de charme, d'attendrissement, que la jeune fille en avait fait surgir.

Sa tendresse naissante pour Suzanne s'augmenta d'une véritable admiration; il la lui

témoigna dans les termes les plus enthousiastes.

Suzanne, à la fois fière et confuse d'être approuvée, plus heureuse encore de sentir son intelligence s'allier à celle de Savines, murmura :

— C'est bien vrai? Vous pensez tout ce que vous dites?

— Je pense mieux encore. Vous avez transformé mon œuvre si habilement que j'en suis émerveillé.

Ils se sourirent, confiants et charmés l'un par l'autre.

Quelques semaines après, Savines proposa le roman sous un titre différent à un nouvel éditeur qui ne voulut même pas le lire. Un autre le garda trois mois et le renvoya sans l'avoir ouvert.

Savines se découragea.

Alors Suzanne prit une grande détermination : elle décida d'aller le présenter elle-même au directeur d'une Revue choisie parmi les

plus importantes, se promettant, en cas d'insuccès, de s'adresser à ces petits périodiques qui pullulent à Paris.

Elle soumit son projet à Savines qui l'approuva sans grand espoir de réussite.

Le lendemain elle se rendit résolument à l'administration de la *Revue grise*, publication qu'elle ne connaissait d'ailleurs que pour l'avoir souvent feuilletée à l'étalage des libraires.

Elle attendit trois quarts d'heure avant d'être reçue. Enfin on l'introduisit dans un grand bureau, devant un homme encore jeune qui se leva aussitôt et, tout en la saluant, lui fit signe de s'asseoir.

— Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite, madame?

— Je me permets, monsieur, répondit-elle d'un accent aisé qui dissimulait mal sa grande appréhension, de vous apporter un roman.

— De vous, madame? demanda le directeur qui ne la quittait pas des yeux.

— J'ai un collaborateur qui débute comme moi.

Elle devint un peu rouge en surprenant le sourire et l'expression amusée du directeur.

— Et quel sujet avez-vous traité?

Suzanne raconta brièvement le roman.

— Cette donnée me paraît assez neuve; mais j'ai là un monceau de manuscrits de gens connus, et je ne saurais vous promettre...

— Aussi, la seule chose que je vous demande, monsieur, c'est la faveur d'être lue.

— C'est déjà énorme...

— Je le sais, et je n'ose guère espérer l'obtenir... Pourtant...

Son cœur battait. Elle sentait qu'elle allait échouer comme Savines, comme tant d'autres... Et devant cette vision de l'avenir qui se barrait, une émotion subite empourpra son visage.

Le directeur épiait en dilettante toutes ces fugitives impressions. Était-ce la jeunesse de Suzanne, la douceur de ses grands yeux som-

bres, le presque imperceptible tremblement de ses lèvres, qui l'entraînaient à ne pas la laisser dans cette détresse morale? Toujours est-il que relevant le dernier mot de Suzanne d'un ton interrogateur :

— Pourtant?

— Pourtant, il me semble que l'œuvre est forte et sincère, et mériterait d'être publiée...

Et, après une pause pendant laquelle sa préoccupation l'avait transportée loin de son interlocuteur, elle murmura confuse en se levant pour partir :

— Pardonnez-moi mon insistance, monsieur, j'ai pensé tout haut, je crois... je vous en fais mes excuses...

— Vous ne me devez pas d'excuses, madame. Pour vous prouver ma bonne volonté à votre égard, je conserve votre manuscrit; à mon premier moment de loisir, je le lirai.

— Vraiment, vous feriez cela?

Elle avait dit ces mots vivement, dans un élan spontané, avec une franchise touchante.

Non sans un vague émoi assez nouveau pour lui, le directeur affirma :

— Je vous le promets, ou plutôt je vous promets de le faire lire, ce qui revient au même.

— Pas tout à fait, dit Suzanne avec un joli sourire. Je crains bien que des intermédiaires n'aient pas votre bienveillance et votre autorité.

— Alors, je le lirai moi-même.

— Oh, merci monsieur !

— Mais je ne m'engage pas à le prendre.

— Qu'importe ! C'est déjà très beau de le lire. Quand pourrai-je avoir votre réponse ?

— Comme vous êtes pressée !

— J'ai tant le désir d'arriver !...

— Vous, et peut-être aussi votre collaborateur ?

La jeune fille rougit. Mais regardant avec droiture le directeur, elle dit dans un grand effort d'énergie calme, avec une noble fierté :

— Nous méritons tous les deux de réussir, parce que nous sommes des travailleurs

consciencieux qui marchons droit dans la vie vers un but élevé.

L'éditeur regrettait déjà son indiscrète insinuation.

— Eh bien, madame, revenez dans huit jours. Et même veuillez me laisser votre nom, je pourrais avoir à vous écrire d'ici là.

Elle donna son adresse, prit congé et sortit, accompagnée jusqu'à la porte par le directeur.

Ce fut pour Suzanne une véritable délivrance de se voir dehors, de ne plus subir ce regard investigateur. Malgré la gêne ressentie tout à l'heure, elle se sentait vaillante et, si elle échouait, prête à recommencer la lutte.

Elle éprouvait même une secrète satisfaction d'avoir osé remplir ce rôle de solliciteuse, toujours émotionnant pour les âmes délicates qui ne s'y résignent point aisément par crainte d'un humiliant refus.

En se livrant à l'analyse de ses impressions, elle se disait : « Il faut s'aguerrir. En somme, M. Mériot a été très correct, très homme du

monde. Au cas où il n'accepterait pas notre livre, eh bien! je le porterai chez un autre, chez dix autres s'il le faut. C'est un sacrifice d'amour-propre que je m'imposerai en faveur de celui qui se consacre avec dévouement à l'éducation de mon neveu, et pour ce cher enfant dont la santé réclame tant de soins et de bien-être. »

Ces courageuses résolutions ne l'empêchèrent pas, quelques jours après, de tressaillir d'émotion au reçu d'une lettre ainsi conçue :

« *Mademoiselle,*

Monsieur le Directeur de la Revue grise *vous prie de passer à son cabinet lundi prochain, à quatre heures.*

Veuillez agréer, mademoiselle, l'hommage de mon respect.

Le secrétaire de la rédaction. »

(Signature illisible.)

Lundi, c'était le surlendemain. Pourquoi ne lui disait-on pas tout de suite que son roman

était accepté ou refusé? Le dimanche la séparait de cette réponse si anxieusement attendue. Pendant quarante-huit heures elle allait passer par les plus sottes alternatives d'espoir et de découragement; ce mot ne pouvait-il pas tout aussi bien signifier qu'on l'appelait pour lui rendre son manuscrit d'une manière courtoise, que pour lui dire : « Nous le gardons. »

Savines, aussitôt prévenu, se montra plus optimiste. Il fondait son opinion sur la rapidité de la réponse du directeur de la *Revue grise*, prétendant que, pour un refus, celui-ci ne se fût point cru obligé de convoquer l'auteur.

Malgré cette affirmation, Suzanne eut deux jours de fébrile attente.

Cependant les jeunes gens adoptèrent la bonne hypothèse et se demandèrent ce qu'il faudrait répondre au cas où le directeur questionnerait Suzanne sur le prix qu'elle pensait retirer de son roman.

S'il fixait un chiffre, faudrait-il refuser son offre pour tâcher d'obtenir davantage?

— Combien croyez-vous que se paie la ligne dans cette Revue? disait Suzanne.

— Je n'en ai aucune idée. Je sais que certains journaux donnent pour leurs feuilletons de vingt-cinq à cinquante centimes la ligne. Mais regardez : les lignes de la *Revue grise* sont plus longues que celles d'un feuilleton de journal.

Il avait acheté, en venant, un numéro de cette Revue et comptait les mots et les lignes.

— Cela fait, dit-il, trente-deux lignes et une moyenne de onze à douze mots par ligne, tandis que le journal n'en contient que sept ou huit. Vous pourrez le faire observer.

— Certes !

— D'ailleurs, j'ai bien envie de vous accompagner lundi, qu'en pensez-vous ?

— Venez si vous voulez.

— Après tout, ce serait peut-être une faute de diplomatie. Pour qu'il ait lu ou fait lire notre roman avec une telle rapidité, il faut

que vous ayez séduit ce directeur; alors il ne serait pas très enthousiasmé de me voir...

Froissée de la supposition qui germait en l'esprit du jeune homme, Suzanne lui dit:

— Vous vous trompez étrangement; je n'ai pas cherché à séduire ce monsieur. Cette manière de procéder n'est pas la mienne.

— Pardonnez-moi, j'ai seulement voulu dire...

— N'importe! n'en parlons plus. D'ailleurs j'ai annoncé que j'avais un collaborateur; il est donc indispensable que je vous présente; autant vaut demain qu'un autre jour.

Un nuage de tristesse voilait son visage. Comment Savines avait-il pu s'exprimer aussi légèrement? Angoissée d'un chagrin sans nom, elle sentait tout son courage défaillir. En vain elle se reprochait qu'une parole aussi banale eût un tel retentissement dans son cœur, elle ne pouvait retenir les larmes qui lentement tombaient sur ses joues.

Très impressionné par la découverte de cette

sensibilité dans un être qu'il jugeait doué d'une force morale supérieure, Michel Savines eut pour cette souffrance un élan de tendre pitié qui lui fit saisir les deux mains de la jeune fille et les porter à ses lèvres en balbutiant :

— Pardon, pardon ! Je n'avais aucune arrière-pensée, et par-dessus tout je ne voulais pas vous offenser !

Il ajouta :

— Je viens de vous parler comme à un camarade. Une âme forte ainsi qu'est la vôtre donne le change... Pardon !

— Je vous pardonne. Mais, si chère que me soit notre camaraderie, n'oubliez jamais que je ne suis qu'une pauvre fille assez fragile, en somme, puisque deux mots peuvent m'émouvoir si... sottement !

Elle souriait. Lui, tout confus, mit encore un respectueux baiser sur les mains qu'il tenait toujours dans les siennes, puis s'asseyant en face de Suzanne :

— Si vous saviez combien cette défaillance de votre énergie me rend heureux!

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle vous révèle à moi sous un nouveau jour. Que de fois, en sortant d'ici, je me suis fait honte! honte de mes faiblesses, de mon manque de vaillance! Votre image hantait mes insomnies comme un reproche vivant. Je pensais : « Je devrais être pareil à elle, ne me laisser ébranler par rien, rester froid et surtout ne pas dévier du chemin tracé... »

— J'étais votre épouvantail?

— Un peu: vous étiez un être trop parfait, trop maître de soi, qui m'attirait et me repoussait en raison directe de sa perfection. Mais, je le sais maintenant, cela n'était qu'une armure.

Suzanne, l'interrompant, interrogea souriante:

— Un épouvantail pour les moineaux?

— Oui. Le moineau ne s'y laissera plus prendre. Il devine quel cœur tremblant bat

sous la froide apparence, et il est un moineau très heureux, très heureux !

Il s'était levé, craignant d'en trop dire, et arpentait la petite pièce, fiévreux et gai.

Suzanne, heureuse elle aussi et amusée, ne songea pas à ce que la confidence dissimulait. Elle dit d'un ton sentencieusement bouffon :

— Monsieur Michel Savines, n'est-ce point parce que vous m'avez vue sous l'aspect d'une collaboratrice possible que vous pensâtes sur moi des choses aussi noires ?

— Peut-être ! Vous avez bouleversé mon roman d'une façon si ingénieuse que vous en avez fait une œuvre palpitante. Il y a lieu de s'extasier sur votre esprit littéraire. J'ai peut-être quelque talent, mais vous en avez infiniment plus que moi.

— Oh ! quelle exagération !

— Du tout, et ce n'est même pas toute ma pensée ; en réalité, vous avez du génie.

— Que dites-vous là, mon Dieu !

— Le génie est un don du ciel ; on ne l'ac-

quiert pas, il est en nous : vous l'avez. Vous avez aussi le charme, la grâce, vous êtes une femme unique et merveilleuse.

— Soit! Eh bien! si maintenant nous nous servions de ce fameux génie pour parler sérieusement? La femme unique et merveilleuse s'accommoderait fort d'un changement de conversation!

— Je suis à vos ordres, chère collaboratrice.

Ce jour-là, que de questions ne se posèrent-ils pas? quelles hypothèses n'analysèrent-ils pas? Tout leur après-midi y fut employé.

Suzanne, le cœur rempli d'une joie qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps, invita Savines à dîner. D'abord il refusa, et puis, sollicité, il finit par consentir à la condition d'apporter un mets supplémentaire. La jeune fille s'y opposa énergiquement.

— Notre dîner est très simple, dit-elle; ce n'est pourtant pas encore un dîner d'anachorète; il vous suffira, j'en suis sûre. Seulement, si lundi notre roman est pris, nous

ferons un petit festin pour célébrer cet heureux événement, et pour réjouir Gérald; alors j'accepterai vos victuailles, ce sera une autre manière de collaborer.

Une amitié charmante naissait entre eux, résultant de la droiture et de l'intelligence sans préjugés de la jeune fille, du respect et de la tendresse qu'elle inspirait au jeune homme. Dans la mise en commun de leurs facultés mentales, quelle séduisante association ils formaient tous deux en un rêve imprécis, informulé!

Aussi quand le soir, vers dix heures, la porte de l'appartement de Suzanne se referma, les séparant, Michel Savines demeura un instant sur le palier et envoya du bout des doigts, vers cette porte close, le baiser qu'il n'eût osé lancer ouvertement à la jeune fille, puis il prêta l'oreille pour l'écouter marcher dans la direction de sa chambre; mais il n'entendit rien.

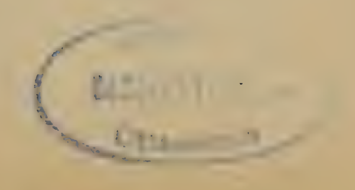
C'est que Suzanne n'avait pas non plus

quitté la porte. Ne pouvant, par convenance, regarder le jeune professeur s'éloigner, elle essayait aussi de percevoir le bruit de ses pas.

Chacun emportait ainsi, de son côté, quelque chose de l'âme de l'autre.

Leurs dernières paroles avaient été :

— Bon espoir !



VI

Il y avait à peine une demi-heure que Suzanne et Michel attendaient anxieux dans l'antichambre des bureaux de la *Revue grise*, quand le garçon revint appeler mademoiselle Decaisnes pour l'introduire auprès du directeur.

D'un bond Suzanne fut debout et entra.

Le directeur se leva, lui tendit la main, la pria de s'asseoir, puis d'un ton affable, il lui dit :

— Vous le voyez, mademoiselle, j'ai tenu ma parole, je n'ai pas été long à lire votre roman.

Il m'a plu et je suis disposé à le publier si vous acceptez mes conditions.

Suzanne s'efforça de dissimuler sa joie ; ses mains tremblaient, son cœur battait à l'étouffer.

Heureusement le directeur ne la regardait pas, préoccupé qu'il était de conclure un marché avantageux. Il continua :

— La *Revue grise* n'est pas de ces journaux à grand tirage dont la richesse permet de rémunérer grassement leurs collaborateurs ; c'est une publication très littéraire qui attire et retient tous les esprits curieux de la production des jeunes écrivains. Son but est de lancer des talents nouveaux ; il est donc éminemment honorable d'être publié ici.

— Je le sais, monsieur, dit Suzanne.

— Eh bien ! mademoiselle, pour votre roman, je vous offre quinze centimes la ligne.

— Seulement ? balbutia la jeune fille.

— Oui. Mais vous savez que la *Revue* se double d'une maison d'édition. Votre roman

trouve chez nous un débouché, puisque nous traitons à part la question du livre.

— Ah?... Et qu'offrez-vous par volume?

— Quinze centimes aussi ; c'est mon prix pour les débutants.

— Cela me semble peu ; d'ailleurs, j'avoue ne pas me rendre bien compte du prix total que les pages de revue représentent.

— Le calcul est facile. En volume, le roman donnera trois cent cinquante pages à peu près, par conséquent environ deux cents pages de revue; à trente-huit lignes par page cela fait cinq francs soixante-dix, soit onze cent quarante francs d'une part. Pour le volume, je tirerai tout de suite quatre éditions de trois cents bouquins chacune, c'est-à-dire douze cents volumes à quinze centimes, soit cent quatre-vingts francs. Ce n'est pas mal, de recevoir treize cent vingt francs pour une première œuvre.

— Vous trouvez ?

Les yeux fixés sur Mériot, Suzanne suivait en pensée la route parcourue pour arriver

à ce maigre résultat. Machinalement elle balbutia :

— Pendant des mois nous avons concentré nos forces cérébrales pour insuffler la vie, l'apparence de la vie, à nos héros. Nous avons mis là le meilleur de nos pensées ; nous avons passé des nuits à lire les philosophes pour donner une base forte à nos déductions ; nous avons écrit presque deux volumes pour ne mettre dans celui-ci que la quintessence des idées qui hantaient nos cerveaux ; enfin, nous avons enfanté dans le trouble, le doute, la douleur, tout cela pour obtenir trois sous par volume...

Un sourire découragé, ironique, passa sur ses lèvres ; elle fit pitié à l'éditeur ; mais aussitôt il s'énerva contre cet attendrissement et, un peu brutal, s'exclama :

— Que diable ! Félicitez-vous encore de toucher cette somme et d'être éditée dans une maison comme la mienne ! Beaucoup de mes confrères ne paient pas leurs auteurs.

— Comment cela ?

— Les uns partagent avec eux les frais d'abord, et les bénéfices ensuite, s'il y en a; d'autres achètent l'œuvre en toute propriété pour trois cents, quatre cents, cinq cents francs une fois donnés. Allons, êtes-vous décidée? Je vous ai dit mon dernier mot; signez-vous le traité ?

— Après ce que vous venez de me dire, vous n'en doutez pas ; mais il faut auparavant, ne fût-ce que par courtoisie, me permettre de consulter mon collaborateur.

— Ah! c'est vrai, je l'avais oublié, ce monsieur! dit avec un accent de dépit le directeur. Voilà qui me contrarie énormément.

Suzanne devint pourpre.

— En quoi cela peut-il vous contrarier ?

— Eh, parbleu! il eût été beaucoup plus intéressant pour notre public que l'œuvre fût signée d'un seul nom. C'est toujours, aux yeux de certaines gens, aveu tacite de faiblesse que de se mettre à deux pour écrire un livre.

Suzanne ne put s'empêcher de sourire du peu de valeur de cet argument. Elle répliqua :

— Je pourrais dire : « Tant pis pour le public ! » mais ce ne serait peut-être pas très administratif. Composer à deux peut être aussi une force ; l'œuvre y gagne une variété d'idées aussi bien que de style qui amène une diversité toujours favorable. La critique est plus sûre... Enfin puisque la foule ne veut qu'un nom, nous en chercherons un qui résume les deux nôtres. Du reste, monsieur, ajouta-t-elle habilement, mon collaborateur et moi, nous ne demandons pas mieux que de prendre conseil de votre expérience.

— Mon avis est tout prêt, mademoiselle, et formel : il ne faut signer que d'un nom, d'un pseudonyme, cela intriguera davantage.

— Soit, monsieur, j'en parlerai à monsieur Michel Savines.

— Oui, tâchez de le convaincre.

— Si vous vouliez bien lui parler vous-

même, il est là. Il m'a accompagnée et attend de vous être présenté.

— Ah! parfait! Je vais le faire demander.

Il sonna et donna l'ordre d'introduire la personne qui attendait.

En quelques mots le directeur réitéra ses propositions au jeune homme; mais par le ton il les rendit péremptoires. Il parla des conditions du traité comme d'une chose décidée, et Suzanne eut l'intuition que, seule, elle aurait peut-être obtenu un meilleur contrat.

— Je préconise l'anonymat, monsieur...?

— Michel Savines, se hâta de dire le jeune homme.

— Je le préconise parce que cela permet toutes les légendes. J'ai l'intention d'en lancer une; il faut éveiller la curiosité du public laissez-moi faire.

Ils le laissaient faire en effet, tant dominait en eux la préoccupation de voir leur roman publié.

Ils sortirent de chez l'éditeur l'âme gonflée

de joie, et dans l'escalier sombre où ils s'arrêtèrent un instant, au palier de l'étage inférieur, Michel prit la main de Suzanne. Un impérieux désir de serrer la jeune fille dans ses bras, de se donner à elle et de la prendre en un baiser chaleureux, faisait bouillonner son sang dans ses artères.

C'était donc par elle que le Destin l'appelait à la célébrité? C'était à elle qu'il devait la plus grande joie de sa vie. Et quels rêves séduisants son imagination pouvait désormais caresser! Rêves de travail en commun, où son intelligence serait puissamment stimulée par la sérieuse tendresse qui chaque jour le pénétrait davantage.

Elle aussi rayonnait, ouvrait son âme à la confiance, heureuse de sentir sous la pression de cette main le soutien qui, depuis la mort de son père, lui avait manqué dans sa rude existence d'orpheline et d'éducatrice.

L'intensité de son émotion lui mit des larmes aux yeux quand Savines porta à ses lèvres la

petite main gantée et tremblante qu'il baisa respectueusement.

Mais une porte s'ouvrit au-dessus d'eux, et silencieux ils reprirent leur chemin.

Dans la rue Suzanne demanda :

— Voulez-vous dîner à la maison pour fêter notre premier succès ?

— Oui. Aujourd'hui, très simplement j'accepte ; il serait trop triste de nous quitter si brusquement, maintenant que nous pouvons parler de nos espérances...

— Eh bien ! je vous attends dans une heure, revenez vite.

Ils se séparèrent en se regardant profondément, redevenus graves tous les deux.

Ce fut une soirée charmante. Tandis que Gérald, câlinement assis sur les genoux de sa tante, écoutait parler les jeunes gens, heureux de leur joie sans en comprendre le délicieux mystère, ils échangèrent leurs idées, firent des projets, élaborèrent de nouveaux romans pour l'avenir.

Vers onze heures ils se quittèrent comme ils s'étaient quittés les autres soirs, sans que leurs âmes se fussent fondues dans l'aveu qui leur gonflait le cœur.

Le surlendemain, Suzanne reçut un télégramme de M. Mériot, la priant de passer à son cabinet avant midi. Elle y courut tout agitée appréhendant quelque décevante rétractation ; et de fait, les premiers mots de M. Mériot ne furent point pour la rassurer.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il en la saluant. Votre collaborateur n'est pas avec vous aujourd'hui ?

— Je n'ai pas eu le temps de le prévenir, monsieur. Avez-vous besoin de lui ? Il y a à peine une heure que j'ai reçu votre petit bleu.

— Non pas... Je ne saurais vous dire, au contraire, combien vous m'avez contrarié en me présentant ce collaborateur.

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle inquiète.

— C'est simple. Je vois arriver un jour une personne infiniment gracieuse, très...

— Oh ! monsieur, je vous en prie...

— Enfin, très intéressante... Cette personne m'apporte un roman qu'à sa prière je lis sur-le-champ parce que, je l'avoue, j'étais séduit.

Suzanne angoissée se demandait où il voulait en venir.

— Ce roman, continua-t-il, je le trouve bien très bien. Je me dis : « Mais cette jeune fille a du talent ! elle arrivera... »

Suzanne qui d'abord avait pâli d'appréhension, rougissait à ces éloges, moins défiante au fur et à mesure que Mériot parlait :

— Je vais la lancer, ça fera une petite George Sand ; j'étais enchanté du hasard auquel je devais d'être en rapport avec vous quand surgit ce collaborateur que j'avais si bien oublié ! Alors quoi ? qu'est-ce qui est de lui dans ce roman ? Déjà je m'étais entretenu de mes projets avec des amis, des hommes de lettres ; je leur avais dit : « Je vais vous sortir prochainement un jeune écrivain femme, dont

je vous engage à lire la première œuvre. »
Dans quelle situation me mettez-vous, mademoiselle? Ah! j'ai bien failli vous le rendre, votre roman!

— Pourquoi, monsieur, puisqu'il vous avait plu?

— Parce qu'il est bien moins curieux qu'un homme ait écrit ce livre qu'une jeune fille. Les hommes de talent, ça fourmille, ça n'a rien de rare, tout au moins...

— Je ne vois pas où vous voulez ..

Il l'interrompit un peu brusquement, avec 'idée de la dominer, de lui imposer sa loi, ouant de cette intimidation qui généralement ui réussissait.

— Et je vous l'aurais rendu, votre roman, i vous aviez tenu à le signer tous les deux. 'otre collaborateur, je ne veux plus le voir, e ne l'ai jamais vu! Ce roman-là est de vous, le vous seule, c'est la légende que je veux tablir.

Suzanne écoutait indignée, le cœur battant.

Cet homme, jusque-là plutôt sympathique, lui devenait odieux.

Se pouvait-il qu'il ne comprît pas le rôle déloyal qu'il prétendait lui faire jouer? Outrée d'un pareil procédé, surprise aussi de se sentir une telle révolte à la pensée que Mériot rendait si peu justice au talent de Savines, elle s'étonnait de mettre tant d'énergie à défendre son collaborateur, son ami, au risque de compromettre leur avenir littéraire.

Sans songer qu'elle allait peut-être blesser son futur directeur, elle dit :

— Je ne vous comprends plus, monsieur...

L'éditeur, persuadé par la distinction de l'attitude de Suzanne qu'il aurait facilement raison de cette volonté de femme, continuait, haussant le ton en marchant à grandes enjambées dans son vaste cabinet, les mains dans les poches :

— Quelle est donc sa part de collaboration là dedans, à ce monsieur? Y a-t-il seulement

travaillé ? Quelques corrections, sans doute, et c'est tout ! car il ne m'a pas l'air d'être fort, sans quoi...

A ces mots, pâle, belle de sourde colère, Suzanne se levant à son tour fixa sur Mériot un regard si noble, qu'il s'arrêta et l'écouta, dompté.

— Je lis votre pensée, monsieur : *Sans quoi* Michel Savines eût discuté le prix dérisoire que vous avez offert ! *Sans quoi* il ne vous eût laissé le manuscrit qu'après un habile marchandage qui vous l'aurait fait plus estimer. Vous connaissez peu les âmes d'artistes, monsieur !

— Mais enfin, mademoiselle !

— Oh ! laissez-moi parler, je vous prie ! Et puisque vous faites si mal la part de chacun dans notre œuvre commune, je tiens à vous dire que monsieur Savines est un écrivain, un penseur. Toutes les parties de puissance, de philosophie, de psychologie, sont de lui. Et justement parce que son esprit s'élève au-dessus du vul-

gaire, il avait négligé de semer son récit d'une tendresse toujours un peu banale; cette part de tendresse, c'est moi qui l'y ai mise, voilà l'histoire de notre collaboration !

Gêné par cette réplique, frappé de la noblesse d'une âme qu'il sentait maintenant si droite, il répliqua, ne voulant pas que Suzanne eût le dernier mot :

— Oui, oui, je vois cela d'ici : c'était froid et guindé, d'un style sec, une littérature de pion ! Vous y avez apporté le charme, partant l'intérêt. Cela me fortifie à ne voir que vous dans le pseudonyme, ça me suffit.

— Ce n'est pas juste et je proteste.

— Je m'en moque pas mal ! Allons donc ! Je veux vous lancer, je veux que le volume se vende à plusieurs milliers d'exemplaires, je ferai comme je l'entends... Votre intérêt est le mien, et j'ai bien le droit de vous protéger contre vous-même !

Suzanne sentit une sorte de douceur dans l'inflexion de la voix prononçant cette dernière

phrase. Si honnête que soit une femme, ces nuances ne lui échappent pas et la flattent toujours. Pour la première fois la jeune fille eut un élan vers cette coquetterie d'âme et de pensée plus savante, par cela plus dangereuse que toutes les mignardises sentimentales, et prise de l'envie folle d'essayer son fugitif pouvoir, elle sourit mystérieusement en balbutiant :

— Vous m'étonnez, monsieur, vous m'étonnez beaucoup...

Dérouté par ce sourire de son adversaire, Mériot intéressé interrogea :

— Pourquoi ?

— Mais, parce que subitement vous vous préoccupez d'intérêts dont vous vous souciiez fort peu avant-hier.

Et avec une expression indéfinissable dans le ton, dans le lancement des mots qui étaient une discrète imitation du ton, des mots dits par Mériot à leur précédent entretien, elle prononça :

— « La *Revue grise* n'est pas un de ces journaux à grand tirage qui rémunèrent grassement leurs collaborateurs... »

Mériot, amusé, souriait.

Suzanne s'enhardit, et avec une moue charmante :

— Quinze centimes la ligne ! Êtes-vous bien sûr, monsieur, que ce soit l'unique prix de vos jeunes écrivains ? Ce serait si bon pour mes intérêts, comme vous dites aimablement, d'avoir cinq sous, seulement cinq sous !

Cette fois, très amusé, Mériot s'exclama :

— Comme dans la chanson, alors, « pour monter votre ménage ! »

Toute rougissante de l'allusion, Suzanne un peu confuse répondit :

— Non ! non ! Mais pour travailler plus vaillamment, avec plus de repos d'esprit.

L'accent de sincérité de cette réponse incita Mériot à demander :

— Avez-vous donc de grandes charges ?

— Non, pas de grandes, mais une seuletoute

petite et qui m'est bien chère... j'élève mon neveu.

— Orphelin ?

— Presque.

— Pardonnez ces questions, mademoiselle ; très sincèrement mon intérêt pour vous va grandissant. Ce n'est donc pas par curiosité ou par indiscrétion que je vous interroge.

— J'en suis persuadée, monsieur. Au reste, ma vie est sans mystère et je puis vous dire que ma sœur aînée, la baronne Thibault...

— La baronne Thibault ? mais je l'ai beaucoup connue !

— Ah ?

Comme pour corriger son exclamation, Mériot ajouta :

— Oui, dans le monde.

— Eh bien ! ma sœur est divorcée ; j'élève son fils. Monsieur Savines est le professeur de l'enfant, ceci vous explique notre collaboration.

— Parfait ! parfait ! Je comprends !... Et pour

vous prouver, mademoiselle, que les éditeurs en général, et moi en particulier, nous ne sommes pas des caïmans, vous aurez vos cinq sous la ligne.

— Quel remercîment vous dire, monsieur, sinon que vous me rendez bien heureuse!

Spontanément elle lui avait tendu la main dans un joli geste de grâce et de confiance. Peut-être Mériot la tint-il dans la sienne un peu plus longtemps qu'il n'était strictement nécessaire. Suzanne, joyeuse et toujours confiante, ne s'en aperçut pas.

Arrivée au seuil de la porte, elle dit avec une expression gamine qui enchanta son directeur :

— Et puis je suis aussi très fière...

— De quoi donc?

— D'avoir obtenu le prix que vous m'avez consenti.

— J'avoue, mademoiselle, que j'ai subi votre ascendant; un homme aurait probablement échoué où vous avez si bien réussi. Et quoique

cela ait l'air d'un paradoxe, j'oserai risquer : la faiblesse est souvent une force.

— Je ne sais... Dans tous les cas, après cette petite expérience, je serai maintenant rebelle au féminisme.

— La protection des hommes ne vous effraie pas?

— Non; quoique cela dépende de la manière dont ils l'offrent... Encore merci, monsieur, et adieu.

— Au revoir, mademoiselle.

Et tandis que Mériot, rentré dans son cabinet, guettait de sa fenêtre le départ de la jeune fille, Suzanne, en marchant allègre sur le large trottoir du boulevard, ne songeant plus qu'à Michel Savines, se disait :

« En défendant sa dignité j'ai risqué l'avenir de notre œuvre... Mon Dieu! pour avoir ainsi joué imprudemment cette dangereuse partie sans songer que j'avais si grand besoin de cet argent pour mon petit Gérald, que se passe-t-il donc en moi? »

Et toute rougissante, elle s'avoua :

« J'aime Michel... Oh! comme je l'aime, comme je l'aime! Avec quelle facilité il est devenu mon guide, mon ami, mon soutien moral! Et quelle force, quelle hardiesse tranquille je tire de cet amour! Mais lui, m'aime-t-il, songe-t-il seulement à moi? »

Elle cherchait dans sa mémoire de menus faits qui lui fussent garants, sinon de l'amour, du moins de l'intérêt que lui portait Savines; mais avec les preuves favorables, d'autres se dressaient contradictoires, si bien qu'un grand trouble s'empara d'elle.

Cette pauvre fille toute sensitive, dont les élans avaient été jusqu'ici constamment repoussés, ressentait une telle crainte à la pensée d'encourir un nouveau déboire, qu'elle tâchait de baser sur des raisons probantes les chances de vitalité d'un pareil amour :

« Pourquoi ne m'aimerait-il pas? Il me semble qu'il doit sentir quelle femme dévouée je serais. Tout nous rapproche : l'entente de

nos esprits, la mélancolie de nos âmes. Nous sommes presque des orphelins. Quoi qu'en pense monsieur Mériot, le talent de Savines m'entraîne, me force à donner une expression plus intense à mes pensées. Autrefois j'écrivais avec une fécondité extrême, voisine de la banalité; grâce à lui, je suis devenue plus sévère, mon style s'épure. Je suis éprise de l'expression juste, du terme rare, de la forme impeccable dont la beauté donne de la puissance à l'idée. Michel m'a fait comprendre qu'écrire est un art aussi mélodieux que l'harmonie, et qu'il faut pour composer une œuvre littéraire savoir bâtir comme un architecte, regarder comme un peintre, entendre comme un musicien, juger comme un philosophe. Si j'ai introduit quelque charme dans notre roman, je n'ai fait que vivifier une œuvre forte en elle-même et de matière riche, dont Savines, seul, est l'auteur. Pourtant, je sens que nous nous complétons. J'ai la plus haute estime pour son caractère et pour son talent. Avec quelle abnégation et

quelle joie je consentirais à n'être pour lui qu'une force occulte dévouée, et de quels trésors de tendresse n'animerais-je pas sa vie, aussi solitaire, aussi abandonnée que la mienne! »

Elle était dans cet état d'âme attendri qui précède l'amour; Michel lui apparaissait paré d'autant de qualités imaginaires que de qualités réelles, et malgré ses doutes, elle le voyait avec délices venir à elle.

Et la jeune fille se disait : « Oui, à nous deux, nous pouvons faire quelque chose. Il possède l'érudition littéraire que sans lui je n'acquerrais qu'au bout de longues années de lecture. Sa critique est fine, avisée; son idéal seul est brumeux, et son sens de la vie incomplet, hésitant. Il doit avoir peu de courage pour la lutte. »

Elle le jugeait ainsi d'après le héros de son roman, car c'était lui-même, bien évidemment qu'il avait dépeint. Et si défiguré qu'il se fût représenté, on pouvait le reconnaître.

« Il me semble, pensait-elle, que je saurais

lui donner plus de confiance en lui, plus d'ardeur pour le combat, et qu'à nous deux, nous pourrions atteindre au succès. »

Et son rêve d'amour se précisait.

Certes non, elle ne répéterait pas à Savines les paroles de Mériot. Mais elle ne tremperait pas non plus dans la combinaison de celui-ci, et elle proclamerait bien haut la part prépondérante de son collaborateur. Si la simple loyauté ne lui eût dicté cette conduite, elle l'aurait adoptée par affection.

A quelque temps de là, sur la demande de Suzanne poussée par Savines qui avait besoin d'argent, un acompte leur fut versé. C'était l'occasion de se réunir, un autre festin de réjouissance eut lieu.

Que de bonheur contint ce jour-là le petit appartement de la rue Hamelin ! Gérald, conscient de l'association de cœur et d'esprit qui s'opérait entre sa tante et Savines, aimait son professeur de toute sa force et il le considérait presque comme un frère, un grand frère.

Aussi lui sauta-t-il au cou, quand il le vit entrer les mains encombrées de fleurs. L'enfant, qui reconnaissait le coup de sonnette de son maître, était accouru pour lui ouvrir, et après l'avoir embrassé :

— Tante! tante! cria-t-il tout heureux, c'est monsieur Savines; il t'apporte des fleurs, de belles fleurs !

Savines fut doucement grondé; mais la joie de Suzanne rayonnait sur son visage. Pour elle, ces fleurs étaient comme une caresse discrète et douce qui durerait autant que leur parfum.

C'étaient aussi les premières que la jeune fille recevait.

Comme deux larmes perlaient à ses paupières, elle trouva un prétexte pour se détourner :

— Vite, Gérald, mettons les fleurs dans l'eau.

Pendant le dîner, Savines associant déjà Suzanne à ses productions à venir, lui parla de *leur* prochain roman. Il conta son idée que

de prime abord elle trouva originale; leurs esprits s'échauffèrent, chacun eut la vision de certaines scènes, sentit à sa manière les situations à décrire, réunit en pensée, sur le chantier de leur imagination, ses matériaux personnels, et ils furent convaincus que leur travail serait bon, meilleur à coup sûr que le premier.

Gérald, impatient depuis une heure de voir déboucher la bouteille de champagne, applaudit enfin au moment où le vin pétillant et doré moussa dans les verres; on les leva à la santé de chacun, et dans le regard que Savines joignit à son geste, Suzanne sentit la timide interrogation, le discret « Voulez-vous? » de l'amour.

Elle baissa les yeux.

Quand on sortit de table, l'enfant que ce ong repas et ce vin capiteux avaient fatigué, vint prendre sur les genoux de sa tante la place qu'il affectionnait. On pensa bien à le coucher; mais il s'y refusa, et puis cela eût

interrompu l'alanguissement délicieux de leur muette entente. L'enfant ne tarda pas à s'endormir.

Alors, à mi-voix, Savines parla littérature, raconta certains chefs-d'œuvre inconnus de Suzanne, en décrivit les beautés, les puissances, les séductions. Puis, sur un geste de lassitude de la jeune fille, que le poids de Gérald fatiguait, et qui, avec mille précautions, le changeait de côté, il reporta sa pensée sur elle :

— Mère avant d'être femme, dit-il.

— Oui. Et c'est sans doute cette maternité qui m'empêchera d'être femme.

— Pourquoi ? Auriez-vous fait vœu de célibat ?

— Non pas ; mais qui me prendrait avec cet enfant ?

— Quelle idée ! N'épouse-t-on pas les veuves ? Si vous avez adopté Gérald par amour pour lui, un homme ne peut-il pas l'adopter à son tour par amour pour vous ?

— Ce serait de l'amour indirect qui ne vaut pas l'autre.

— Qui vaut peut-être mieux dans certains cas, par exemple dans les questions d'éducation et de discipline.

— Oh! c'est un enfant si doux! Avec lui, la férule est inutile.

— Je le crois aussi. C'est une âme séduisante et tendre, un esprit ouvert que j'ai beaucoup de plaisir à instruire.

— Est-ce possible?

— Croyez-moi, il n'est pas sans charme de façonner un petit cerveau docile en même temps qu'éveillé, curieux et avide d'apprendre.

Suzanne était ravie. L'obstacle qu'elle avait prévu disparaissait donc?

— Vraiment il vous intéresse, ce petit? Monsieur Savines, vous me faites un grand plaisir en me disant cela. Vous l'aimez?

— Beaucoup.

Il passa comme un nuage sur la pensée de Savines et d'une voix plus basse il ajouta :

— Trop peut-être.

— Il faut aimer trop pour aimer assez.

— Comment ne m'attacherais-je pas à cet être délicat dont le père s'occupe si peu, et que la mère abandonne, ne lui manifestant sa tendresse que par cartes illustrées ! Ne vous le reprendra-t-elle pas un jour ?

— Je n'ai que cette crainte... Cependant par bonheur, l'événement qui pousserait ma sœur à réclamer son fils n'est pas à prévoir... Vous ne savez pas comme dans la vie il est bon d'être deux, de sentir battre un cœur à côté du sien, la faiblesse de ce cœur exigeât-elle de l'abnégation et du dévouement. Me voyez-vous seule ici dans cet appartement ? Pour quoi faire, mon Dieu ?... J'aimerais mieux le couvent.

Savines, depuis un moment, s'était assis près du fauteuil de Suzanne dont la main droite libre s'appuyait sur le bras du siège.

D'une voix hésitante qui trahissait son émotion intérieure, il murmura :

— Alors, ne serait-il pas meilleur encore d'être trois ?

Il y eut un instant de silence. Savines, intimidé de son aveu si discret encore, n'osait regarder Suzanne qui, d'ailleurs, avait fermé les yeux comme pour mieux suivre en son être le délicieux effet de ce rêve balbutié qui fécondait le sien. Qu'eût-elle dit ? c'était à lui de préciser sa pensée ; qu'attendait-il ? Ne voyait-il donc pas qu'elle était à lui toute, à jamais ?

Savines semblait hésiter devant la parole décisive qui devait lier son avenir, tandis que, seul, un émoi profond la retenait sur ses lèvres.

Leur sensibilité, comme transie, demeurait muette, et l'émotion de Suzanne se manifestait par une sorte d'oppression qui faisait doucement et rapidement bruire son souffle.

Savines restait immobile, sans un geste, les regards fixés sur la petite main qui l'attirait, la main fine et blanche, opaline sous la clarté de la lampe.

Et ce fut tout à coup en lui comme un vertige... Fasciné, il s'inclina doucement ; ses lèvres atteignirent bientôt cette main charmeuse, et s'y posèrent.

Quand il se releva, Suzanne, encore plus oppressée que tout à l'heure, avait renversé sa tête ; ses paupières s'étaient closes, et des larmes de joie profonde, de volupté chaste, s'échappaient de ses yeux.

— Oh ! s'écria Michel à mi-voix, vous voulez bien !

Et dans un geste osé de folie heureuse, il se leva et sécha les larmes dans un baiser.

— Je vous aime, murmurait-il.

Elle le repoussa doucement.

— Vous acceptez mon fils ? dit-elle en montrant l'enfant.

Avec une expression d'infinie bonté, il répondit :

— Oui, je l'accepte !

— Vous ne regretterez jamais cet élan ?

— Jamais !

— Nous sommes pauvres tous deux, mon ami. C'est une existence aride, toute de labeur que vous choisissez...

— Avec vous, elle me sera délicieuse.

— Mais si je ne vous aimais pas?

Il eut devant le coquet sourire de Suzanne un beau sourire confiant, et dardant sur elle un joyeux regard d'amour, il dit :

— Vous m'aimez!

— Cher fat!

— Vous m'aimez et je vous adore.

— Êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas le contraire?

— Alors, c'est moi qui y gagne.

— Je ne souhaite pas autre chose...

— Chère, chère Suzanne, comme je vous aime, ma douce fiancée...!

Et sa bouche revint au front de la jeune fille; elle tressaillit sous la chaude caresse, puis implora :

— Maintenant, mon ami, quittez-moi; il est tard, il faut que je couche Gérald.

— Et après ?

— Après, je voudrais me retrouver seule pour remercier Dieu et pleurer de joie...

— Alors je pars, fit-il en se résignant. Adieu !

— Adieu !

Il lui saisit à nouveau la main, la baisa et dit encore :

— Je vous aime !

Elle sourit heureuse, hocha lentement la tête, puis murmura dans un souffle :

— Je vous aime !

Et il se retira en lui jetant des baisers.

VII

Depuis quinze jours Suzanne vivait dans la quiétude et l'oubli de tout, entre son neveu et son fiancé, comme s'ils étaient tous les trois seuls au monde, quand un matin, en même temps qu'un volumineux paquet de placards du roman, elle reçut un court billet de son amie Mercédès :

« Que t'arrive-t-il, chère Suzon, pour me laisser trois longs mois sans nouvelles ? Je ne mérite pas que tu m'abandonnes ainsi. Deux de mes lettres sont restées sans réponse; voilà

une mauvaise habitude que je ne te laisserai pas prendre. C'est très mal, je t'en veux, et tu n'auras plus un seul mot de moi si tu ne m'écris pas bien vite.

» Ton amie presque fâchée,

» MERCÉDÈS. »

La missive tombait au plus fort du travail des corrections d'épreuves, car Mériot voulait faire paraître le livre très promptement, d'ailleurs à la grande joie des deux jeunes gens.

Suzanne eut un léger remords en recevan cette lettre. Mercédès n'était-elle pas, avant la venue de Michel Savines, la seule personne qu lui eût témoigné cette profonde affection à laquelle elle avait toujours ardemment aspiré Le cœur de Suzanne, assoiffé de tendresse, e si méconnu depuis la mort de son père, avai trouvé dans cet autre cœur, cœur d'orphelin aussi, sinon tout ce qu'il en attendait, du moin une loyale fraternité qui lui apportait parfoi un grand adoucissement à ses peines.

La jeune fille répondit donc immédiatement à son amie :

« Ma chérie,

» Oui, je mérite tes reproches : voilà longtemps que j'aurais dû te répondre. Mais si tu savais! Tes lettres m'ont pourtant fait tant de plaisir à lire et à relire! Tu me broierais l'âme en supprimant ou même en espaçant comme tu m'en menaces (pour m'effrayer, j'espère), l'unique correspondance affectueuse que je reçoive, et qui remue en mon cœur tant de souvenirs si chers...

» Tu es la seule amie de ta pauvre Suzanne. Où est Colette? où sont Jeanne Lamois et Aline de Tournel? N'est-ce pas attristant de s'égarer ainsi dans le monde, les unes et les autres, et de ne garder entre soi aucun lien, aucun point de contact? Dans quelques années nous serons redevenues presque des étrangères, et si le hasard nous remet en présence, nous n'oserons même plus nous tutoyer. Et cela, après avoir

joué, grandi ensemble, après avoir échangé tant de confidences et élaboré tant de rêveries.

» Oh! non, ne m'abandonne pas! Écris-moi toujours et souvent et régulièrement. Laisse-moi compter sur ta lettre de chaque mois. Tu serais sans excuse, toi, la chère oisive, la belle châtelaine, de manquer à ce petit devoir d'amitié.

» Oui, je sais, tu as plus affaire qu'on ne s'imagine. Tu t'occupes de tes terres, de ton poulailler, de ta vacherie, de tes fermes, de ton jardin, pardon! de ton parc. Tu reçois beaucoup, car toute la contrée tient à honneur de te révérender, petite fée; par conséquent tu as des quantités de visites à rendre.

» En dehors des five o'clock courants, chez toi et chez les autres, il y a aussi les parties de tennis, de golf et, l'hiver, les chasses.

» Malgré tout ce mouvement tu as encore plus de loisirs que moi qui élève un petit homme en m'attelant à ses devoirs, qui m'ingénie à lui donner les soins que réclame sa

santé précaire, hélas! et qui trotte tout le jour par la grande ville pour gagner ma vie à donner des leçons de français et de musique à de gentils moucherons plus ou moins énervants, à raison de deux francs le cachet.

» Tu as, toi, enviable chérie, le bonheur de vivre en beauté dans un cadre digne, d'ailleurs, de ta ravissante personne. Et cela te permet, au cours de la narration de tes plaisirs mondains ou de tes occupations de propriétaire, d'émailler tes lettres du récit d'aventures amusantes dont la lecture me ravit.

» Mon existence, à moi, toute de labeur, si monotone et qui s'écoule dans un milieu des plus modestes, ne fournit guère l'anecdote ou la description capables de t'intéresser. Les péripéties de ma vie de devoir et de lutte ne sont point assez humainement curieuses pour être dites.

» Aussi pardonne-moi si mes épîtres sont plus rares que les tiennes : te raconter dans les moindres détails ce qui m'arrive, et t'initier

à mes préoccupations, ce serait te dégoûter à jamais de me lire.

» Jusqu'ici je t'ai donc peu parlé de moi, car rien n'eût été plus maladroit et plus odieux de ma part que de remuer dans ton cœur, à chacune de mes lettres, les mêmes sentiments de commisération bien capables de t'inspirer quelque mélancolie.

» Mais toi qui vis dans un rayon de soleil, toi qui es belle, toi qui es joyeuse, continue de m'adresser les tableaux de ton bonheur, parce qu'ils me rappellent des parcelles de rêve.

» Aujourd'hui cependant, ma chérie, j'ai une nouvelle, une grande nouvelle à t'apprendre : je suis fiancée! Ah! je devine ta joie et je t'en remercie. Oui, je suis fiancée. Mon idylle sera brève à te conter. Malgré ma ruine, malgré mes devoirs envers mon petit Gérald — hélas! à toi je puis écrire : malgré ma mère, malgré ma sœur — j'ai rencontré un homme intelligent, jeune et distingué, presque beau, qui a demandé ma main.

» L'amusant, ma chère, c'est que, par un équivalent prodige et malgré mon peu de préparation aux belles-lettres, du même coup je suis devenue bas-bleu !

» Sans tomber à la renverse, apprends que depuis deux mois je suis homme de lettres, ou, si tu préfères, romancière.

» Tu me crois un peu folle, je parie? Je te dis pourtant la vérité.

» Ta Suzanne a fait, en collaboration, un roman. Elle l'a présenté à un directeur de revue ; et, chose inouïe, il a été accepté, payé en partie, et va être publié !

» Voici l'explication de ces deux événements extraordinaires : Mon fiancé, tu l'as deviné, n'est-ce pas? est ce professeur licencié ès lettres, candidat à l'agrégation, dont je t'ai déjà parlé, qui avait bien voulu se charger d'instruire Gérald à qui le lycée, ou plutôt la classe bondée d'enfants et insuffisamment aérée, est interdite. Mais tu sais cela. Ce que tu ne sais pas, c'est que M. Michel Savines, qui

m'avait soumis une œuvre de lui, voulut bien apprécier les observations qu'elle me suggéra et m'autoriser à la modifier selon mes idées. Notre collaboration réussit : la publication du roman commencera ces jours prochains dans la *Revue grise*. Nous signons « *XY* », sur le conseil du directeur.

» Dès que le livre paraîtra, livre qu'avec ta permission je qualifierai de remarquable, tu me feras le plaisir de te plonger dans cette lecture rare, et de nous faire de la réclame en vue d'une vente colossale !

» Est-ce que notre union ne s'annonce pas bien, puisque déjà notre mariage intellectuel a produit son fruit ? Tu peux t'imaginer combien ma joie est grande et combien mon âme est tou à l'espoir et même à la foi dans l'avenir. Ma reconnaissance et mon admiration sont le solides bases de mon amour pour mon fiancé Puisse-t-il deviner la richesse de dévouemen et de tendresse que mon cœur contient pou lui !

» Te ferai-je son portrait? Je pressens que tu me le demandes.

» C'est un garçon grand, de mise simple mais très soignée. Il n'a rien, ni physiquement ni moralement, du bohème ou même du professeur négligé. Il ne sent ni la petite province, ni la médiocrité, et pourtant il est pauvre comme moi; il est de ces pauvres qui ont l'air d'avoir des rentes. Il est brun, il a une moustache soyeuse et bien plantée, ses yeux sont bleus, il est légèrement myope, ce qui donne une douceur infinie à son regard. Ses mains sont élégantes et sa physionomie mobile.

» Enfin il est très bien, et surtout, et par-dessus tout, il me plaît.

» Ne dois-tu donc jamais venir à Paris? Vas-tu prendre racine dans ce pays d'Armor? N'aurons-nous pas la joie de nous embrasser au moins une fois par an, de nous raconter les mille détails de notre existence, ces riens que notre correspondance ne saurait relater? J'ai le plus grand désir de reprendre contact avec

ton cœur, et il me semble que si je te revoyais je ne pourrais pendant longtemps te quitter des yeux. Les yeux ont leur soif. Ton visage charmant et toute ta personne seront longs à désaltérer les miens !

» Adieu, ma toute belle, serrons-nous dans nos bras ainsi que ce jour de notre sortie du couvent, où nous avons réciproquement fait provision de tendresse, autant que nos cœurs en pouvaient contenir. C'était comme l'heure du départ pour un long voyage, où l'on entasse en hâte dans sa malle le viatique nécessaire.

» Oh ! ce moment, comme il fut pénible ! Mais quel délicieux souvenir m'a laissé l'échange de nos adieux, et de quel réconfort a été, dans ma vie austère, la certitude qu'à travers tout tu me gardais ta loyale et fidèle amitié.

» SUZANNE. »

Mercédès à Suzanne.

« Ma chérie, ma chérie, que je suis contente, que je suis fière de mon amie ! contente de tè

savoir sur le chemin du bonheur avec une tendresse à côté de toi; fière à l'idée que ma Suzanne a du talent et va devenir un auteur célèbre. Tu penses si je me suis précipitée sur la *Revue grise!* Du coup je m'y abonne tout de suite; ma souscription partira en même temps que cette lettre.

» Tu as raison : il faut nous voir, et le plus tôt possible, car c'est fou ce que j'ai de questions à te poser. Je veux être témoin de ton bonheur, je veux connaître ton fiancé, je veux savoir quel a été votre acheminement à ces fiançailles que tu m'annonces, et être initiée à la scène de l'aveu.

» Voici l'été; je ne puis pas aller à Paris à cause de fermages en litige dont je dois m'occuper. Alors c'est à vous, à vous trois, de venir à Tremnireck pour les vacances. Aussi bien ce sera très profitable à la santé de Gérald qui pourra passer juillet et août au grand air dans les champs et les bois sans danger, les chasses ne commençant qu'en septembre. Pendant ces

trois mois toutes les distractions de villégiature, vous les aurez. Il vous sera facile également de travailler. Je veux qu'une partie de votre prochain roman se passe à Tremnireck, je veux que vous y soyez heureux. C'est le cadre que je vous offre pour vos fiançailles, ou votre lune de miel si votre mariage doit avoir lieu avant le mois de juillet.

» Voici la réponse qu'il me faut : « *C'est entendu, nous acceptons.* » Je n'en admets pas d'autre, sous peine d'une brouille éternelle entre nous. D'ailleurs mon égoïsme trouve son compte à vous avoir chez moi. Quelles que soient les distractions dont je jouisse en cette contrée où pullulent les châteaux, l'intérieur d'un manoir Louis XIII, qui n'est habité que par une jeune fille et sa gouvernante, manque un peu d'animation.

» Ce me sera une joie de sentir des amis sous mon toit, de vivre à leur côté, de m'occuper de leur bien-être. Les soirées surtout seront exquises, employées à faire de la musique, à

deviser affectueusement. Et quand on se séparera après le bonsoir donné, le flambeau en main, à l'huis de chaque chambre, il me sera doux de dire : « A demain », il me sera doux de penser que mes amis reposent tout près de moi, et que le prochain matin, en ouvrant leur fenêtre, ils verront le plus riant paysage qui soit.

» C'est pendant ton séjour, ma chérie, que je pourrai te raconter les mille détails des histoires que je t'ai narrées par lettres, t'en montrer les héros, te faire connaître mes goûts, mes habitudes, mon caractère enfin. Car j'ai dû me modifier beaucoup depuis ma sortie du couvent, sous l'influence d'une complète indépendance.

» Tu verras comme mon manoir est gai, malgré ses pierres grises, son air méfiant, renfrogné. Tu verras comme il a du caractère avec sa terrasse aux ifs taillés, son immense jardin français auquel succède son parc de style qui ne se termine qu'à l'orée d'une forêt de pins,

de châtaigniers plusieurs fois centenaires. C'est une vaste demeure digne d'être illustrée par des romanciers. Je compte que vous lui ferez un sort dans quelque récit très romanesque : c'est un vrai castel d'amoureux. En s'approchant d'une balustrade qui le clôt à l'est, on aperçoit au-dessous de soi un précipice au bas duquel serpente un petit cours d'eau qui baigne toute une étendue de plaines admirables : c'est le côté du domaine livré à la seule garde de la nature. Les arbres qui bordent cette lilliputienne rivière se mirent dans l'eau, s'y traînent ou s'y baignent, laissant à peine la place libre pour un bateau.

» Au nord et à l'ouest, le terrain descend au loin jusqu'à la mer que bordent les hauts rochers des falaises ; et le génie humain a préparé là, dans ce raide escarpement, un passage de chèvres par lequel le beau chevalier pourra s'enfuir en cas d'alerte, à l'aide d'une corde qui le guidera jusqu'à l'esquif amarré au roc.

» Tremnireck évoquera encore à vos imagi-

ations le drame du désespoir quand, à la clarté e la lune, s'argentera son vaste étang, tom-eau d'Ophélies, tout endigué de bois sombres, t dont la ceinture de plantes aquatiques est maillée de nénuphars.

» Vous verrez ici toute une société de ho-ereaux, que je livrerai sans pitié à vos bservations caustiques. Je vous révélerai eurs faiblesses, leur caractère, leur passé, eur présent et toutes leurs histoires, chacun, ans le pays, jouissant de sa petite légende lus ou moins véridique et plus ou moins ramatisée. Je vous ferai voir l'*aventurière*; est l'intrigue du moment : une étrangère, anquée d'un bel Italien (peut-être son frère), ui s'est installée depuis plusieurs mois dans n joli castel des environs, et s'ingénie à se ire des relations. Rien n'est plus drôle que s gorges chaudes que provoquent ses ten-tives, et l'espèce de surveillance presque poli-ère dont l'entourent ses voisins. On accueille ns contrôle, pour ou contre eux, racontars

de domestiques, potins de fournisseurs, impres
sions de jardiniers, etc. Toute la contrée est e
effervescence.

» *L'aventurière* est fort belle femme et suscit
la curiosité bienveillante des hommes ; l'*aven
turier*, pas mal, quoique un peu pommadé
suscite celle des femmes. On écrit aux quatr
coins du monde pour, sur des données vagues
tâcher de connaître leur origine, et des pari
importants sont engagés sur l'issue de ce
efforts.

» Voilà, déjà posées, presque les bases d'u
roman. Et il y a de petits détails pleins d
suavite . une histoire de volière, une histoir
de chien, etc...

» Mais si je vous disais tout, je dépouillerai
mon invitation d'une partie de ses attraits ; e
puis me voici au bout de ma huitième page
Mon papier étant gros et mon avarice bie
connue, je tiens à ce que mes frais d'affran
chissement ne dépassent pas la taxe affecté
aux quinze grammes réglementaires.

» Cette conclusion ne t'indique-t-elle pas que non genre d'esprit n'a pas changé depuis le ouvent, et que j'aime toujours ce que nos onnes sœurs de la Miséricorde n'appelleraient as la « blague » !

» J'attends dans les trois jours qui vont uivre, la réponse exigée, et, l'escomptant, je 'embrasse encore cette fois de tout mon cœur.

» TA MERCÉDÈS. »

Suzanne à Mercédès.

« Ah ! ma généreuse et très tendre amie ! si ı avais vu, à la lecture de ta lettre, la tête de érald et celle de mon fiancé, tu n'aurais pas esoin de ma réponse pour préparer nos ıambres !

» Gérald, anxieux, implorait :

» — Tante chérie, on y va, dis ? on y va ?

» Et je sentais toutes les visions des joies ampêtres tourner en cinématoscope dans sa tite imagination avide d'espace, de soleil, de eine nature.

» — Y a-t-il des bêtes, tante, là-bas?

» — Sûrement. Des poules, des chiens, d chèvres, des ânes, des vaches, des chevaux.

» Et l'enfant sautait de joie.

» Quant à Michel Savines, c'est le nom mon fiancé, ne te l'ai-je pas déjà dit? il souri embarrassé comme un monsieur à qui l'on off une chose inespérée et qui n'ose l'accepter.

» Mercédès, ta lettre m'a fait monter l larmes aux yeux, larmes de joie et de grat tude. Je te remercie de m'avoir révélé bru quement une douceur de vivre insoupçonn Je crois que depuis la mort de mon père, p sonne au monde, en dehors de celui qui n demandé d'être sa femme, ne me procu d'émotion aussi délicieuse. Mon amie, ta let rayonnante de bonté est de celles que garderai toute ma vie; j'en ai baisé la sign ture.

» Que mon pauvre petit Gérald va donc ê heureux! Et comme ce long bain d'air pur, vie saine, apportera de force à son organis

délicat! Qu'eussé-je fait de lui pendant ces mois de vacances? C'eût été tous les jours le bois de Boulogne, avec les mêmes jeux toujours : le cerceau, le ballon, les barres peut-être, s'il était invité par quelque bande de petits joueurs.

» Chez toi, tout l'intéressera : les animaux, les plantes, le parc où il courra après les papillons, où il montera aux arbres et se fera l'ami des bêtes. Là, il n'aura pas besoin de camarades ; sa petite imagination est telle qu'il peut se distraire pendant des heures avec un peu de bois, un canif et une ficelle.

» Quant à moi, à nous, je ne te dirai pas que tu vas au-devant d'un rêve, il eût été bien téméraire de le concevoir, mais que tu as fait jaillir en nos âmes promises la plus riante des perspectives : tu veux parer nos fiançailles d'harmonieux souvenirs, tu veux qu'elles se développent dans le décor le plus séduisant, loin des soucis de la vie. Je t'avoue que ces deux mois, août et septembre, si nous étions

restés à Paris, nous eussent été des plus pénibles par suite du départ de nos élèves.

» Ma chérie, sois contente de toi ; tu nous fais tous les trois largement heureux

» Merci pour ton abonnement à la *Revue grise*. J'avais l'intention de te la faire envoyer.

» Ton histoire d'aventurière me paraît intéressante et nous pourrons certainement en tirer parti. Nous voyons déjà un drame s'esquisser qui peut n'être pas banal.

» Six à sept semaines nous séparent encore. Comme elles vont nous paraître longues ! Mais il est bon de savourer par avance un si rare plaisir. C'est en somme près de quatre mois de bonheur que tu nous offres : deux mois de jouissance imaginative et deux mois de jouissance réelle.

» Tu es fée !

» Nous t'embrassons, Gérald et moi, de tout notre cœur. M. Savines doit t'écrire pour te remercier.

» Encore un baiser de

» TA SUZANNE »

VIII

Le train roulait rapide vers la Bretagne. On enait de quitter la gare d'Argentan, où étaient escendus deux voyageurs en compagnie desuels Michel et Suzanne avaient fait route isque-là.

Gérald, étendu sur la banquette, sommeillait, tête soutenue par les genoux de sa tante.

Assis l'un en face de l'autre, Suzanne et vines se regardaient en se souriant. Il y avait l'amour dans leurs yeux. Ils se voyaient river au pays du rêve et du bien-être où allaient pouvoir respirer, dans l'insouciance

de la vie à gagner, un air de liberté auss
salutaire à leur tendresse de fiancés qu'à leu
imagination d'écrivains.

Leur béatitude était profonde.

Dans cette tranquillité d'âme, sous la caress
de leurs espoirs, les racines de leur affectio
se renforçaient, distillaient la sève bienfaisan
au plus profond de leur être qui s'épanouis
sait, ainsi que sous la tiède chaleur du sole
se gonflent, germent et croissent les plant
dans la terre fécondante.

Michel se pencha, prit la main de Suzan
et la baisa.

Elle demanda attendrie :

— Je suis si heureuse... Êtes-vous he
reux ?

— Profondément.

— Michel, quel philosophe a dit : « Tout
qui multiplie les nœuds qui attachent l'hom
à l'homme, le rend meilleur et plus he
reux ? »

— C'est Joubert. Il a dit aussi : « La m

titude des affections élargit le cœur. » Je sens le mien déjà tout dévoué à cette Mercédès, en reconnaissance du bonheur qu'elle nous donne. « Ma multitude » se réduit à trois personnes, Vous, Gérald, Elle, et pourtant je sens mon cœur déborder de tendresse.

— Vous allez voir comme mon amie est étrange et belle, vivante et irradiante. *Oser*, *agir*, telle pourrait être sa devise. Elle possède une volonté froide qui m'effrayait un peu au couvent... Cette volonté va peut-être m'enchanter maintenant... Mercédès était une dominatrice. Je n'ai qu'une peur, c'est qu'elle ne veuille chaque jour nous divertir autrement que la veille, et nous empêcher de travailler ou de nous recueillir délicieusement dans la méditation de notre bonheur. C'est une femme d'action qui a besoin de se mouvoir, de marcher, de veiller tard, d'organiser, de grouper autour d'elle des gens qu'elle essaie de dominer tout en se dévouant à eux, car elle est très bonne. Il est vrai que son activité est servie

par une santé admirable. Au couvent, c'était la plus joyeuse, la plus « diable ». Il n'y avait pas de complot, dans le bon ou dans le mauvais sens, dont elle ne fût l'âme, pas de grandes parties qu'elle n'eût organisées. Elle surmontait toutes les difficultés, prenait toutes les initiatives ; c'était un chef de bande.

— Ces natures-là sont intéressantes.

— Elles sont même séduisantes. Je suis curieuse de la voir évoluer dans la vie avec sa complète liberté, puisque, majeure maintenant, elle n'a pour toute direction que les conseils facilement rejetables de sa dame de compagnie. Puisse-t-elle avoir gardé assez de force sur elle-même pour se conduire avec prudence! Belle et riche, elle doit être très courtisée.

— Qui sait?

— Comment, qui sait?

— La fortune, la beauté, ne sont pas tout dans le monde...

— Avouez pourtant que c'est un gros appoint pour y réussir.

— Sans doute ; mais beaucoup de femmes sont adorées qui n'ont ni l'une ni l'autre.

Suzanne, souriant finement, murmura :

— Eh bien ! je constate avec plaisir que vous êtes galant...

— Ne plaisantez pas sur une si pauvre matière, Suzanne. Il n'y a qu'une manière d'adorer, c'est celle que je pratique envers vous. En revanche, il y a plusieurs manières d'être belle : par la forme, par les sentiments. La seconde manière seule entraîne et lie à jamais les cœurs. J'aime une certaine beauté « de contour d'âme », comme dit le poète. Cette beauté-là vous l'avez avec, en plus, la grâce, le charme, et, — puisque vous voulez des compliments, — des yeux, une bouche, des mains, des pieds, une taille à ravir bien d'autres hommes que votre fiancé.

— Prenez garde, Michel ! Vous allez me rendre orgueilleuse.

— Oh ! que je voudrais voir cela !

— Oui, oui. Voilà bien les hommes. Ils ne

craignent pas l'orgueil parce que c'est une attitude plutôt rébarbative ; mais gare à vous ! je puis devenir coquette !

— Je ne crois pas. Votre âme est trop loyale.

— Et vous avez raison, mon ami. Même, à ce propos, je vous avouerai...

— Pourquoi vous arrêter ? Vous voilà rougissante. Dites vite votre pensée.

— Jé ne sais si je le dois...

— C'est donc grave ?

— C'est peut-être un jugement trop sévère.

— Je suis très intrigué.

— Eh bien ! depuis quelque temps je m'inquiète à l'idée de revoir Mercédès. J'ai la vague peur de ressentir une déception, de la trouver dans une mauvaise voie...

— Diable !

Comme il souriait avec, dans le regard, une ironie que Suzanne connaissait bien, elle dit, un peu triste :

— Ne vous moquez pas de mon inquiétude.

Rien n'est pire que de s'être longtemps mépris sur une personne qu'on aime. Or, dans ses lettres, Mercédès fait allusion à tant de flirts, à tant d'histoires de mariage restées à l'état d'ébauche, qu'au milieu de ces infructueux essais d'aimer, elle s'est pour ainsi dire dépouillée à mes yeux d'un peu de sa droiture. Depuis que nous nous sommes quittées, elle m'a bien mise au courant de cinq ou six aventures qui auraient dû se terminer par des fiançailles et qui n'ont pas abouti. J'espère d'ailleurs qu'il ne s'agit que de légères imprudences, et que seule son imagination est en cause.

— Dans quelques jours vous serez fixée. Peut-être votre présence aura-t-elle sur mademoiselle de Tremnireck la meilleure influence, ma chère loyale fiancée.

— Croyez-vous?

— Et puis, après tout, tant pis pour la belle châtelaine si elle aime les sentiers de traverse. Ne laissons pas errer notre esprit sur de petits événements aussi banals. Cantonnons-nous dans

notre joie et la droiture de notre amour. Nous ne sommes pas des flirteurs, nous!

De nouveau ils se souriaient, pleins de confiance et d'espoir dans l'accomplissement de leur noble vie.

IX

— Ah! s'écria Suzanne joyeuse, quand le train s'arrêta sur le quai de la gare de Dinan, voici Mercédès !

— Où ? demanda vivement Michel.

— Tenez, à droite, là-bas, toute en blanc, depuis son chapeau jusqu'à ses souliers.

Ensemble ils penchaient leur tête à la portière.

— Oh ! la chérie, s'exclama Suzanne, heureuse.

Mais Michel qui souriait par entraînement, par contagion de joie, reprit soudain un visage sérieux.

La jeune fille désignée, nimbée de soleil, lui apparaissait comme une créature d'absolue beauté, et il eut l'émotion violente, quoique contenue, de tout être de sensibilité frappé de séduction dans son esthétique. Cette sensation fut si profonde qu'elle fit tomber le sourire distraitement joyeux du jeune homme, et comme Suzanne disait à mi-voix :

— Elle est encore plus belle qu'autrefois...

Il ne put se retenir de répondre :

— Oui, elle est bien belle...

La fugacité même du sursaut de son imagination servit la fatalité maligne. Avait-il le temps de raisonner et de se convaincre qu'il eût mieux valu fuir en criant à Suzanne :

— Éloignons-nous de cette femme ; sa beauté m'effraie parce qu'elle m'attire.

Un tel acte, à l'apparence de folie, eût été cependant un acte de sagesse. Mais l'engrenage des événements, des actes décidés à l'avance, le tenait. Il était venu là avec sa fiancée, il fallait

descendre du train et suivre le chemin où le sort le poussait.

Les portières des wagons s'ouvrirent. Avant qu'il lui eût offert la main pour l'aider, Suzanne était déjà sur le quai. Alors, automatiquement, il salua, reprenant son sourire quand Suzanne, après de tendres embrassades avec Mercédès, le présenta.

Il balbutia des remerciements. La jeune fille, avec un instinct très particulier, avait senti dans le regard de Michel l'effet de son charme; elle en était contente sans arrière-pensée, l'habitude des hommages à sa beauté, hommages hardis ou muets, hommages de gens du peuple ou d'hommes du monde, ne lui procurant tout d'abord qu'un amusement d'amour-propre.

On sortit de la gare. Après avoir remis à un domestique le bulletin des bagages, Mercédès fit monter ses invités dans un phaéton très joliment attelé.

Elle saisit les rênes, Suzanne se mit à côté d'elle, Michel et Gérald se placèrent sur la

seconde banquette, et au : *Pull up!* de leur maîtresse les chevaux démarrèrent.

Ce fut tout au long de la route ombrée un défilé de paysages merveilleux. On frôla de magnifiques propriétés, des manoirs, de petits châteaux anciens, dignes de figurer dans de vieilles gravures. Le ciel était bleu, l'allure des chevaux rapide, tout devenait étonnement et joie pour les voyageurs.

Suzanne et Mercédès s'embrassaient encore par instants, quand la joie du revoir les envahissait. Gérald ouvrait ses yeux, sa bouche comme pour absorber avec l'air pur, vivifiant, un peu du bonheur des végétaux, des bêtes et des choses.

Et Savines reportait ses regards sur la nuque de Mercédès, aussi intéressé par les deux fines pointes des cheveux que par la variété du paysage ambiant.

Elle se retourna :

— Eh bien! monsieur Savines, comment trouvez-vous mon pays?

— Mademoiselle, il me semble que je pénètre dans le royaume des fées, que je chevauche sur le cheval ailé d'une Walkyrie.

— Très galant ! seulement vos illusions tomberont vite ; je n'ai rien d'une déesse et n'aspire pas à sortir de l'humanité.

— Vous êtes donc une humaine qui avez le pouvoir de tout diviniser autour de vous.

— Oh ! oh ! Mais vous allez me gêner beaucoup si vous me tenez de pareils discours ! s'écria-t-elle en riant.

Puis, à Suzanne :

– Est-ce avec de ces jolies phrases que monsieur Savines a pris ton cœur ?

— Je dois reconnaître que non, répondit Suzanne. C'est par ses attentions et sa tendresse qu'il m'a captivée.

— Donc, conclut Mercédès, ce qu'il dit là ne veut rien dire ! Eh bien ! cher monsieur, ne vous mettez plus ainsi en frais de galanterie ; aimez-moi comme une vieille amie. J'ai trouvé dernièrement dans un livre une devise que je

pourrais adopter si je n'en possédais déjà une collection respectable. Cette devise, c'est : *Acta non verba.*

— Très bien, mademoiselle, répondit Savines, je tâcherai de me révéler à vous autrement que par la parole.

— Voyons comment vous avez dit ça ?

Savines glissa sa tête entre les deux jeunes filles, il sourit et prononça :

— Regardez !

Mercédès, riant à son tour, déclara :

— A la bonne heure ! Vous souriez, j'avais peur de vous avoir froissé. Avouez que c'eût été mal commencer nos relations.

— Du tout, du tout ! j'ai un bon caractère. Demandez à ma chère fiancée. Je souhaite simplement un furieux écart de vos pur-sang qui vous laisse gisante sur quelque tas de cailloux, ce qui me permettrait de manifester mon dévouement « par acte ».

Il y eut des protestations joyeuses, des exclamations comiquement indignées, si bien

que les chevaux, moins surveillés, eurent l'air de vouloir faire naître l'accident désiré par Michel. Mais d'un mouvement rapide Mercédès modéra leur ardeur.

Enfin, apparut au loin le castel de Tremnireck. Mercédès en désigna à ses invités les faîtages pointus, les toits en éteignoir avec des ardoises imbriquées, les murs de briques et de pierres alternées. Rien n'était plus gai à l'œil que ces toits bleutés et ces murs blancs et vermeils ; cela faisait contraste avec la sévérité grandiose du paysage avoisinant. Les voyageurs s'extasièrent.

La côte s'accentuant, les chevaux se mirent au pas. Mercédès leur rendit la main et, se tournant à demi, commença l'historique du domaine.

— Il a sa petite légende comme tout château breton qui se respecte, dit-elle avec une certaine fierté.

Michel Savines la regardait. Elle se présentait à lui de profil et ce ne fut point, comme

Mercédès l'aurait pu croire, le récit qu'elle fit qui l'intéressa.

Il abandonnait le sens des mots pour ne suivre que le mouvement de la bouche de la jeune fille, étonnamment dessinée et fraîche. Puis l'œil et la narine, et l'oreille si menue retinrent son attention. Tout était captivant dans ce visage, plus séduisant peut-être encore par la couleur : le noir de la chevelure aux reflets métalliques, le bleu sombre de l'œil, les dents très blanches qui faisaient contraste avec le rouge des lèvres, enfin le teint très clair et très mat.

Que lui importait la légende du castel devant cette œuvre d'art vivante qui lui semblait merveilleusement façonnée, et dont il eût contemplé pendant des heures le dessin, la fraîcheur, la mobilité, le coloris dans les plus petits détails, les traits les plus déliés, les sinus les plus délicats? Il imprégnait son cerveau de cette image, il l'attirait mentalement pour l'absorber, la respirer, la boire, trop artiste

pour rester indifférent devant une si grande beauté.

Cependant il eut la volonté de s'arracher à cette griserie. Il avait conscience de son inopportunité. Comme Mercédès lui tournait de nouveau le dos, il détacha d'elle ses regards et philosopha en lui-même :

« Allons ! mon chemin n'est pas là. A quoi sert de m'arrêter ainsi devant ce qui n'est point à la portée de mes aspirations ? Et puis la beauté, est-ce tout ? »

Malgré lui il pensait :

« C'est beaucoup, et l'esprit en fait ses délices. Cette femme est une harmonie ; la douceur du son n'enchante que l'oreille, mais elle, mais elle ! »

Et il s'attrista.

Une exclamation de Mercédès le fit sortir de son accès de mélancolie.

— Nous voici arrivés, mes amis ! disait-elle.

A quelques mètres devant eux, s'élevait une haute et large porte dont les piliers de pierre,

ainsi que les parements des sauts de loup, déterminaient l'enceinte de la propriété.

La grille en fer forgé, du XVIIe siècle, très ornée, travaillée, fouillée à jour, portait au centre le blason des maîtres du château.

Il fallut rouler au grand trot pendant dix minutes encore avant d'apercevoir, dans une éclaircie ménagée à travers la haute futaie, le manoir de Tremnireck qui s'élevait au milieu de vertes pelouses, parsemées de berceaux, de charmilles et de buis taillés, d'un parterre à la française.

C'était un édifice élégant, de style Louis XIII très pur, agrémenté d'une seule tour.

Les cadres des hautes fenêtres garnies de vitres à petites divisions, avec leurs linteaux en granit, les balustres pansus des balcons, donnaient une grande allure au castel. Sans être immense, il était admirable de proportions.

Avant d'accéder au manoir, le phaéton longea une pièce d'eau aussi peu entretenue qu'un

étang de forêt ; des cygnes blancs et d'autres noirs, y faisaient glisser leur nacelle élégante de plumes.

Auprès de la rive, des joncs se hérissaient ; des plantes aquatiques s'épandaient au ras de l'eau, ouvrant leurs fleurs pâles vers le ciel bleu. Une seule partie des bords de cette nappe sauvage se dépouillait de ces végétations libres et semblait se civiliser : une berge très basse permettait l'accès de l'étang, un bateau y était amarré et sur l'herbe du bord, des chaises, une table, indiquaient qu'on y venait parfois deviser.

Bientôt les voyageurs arrivèrent devant la terrasse du château où quelques domestiques empressés s'emparèrent de leurs menus bagages.

L'entrée dans ce domaine, où toutes les satisfactions de l'existence leur étaient assurées, fut pour les trois hôtes de Mercédès comme un très délicieux plongeon dans une eau régénératrice, douce, apaisante, où se mirait la vie

avec un embellissement de rêve. Michel, Suzanne et Gérald jouirent de cette sensation savoureuse qu'inspire aux travailleurs des villes l'air pur des champs. Ils éprouvèrent un sentiment de réconfort physique et mental, une détente des nerfs, un enlèvement de géhenne, quelque chose comme la joie intérieure de l'écolier libéré de son « devoir », joie mêlée aux aspirations inconscientes de l'être physique qui cherche un repos en même temps qu'une réparation de forces.

Maintenant chacun de leurs actes comportait sa dose de joie : depuis la prise de possession des chambres joliment parées de meubles anciens, et où, de chaque fenêtre, la vue extérieure est attrayante, jusqu'au premier dîner, car Mercédès aime le luxe du service, la bonne chère et les menus finement composés, depuis surtout cette soirée toute de bien-être, passée en réciproques échanges de sympathie, en éveil d'affinités, tout leur était un enchantement.

Leurs cœurs, à la faveur de la grisante illu-

sion, s'amalgamaient. Rien ne fut plus charmant que la fuite de ces heures pendant lesquelles, simplement, familialement, dans une mutuelle confiance, les esprits s'ouvrirent, les confidences s'épanchèrent, et où, dans la béatitude des corps satisfaits, les âmes se cherchèrent, se frôlèrent et s'offrirent, distillant en toute volupté la tendresse de l'amitié.

Mercédès chanta. Sa voix de contralto, légèrement voilée, avait un charme prenant auquel n'échappa pas Michel. Leur commun enthousiasme pour cet art rapprocha encore le jeune homme de la belle hôtesse.

Le soir en les quittant, elle déclara avec autorité :

— Mes amis, le déjeuner du matin a lieu à neuf heures, dans la salle à manger ; on est autorisé à y venir en robe de chambre et les cheveux au vent. Chacun y trouvera sa pâture favorite, on n'a qu'à donner ses ordres. Monsieur Savines, si vous êtes plus matinal, le chef étant à ses fourneaux dès sept heures, il vous

sera loisible de lui demander ce que vous désirerez, et d'aller ensuite vous promener où bon vous semblera.

Il dit avec un plaisir mal dissimulé :

— Non pas, mademoiselle. Je serai trop heureux de me soumettre à la règle commune, et je me fais une joie de l'intimité qu'elle apportera dans nos relations.

« En robe de chambre et les cheveux au vent... » L'idée de voir chaque jour Mercédès dans le négligé du saut de lit valait bien de retarder l'heure habituelle de son premier repas. Il pensait que la beauté très caractérisée, très vivante et très saine de la jeune fille gagnerait encore au désordre de sa coiffure et à la simplification de son costume.

Bientôt le silence se fit dans le château. Les lumières s'éteignirent, les yeux se fermèrent, et ce fut le lent glissement de la pensée heureuse dans l'inconscience du sommeil accompagné pourtant de l'espoir d'un réveil lumineux.

Mais si Mercédès s'endormit satisfaite d'avoir fait des heureux, pleine d'orgueil aussi en se remémorant la sensation profonde ressentie par le nouveau venu devant sa beauté ; si l'esprit de Suzanne et celui de Gérald, sans envie, sans défiance du mal, passèrent vite et délicieusement dans l'anéantissement du repos, chez Michel un malaise surgit, troublant, qui le tint éveillé une partie de la nuit.

Pour la première fois de sa vie, le « rêve » que porte en soi toute âme ambitieuse, éprise de beauté, lui était apparu. Et non pas le rêve d'une imagination enfiévrée, rêve qui passe, fuit et demeure inaccessible ; mais une réalité merveilleuse au-dessus de ce qu'il avait jamais prévu.

Mercédès, belle, intelligente, vivant si simplement dans ce décor de haut luxe, à la fois provocante et réservée, forte de sa distinction impeccable et de sa grande fortune, avait fait une trop grande impression sur le jeune homme pour qu'il ne se rendît pas compte,

dès le premier jour, du supplice qu'il allait endurer.

Il pensait :

« Je m'abreuverai en vain au calme de la nature, rien n'étanchera la soif qui me gagne. Pour la première fois j'envie la richesse, la gloire... Quel destin malfaisant a fait de moi l'enfant d'un papetier de Lyon, pauvre et sans nom? Si encore je pouvais espérer devenir célèbre ! Mais qu'est-ce qu'un roman lancé dans le flux de la production contemporaine, et en collaboration avec une femme, encore! »

Un ricanement amer déplissa ses lèvres; à son insu une sourde rage contre Suzanne agita son cœur.

— Quel lot arracher des mains de la fugitive Fortune, analogue à celui que représente la beauté, la séduction, la richesse de cette Mercédès de Tremnireck? Allons donc! Je suis aussi loin d'elle qu'un pôle est loin de l'autre pôle. De plus séduisants, de plus aptes que moi à la curée du bonheur, halètent après

elle. Parmi tous ces jeunes hommes qui l'entourent et dont elle nous parlait ce soir, un plus habile finira par réussir. Avec quelle torturante ivresse je les étudierai à l'œuvre, dès demain sans doute, et avec quelle rage d'observation j'assisterai à leurs efforts jusqu'ici infructueux, pourtant !

Et comme l'ambition est impitoyable, au lieu de jeter ses espoirs vers Suzanne, la douce et forte âme de dévouement et de tendresse, Michel, dans le calme de la nuit parfumée, se jugea très à plaindre d'être de ceux qui doivent trouver leur bonheur parmi les déchets de l'humanité privilégiée, avec ce qui n'inspire aucune compétition et reste accessible au premier venu.

Puis, dans une réaction de sa pensée, il conclut :

— Bah ! sait-on où gît le bonheur ? A quoi sert de se troubler d'un idéal peut-être trompeur ? Après tout, cette bouffée d'envie n'entame en rien mon amour pour Suzanne. Notre

union peut me conduire, avec plus de sûreté encore que toute autre, à l'épanouissement complet de ma personnalité, partant à la notoriété et à la satisfaction de toutes mes aspirations.

Ce raisonnement égoïste le consola, et il s'endormit, non sans envier les hommes à qui échoient, par héritage ou par alliance, des bonheurs tout faits.

Le réveil, le lendemain matin, devant un superbe décor de campagne, parmi le hutinement de la mésange, le guilleri du moineau, le sifflement du merle et le babillage confus des pinsons et des bouvreuils, fut peut-être encore le moment le plus délicieux de l'arrivée.

Savines, levé de très bonne heure, ouvrit sa fenêtre et demeura un long temps à jouir de l'harmonie, de la diversité des tons de la nature, de la beauté des arbres embrumés d'argent dans les lointains, et à respirer à pleins poumons l'air vivifiant et parfumé.

Le parc, l'immensité, l'attirèrent. Il fit sa toilette, s'habilla et sortit.

Il erra dans les bois, heureux de sa solitude. Ainsi qu'un faune, il se mêla, silencieux et intéressé, à la vie des bêtes qui peuplent les taillis. Dissimulé derrière les arbres d'une allée ombrée qui longeait une immense pelouse, il assista au repas, et comme à une réunion de famille, d'une couple de lapins.

Puis il alla visiter les communs, les écuries, tâcha d'apprivoiser les chiens, ce qui nécessita l'intervention d'un palefrenier.

Il rêva près de l'étang, détacha le canot et s'approcha de l'île où nichaient les cygnes.

Il revint ensuite vers le bord, mit pied à terre, rattacha le bateau et continua sa tournée, flânant ainsi pour attendre l'heure du déjeuner en commun. Ce moment lui sembla lent à venir. Il avait hâte de revoir Mercédès.

Vers neuf heures il se rapprocha du château et chercha à se rendre compte de la situation de la chambre de mademoiselle de Tremnireck;

en fixant ses regards sur les fenêtres du premier étage, trois lui parurent ornées de rideaux plus élégants; il pensa que c'était là. Comme il demeurait immobile, les yeux fixés sur ces fenêtres, l'une d'elles s'ouvrit et il put admirer, au bout d'un bras nu, du dessin le plus pur, une main fine qui jetait quelque invisible fétu.

« C'est elle, pensa-t-il. Comme elle doit être belle à son lever! »

A neuf heures précises il entra dans la salle à manger, où une accorte petite servante bretonne finissait de mettre le couvert. Pimpante sous son bonnet compliqué, évoluant avec sa jupe courte, en cloche, ses pieds menus et son corsage collant, elle lui adressa un bonjour chantant.

Ce fut encore un plaisir pour ses yeux que cette salle où filtrait le soleil, égayant de ses rayons un service en vieille faïence de Quimper coquettement posé sur une nappe de toile jaune, soyeuse, enguipurée de vieux Venise et couverte de scintillants récipients d'argent.

Suzanne arriva la première, accompagnée de Gérald. Elle était déjà habillée d'une robe de toile gros bleu; la taille bien prise dans la ceinture de cuir verni, le cou émergeant d'un haut col blanc, lui donnaient un aspect correct d'Anglaise. Elle vint à Michel avec le sourire de l'amour épanoui sur ses lèvres. Il lui sourit aussi, la trouvant élégante malgré sa grande simplicité, et baisa la main qu'elle lui tendait. Puis il la questionna sur la nuit, banalement.

Quelques minutes après, Mercédès apparut. Elle semblait sortir du lit. Ses cheveux, ramassés et tordus au hasard d'un tour de main, la coiffaient d'un casque noir luisant, et leur désinvolture donnait un caractère plus étrange à son type oriental mâtiné d'yeux bleu foncé.

Dans ce déshabillé de batiste pâle plissée, à entre-deux de dentelles, s'appliquant sur son corps comme une draperie antique, seulement soutenue par les épaules et la

saillie de la poitrine, et qui, au gré de ses mouvements, modelait harmonieusement ses hanches et la courbe entière de son corps, puis reprenait une rigidité discrète de sac, Mercédès était plus séduisante que dans le fini de sa toilette de jour, dans « l'obtenu » de sa coiffure et le « cherché » de la mode.

Elle s'arrêta dans l'embrasure de la porte, immobilisa une seconde son attitude étudiée et jolie, puis, animée d'une coquetterie charmante, s'avançant vers Suzanne et Michel, elle prononça avec bonhomie en tendant ses mains vers eux :

— Bonjour, toi ! bonjour, vous !

Et après ces paroles familières de bienvenue, à peine assise à table, amicale et simple elle dit :

— Maintenant vous êtez chez vous, mes amis. Monsieur Savines, je vous autorise, je vous invite même à m'appeler Mercédès, comme si nous étions de vieilles connaissances. Ce sera tout naturel dans un mois, n'est-ce

pas ? Alors, avançons les événements, comme on fait avancer d'un coup de pouce l'aiguille de l'horloge qui retarde sur le soleil. Mon cœur c'est le soleil, et ce serait retarder sur mon cœur que d'agir autrement. Moi je vous appellerai Savines, ou même Michel. J'adore ce prénom, il est musical et distingué. Tant pis si ce n'est pas ton avis, Suzon ! Mais j'ai grand'peur, mademoiselle, que votre avis ne dépasse de beaucoup le mien en enthousiasme !

— Tu es toujours la Mercédès vivante et rayonnante du couvent. Oui, tu dis vrai, ton cœur est le soleil, comme lui il réchauffe et vivifie.

— Chérie !

Et Mercédès jetant son bras blanc autour du cou de Suzanne, attira jusqu'à ses lèvres le front de son amie.

— Mais moi, mademoiselle, cela va bien me troubler, au moins dans les premiers jours, de vous appeler tout de go : « Mercédès ! »

— Bah ! est-ce que vous ne m'appeliez pas

déjà ainsi quand vous parliez de moi tous les deux? ou quand vous lisiez mes lettres, ou bien même lorsque, tout seul, vous pensiez à moi?

La franchise brutale de cette interrogation troubla presque désagréablement Michel; il regarda Mercédès hardiment et répondit :

— Cela ne m'est pas encore arrivé, je crois.

— Vraiment? En tout cas, ajouta-t-elle sans aucune nuance de contrariété et avec une autorité gamine, je suis la maîtresse de céans, pas vrai?

— Cela est incontestable.

— On doit m'obéir?

— Certes!

— Eh bien, tel est mon bon plaisir!

Et elle accompagna cette phrase, à l'adresse de Michel, d'un geste impérieux, volontaire, immédiatement nargué par un éclat de rire.

— On se gardera bien de vous contrarier... *Mercédès!* répondit Savines avec une audace de ton frisant l'irrespect.

Mais elle alors, fixant son regard sur lui avec une douceur dont il se sentit pénétré jusqu'à l'âme, dit simplement :

— A la bonne heure. J'aime à être obéie...

Déconcerté, le jeune homme absorba son attention dans le beurrage d'un muffin, tandis que Suzanne murmurait :

— Je m'aperçois tout à coup que vous devez avoir la même nature, toi Mercédès, et vous Michel... peut-être est-ce pour cela que je vous aime tous les deux ; vous êtes des autocrates.

— Crois-tu, chérie ? Alors qui cédera de lui ou de moi ?

Suzanne sourit et malicieusement :

— Moi probablement, chère !

— Cela se peut... Dans tous les cas, mes enfants, reprit Mercédès, aujourd'hui repos ! comme disent les militaires. Entre parenthèses, il y en a beaucoup ici, des militaires. Vous en verrez rôder pas mal autour du manoir de Tremnireck et de sa propriétaire. C'est curieux comme j'ai le don de leur plaire !

— Croyez-vous que les civils ne soient pas aussi sous le charme?

— C'est un autre genre... Les militaires sont plus hardis... ou du moins ils font davantage la roue. Donc aujourd'hui, repos, afin que vous vous reconnaissiez dans la maison, dans le parc, dans les domestiques, et les bêtes. Toi, Gérald, tu peux circuler partout, je te donne tes grandes entrées dans la basse-cour et dans les étables, mais pas dans les écuries, sauf celle de l'âne, car il y a des chevaux ombrageux qui sont prompts à ruer. D'ailleurs je te ferai voir tout cela... Va, tu seras heureux ici! Tout est à toi, mon bon chéri.

Gérald devint rouge de joie contenue.

— Que comptez-vous faire ce matin, les fiancés? interrogea Mercédès.

— Rien de précis; j'ai déjà déballé nos malles, rangé les vêtements de Gérald, les miens; je t'appartiens, chérie.

— Et vous, Michel?

— Moi aussi, mademoi...

— Ah ! je vous y prends à ne pas me donner mon nom ! Gare à vous ! Si vous recommencez, vous paierez un gage... Eh bien ! puisque vous êtes tous libres, venez, je vais vous gratifier du fameux tour du propriétaire. En route !

Ils marchèrent un moment de front, mais des allées plus étroites les divisèrent. Les jeunes femmes passèrent devant, Gérald et Michel suivirent.

L'enfant insouciant tendait sa petite main aux buissons, heureux de les frôler, de sentir la caresse des feuilles sous ses doigts. Quant à Michel, il regardait attentivement les deux jeunes femmes, et le charme qui émanait de la tenue correcte, de la tournure élégante de Suzanne, l'emportait sur le puissant attrait qu'il ressentait depuis la veille pour Mercédès.

« Allons donc ! pensa-t-il, je me retrouve ! J'ai eu un moment d'affolement qui ira s'effaçant à mesure que je connaîtrai mieux cette jeune fille. Elle a trop de désinvolture ; cette

manière de m'appeler « Michel » et d'exiger que moi-même je la nomme « Mercédès » manque de nuance ; c'est bien « l'amour à la campagne » ! Mes pensées d'hier étaient toutes d'aspirations ; ce matin, elles sont une action de mon âme. Je me suis trompé sur le vrai, sinon sur le beau... Suzanne aussi a sa beauté... Quelle pudeur dans sa tenue ! Qui donc en a dépossédé Mercédès ? Il semble que Suzanne soit impénétrable, tandis que paraît grande ouverte l'enceinte où réside l'âme de cette châtelaine. Quel enthousiasme irraisonné me possédait cette nuit ? En vérité, je ne sais plus. »

Comme il se félicitait de cette prompte évolution, les deux femmes se retournèrent et tout à coup Michel comprit : les yeux de lumière, clairs et ardents, les regards prometteurs, doux et voilés de Mercédès tour à tour le subjuguaient. Il lisait en eux une admirative sympathie ; ces yeux semblaient dire « Je suis une femme orgueilleuse, mais je

puis être votre esclave. N'écoutez pas la voix qui parle, elle trompe, elle se fait gaie, peut-être par peur de montrer l'émoi où l'a mise votre premier regard? »

Et tandis que les deux femmes lui demandaient son avis pour continuer la promenade par l'un ou l'autre chemin, tandis qu'il leur répondait banalement, sa pensée en révolte bruissait dans sa tête :

— Voyons, voyons, c'est fou, c'est idiot! Cela ne peut durer, cela ne durera pas! C'est une impression éphémère... Sans quoi, où irais-je? à la lâcheté, à la honte! Certes, Mercédès est belle... ses yeux surtout, ses yeux sont étranges et splendides... quel poison distillent ces fleurs humaines? Bah! elle est coquette et trop riche... cela me sauvera. Comme je souhaite découvrir en elle le ferment de corruption, l'instinct de jouissance qui m'apeurera! Sinon, ah! sinon... Mais quand je la verrai entourée d'hommes, accueillant les hommages de tous, je me

reprendrai, et mon âme libérée, sûre d'elle, sera à jamais toute à Suzanne...

Et il continuait de marcher en courbant la tête, tandis que bourdonnait ironiquement à sa mémoire le merveilleux sonnet de Shakespeare:

« A-t-il jamais aimé, celui qui n'aima pas au premier regard ? »

Devant lui, Suzanne, au contraire, marchait heureuse et confiante.

La pauvre enfant était loin de s'imaginer le trouble que la beauté de Mercédès apportait dans l'âme de son fiancé.

Loyale, droite, exempte de cette maladie du désir qui inquiète et empoisonne l'existence de tant d'êtres, elle ne supposait pas que Michel, cet homme qu'elle jugeait d'intelligence avisée, après lui avoir donné son cœur, après avoir combiné avec elle son existence de travailleur, pût ainsi remettre en question devant lui-même, à la première surenchère de la destinée, l'échange librement et posément conclu entre eux.

Si Suzanne s'était présentée au déjeuner toute prête, habillée pour la journée, se doutant bien que Mercédès ne serait définitivement coiffée et vêtue que vers midi, c'est qu'elle s'était proposé d'utiliser cette première matinée à reconnaître le parc, à jouir de sa beauté, en compagnie de Michel et de Gérald, — la présence de l'enfant ne gênant pas sa très pure tendresse, — dans l'abandon de la solitude et l'étroite union de leurs âmes.

Accaparée par Mercédès, elle remit son projet à plus tard. Mais une première déception guettait ce cœur tendre : comme Mercédès les quittait pour aller faire sa toilette, Michel, prétextant des lettres à écrire, se retira dans sa chambre. Il s'éloignait de peur que sa fiancée ne s'aperçût de sa mélancolie au cours d'une promenade sentimentale.

Seul dans son appartement, il s'étendit sur un fauteuil et se replongea dans l'analyse de ses impressions et dans la conjecture des événements.

X

Les premiers jours s'écoulèrent pour Michel dans un chaos d'impressions qui, d'abord, l'inquiétèrent et le rendirent malheureux ; puis il s'accoutuma aux rêveries de son imagination qui n'entamaient en rien, croyait-il, la part de tendresse réservée à Suzanne; il mena donc sans être un misérable, une vie pour ainsi dire dédoublée entre les deux femmes.

Il avançait dans ce nouvel amour sans aucun remords, parce que l'image de Suzanne se voilait si doucement, si lentement dans son cœur, qu'il ne reconnaissait pas l'oubli

cruel vers lequel sa passion naissante le poussait. De cette inconscience devait naître le détachement qui lui rendrait chaque jour sa fiancée plus lointaine. Elle était encore l'amie que de temps en temps un caprice d'imagination laissait désirable; elle n'était déjà plus exclusivement l'aimée.

Mille faits insignifiants auraient pu éveiller l'attention de la jeune fiancée, si elle n'avait pas eu la foi qui aveugle. Et puis Michel, dans son nouvel état d'âme, ne la faisait-il pas bénéficier, par ricochet, des joies secrètes que lui causaient certaines attitudes, certains mots de Mercédès qui l'emplissaient, lui, de bonheur?

Suzanne, pour ainsi dire recueillie en lui, ressentait trop la douceur d'aimer pour la rompre, même lorsque sa nature sensitive sentait passer entre eux ces courants froids suscités par la nouvelle préoccupation de Michel. Leurs yeux communiquaient assez expressivement, pour ne pas donner encore à

la jeune fille le sentiment intense de la muette entente de leurs âmes. Pourtant que de choses elle devinait en eux qui n'y étaient déjà plus ! Sans qu'elle s'en doutât, son cœur, seul, parlait par leur entremise. Le dédoublement de ses propres sentiments, le don de ce cœur surabondant de tendresse à cet autre cœur qui se désaffectionnait, devait lui garder longtemps encore ses illusions.

De menus faits, complices, s'accordaient d'ailleurs si bien avec ces secrètes sensations de Suzanne, qu'il eût fallu une expérience sentimentale autrement avertie que la sienne pour deviner le danger côtoyé.

Un matin qu'errante dans le parc elle avait dépassé le bois de sapins et contemplait, assise sur un banc de pierre la mer à l'horizon, au delà du saut de loup devant lequel elle se trouvait, Michel apparut du côté extérieur d'un des hahas donnant sur la falaise.

Ils eurent tous les deux une exclamation de surprise heureuse.

— Que faites-vous là, Suzon ?

— Je rêve...

— A quoi rêvent les jeunes filles ?

— Peut-être.

— Rêvons ensemble alors ?

— Je ne demande pas mieux ; mais nous sommes séparés par un presque abîme ; je ne puis vous rejoindre...

— Je vais sauter.

— N'en faites rien ! ce serait risquer un accident. Ce fossé est large et profond.

— Eh bien, poursuivez votre route sous bois jusqu'au milieu du cercle que forme ici la propriété ; nous nous perdrons de vue derrière le mur et les hautes futaies, mais nous nous reverrons encore entre les autres hahas avant d'arriver au terre-plein qui met en communication le parc et les plaines. Partons.

Elle se leva et, souriante, régla sa marche sur celle de Michel. Au bout d'une vingtaine de mètres le mur d'enceinte les sépara. Tandis qu'elle continuait sa marche sous bois, elle

songeait au grand bonheur d'être aimée, d'aimer. Ils arrivèrent ensemble au second haha et s'accueillirent par un sourire ; sans parler, les yeux dans les yeux, ravis d'une délicieuse émotion, ils continuèrent leur marche puis, de nouveau, se perdirent de vue pour se retrouver au centre de l'hémicycle, devant la chaussée jetée sur le fossé. Mais la grille en était fermée à clé et les volutes de fer forgé hérissées de pointes aiguës débordant sur le mur d'enceinte, continuèrent de les isoler.

— Comment faire? hasarda Suzanne déçue. Décidément cette demeure nous sépare...

Michel la regarda, involontairement impressionné de cette parole, lui qui savait quel fonds de vérité elle contenait; aussi, vivement, reprit-il:

— Nous allons essayer de ruser avec cette porte close; voyez! je me place sur ce mur, à l'extrémité des ornements de fer qui s'y déroulent et viennent se terminer en s'amincissant; je vous tends la main, serrez vos

jupes contre vous, marchez sur ce rebord intérieur du mur en vous tenant le mieux que vous pourrez aux piquants de fer.

— Et si je tombe ?

— Vous ne tomberez pas ; ma main tendue vous atteindra à mi-chemin de votre route périlleuse.

— Si j'ai le vertige ?

— Regardez mes yeux, puisez-y le courage de venir bravement jusqu'à moi.

Elle se sentit soudain résolue sous la caresse de ce regard et entreprit la sortie périlleuse. Quand elle fut auprès de Michel, l'inquiétude qu'il venait d'avoir lui fit la saisir dans ses bras avec une émotion violente tandis qu'il murmurait :

— Chérie, chérie !

Ils marchèrent tendrement enlacés, jusqu'au bout de la falaise et descendirent le sentier qui menait à la crypte de Tremnireck, plage déserte et sablonneuse entourée de hauts rochers rougeâtres, puis ils s'assirent au bord

de la mer couleur d'émeraude. L'heure était calme; les mots qu'ils se disaient dans ce grand silence et cette profonde solitude prenaient une intensité de tendresse merveilleuse. Ce spectacle de la mer immense semblait mis sous leurs yeux pour prolonger leur attendrissement.

Et tandis que Michel pensait : « Je l'aime, je l'aime ! Qu'importe cette folie passagère qui m'attire vers l'autre? Suzanne est ma compagne, ma femme. Elle sera la sagesse, le bonheur de ma vie... » Suzanne jouissait, confiante, de l'instant présent sans se douter que cette douceur était traîtrise, et que de pareilles heures l'entraînaient à l'aveuglement complet sur la vérité de la situation, situation contre laquelle elle eût pu lutter, qu'elle eût vaincue peut-être même, si le hasard ou la fatalité ne guidait pas les vies des êtres les plus sages et les mieux pondérés.

Le soleil mettait de telles vibrations de chaleur dans l'air, que Suzanne, un peu lasse

de l'escalade du saut de loup et de la course jusqu'à la plage, s'exclama :

— Comme ce serait bon de se baigner !

— Pourquoi ne le ferions-nous pas ?

— Où prendre des costumes ?

— Mais, dans le rocher qui sert de cabine à votre amie.

— Cette large excavation est presque un salon malgré son sol de sable fin ; c'est pourquoi la porte dont elle est fermée a été construite solidement, et je ne connais pas la cachette où l'on dissimule la clé.

— Cherchons-la ; nous allons sûrement la trouver. Je me souviens d'avoir vu mademoiselle Mercédès rôder par ici l'autre jour avant d'ouvrir cette caverne.

Ils la découvrirent en effet, et ils prirent dans un coffre leurs costumes. Tandis que Michel gagnait le creux d'un autre rocher réservé aux hommes et moins confortablement installé, Suzanne, une fois la porte close, défit le corsage de batiste de sa robe et, les épaules

nues, chercha à emmagasiner ses cheveux dans un madras de soie bleue; les mèches blondes et folles qui s'échappaient du foulard s'harmonisaient avec ce ton pâle, et la rendaient bien jolie sous cette coiffure bizarre.

Lorsque son costume noir fut passé, et la haute ceinture de cuir verni enserrant sa taille, accrochée, Suzanne ouvrit la porte et respira plus à l'aise.

La mer avait monté; à peine une dizaine de mètres en séparaient la jeune fille. Elle avança et trempa délicatement ses pieds dans la mousse des petites vagues grises, à la transparence troublée par le sable qu'elle roule sans cesse. Suzanne, tentée par l'eau profonde du large, allait y entrer lorsque Michel lui cria de loin :

— Déjà prête? Attendez-moi, fiancette!

Elle se retourne, l'aperçoit au bord du roc, moulé dans un maillot collant de laine noire qui lui donne l'air d'un gymnasiarque. Il lui semble le voir pour la première fois; un

sentiment mystérieux et inexplicable la fait rougir sans qu'elle se rende compte du pourquoi. Certes elle n'a pas peur; mais pourtant elle entre vivement dans la mer, s'y réfugie comme pour mettre les flots entre elle et Michel. En quelques brassées elle est assez loin de lui pour qu'il ne puisse surprendre son trouble.

La joie saine d'être dans l'eau si fraîche les prit alors tout entiers; ils nagèrent l'un à côté de l'autre, rythmant leurs gestes dans une même entente de souplesse, de jeunesse et de force.

— Allons jusqu'à cette île rocheuse qu'on aperçoit à fleur d'eau, voulez-vous? demanda Michel.

— Non; j'aurais peur de n'avoir pas la force de nager jusque-là; mais allez-y; moi je vais rentrer.

Ils se séparèrent, elle se dirigeant vers le bord. Elle arriva ainsi au pied du rocher contournant la cabine de Mercédès, et qui de ce côté-là,

surplombait la mer, lorsqu'un bruit lui fit retourner la tête.

— Quoi, c'est vous, Michel?

— J'ai abandonné ma fugue vers le large en pensant à votre fatigue; j'ai préféré surveiller votre retour.

— Soyez sans inquiétude, me voilà à pied sec.

En deux enjambées elle gravit les marches naturelles et, le dos appuyé contre la falaise, son costume déjà presque séché tant les rayons du soleil dardaient, chaste, inconsciente de sa quasi nudité, elle souriait à Michel.

Lui, debout dans un creux de roc profond rempli d'eau qui le baignait jusqu'à la ceinture, il regardait avidement le dessin harmonieux du corps de la jeune fille. Elle était là comme une naïade sous un abri rustique.

— Allons, partez, dit-elle d'une voix câline, habillez-vous, sinon je vous attendrais trop longtemps...

— Partir? au moins, donnez-moi votre main à baiser?

Elle tendit aux lèvres du jeune homme ses doigts où perlaient encore quelques gouttes d'eau. Il s'avança, baisa dévotement la petite main humide et murmura :

— A tout à l'heure, chère bien-aimée!

Elle avait ainsi des minutes de vie exquises, qui la laissaient sous l'enchantement de cet homme. Aveuglée par la force de la tendresse qu'elle ressentait pour lui, elle acceptait sans méfiance, sans hâte d'autre chose, la relativité de l'amour de Michel. Son esprit chaste laissait ses sens tranquilles; si parfois une attirance physique lui donnait, dans un court vertige, un trouble passager, cette sensation ne pouvait détruire l'équilibre de ses radieux vingt ans. Ce grand bonheur, dont elle savait la réalisation prochaine, la remplissait d'une telle confiance qu'elle n'aurait osé douter de celui qui le lui apportait.

Et puis, ayant souffert de la sécheresse de

cœur de sa mère, de sa sœur, elle n'osait, de peur de tout compromettre, toucher aux événements de sa vie.

Elle aimait, enfin ! Ce mot-là contenait pour elle tous les dévouements, toutes les abnégations, toutes les tendresses, toutes les joies.

XI

Malgré les préoccupations qui assaillaient Savines, et les problèmes complexes que les attitudes alternativement simples et compliquées de Mercédès l'incitaient à résoudre, les premières semaines de l'arrivée à Tremnireck furent néanmoins pour tous un temps de vrai bonheur.

Mercédès, heureuse de donner à son amie de couvent des marques d'affection, jouissait de la vie familiale que lui créait la présence de ses hôtes. Savines lui avait plu, et, mieux encore, elle sentait qu'elle lui plaisait et l'intriguait.

Or, comme séduire était sa destination, son unique but, elle se trouvait assez satisfaite de sa nouvelle existence pour n'avoir point songé, depuis quelques semaines, à reprendre sa vie mouvementée de mondaine.

Quant à Suzanne, elle ressentait pour Mercédès une telle reconnaissance attendrie de ce qu'elle leur offrait ces mois de pleine joie matérielle, dans le décor de beauté d'une merveilleuse nature, avec tout ce qu'elle a de réconfortant pour le corps et de stimulant pour l'esprit, qu'une seule pensée la hantait : pourrait-elle jamais rendre à son amie un tel bienfait ?

Plus soucieuses étaient les heures solitaires de Savines, moins calme son sommeil, moins sereine sa conscience.

Chaque jour passé auprès de Mercédès effaçait davantage du cœur de Michel l'effigie de sa fiancée. Malgré lui, l'œuvre inconsciente de séduction de mademoiselle de Tremnireck le détournait de Suzanne, et il s'apercevait avec

terreur que rien en elle ne répondait plus à ses aspirations mystérieuses, tandis que Mercédès...

Ah! celle-là possédait le charme inéluctable, l'attrait qui s'insinue au plus profond de l'être.

Il se raisonnait pourtant, se démontrait toute l'imbécillité de ne se point défendre contre une telle mainmise sur son imagination.

Est-ce que sa destinée était de conquérir une créature de ce rang social, de cette élégance, de cette splendeur physique? Espérait-il se faire aimer jamais d'une mondaine si brillante, si fastueuse, si aristocratique? Et puis, était-ce tout ce qu'on doit rechercher dans la femme, que la beauté du corps et la grâce du sourire? D'ailleurs, Suzanne possédait ces attraits avec, en plus, l'affabilité qui est la grâce de l'âme.

Le luxe et l'étrangeté de Mercédès, qualités superficielles, suffisaient pour un désir, une aventure, mais non point pour une association à vie.

Il songeait ainsi sagement, le pauvre garçon, croyant se reprendre, un matin qu'il travaillait dans le parc, quand il aperçut Mercédès qui venait vers lui.

Épris de solitude depuis son arrivée en Bretagne, il emportait volontiers les épreuves de son livre, et cherchant un banc, une table rustique tapie sous quelque haut épicéa aux longues branches traînantes, il s'installait là pour revoir, dans le calme du bois, les corrections déjà faites par Suzanne.

Mercédès ne l'aurait peut-être pas découvert si son terre-neuve n'eût fait entendre un sourd grognement.

— Quoi ! c'est vous ? Quelle drôle d'idée de vous cacher derrière ces sapins et cette hêtraie ? Vous ne craignez donc pas les petits insectes ? Moi j'en ai une peur folle, aussi je marche toujours tout droit dans les grandes allées.

— Cela sent si bon sous ces arbres ! Pénétrez-y un peu pour voir... je vous défendrai contre les bêtes !

Comme elle écartait les branches et s'approchait de lui, il rejeta la tête en arrière et aspirant l'air violemment :

— Cela sent les fleurs depuis que vous êtes là, dit-il, ou mieux : la fleur, une belle et rare fleur de chair...

— Taisez-vous donc, poète ! Vous allez courroucer les simples de la forêt... Ce que vous dites est faux, d'ailleurs. C'est une flatterie, je ne sens rien du tout.

— Je ne crois pas...

— Merci ! cette confiance m'honore. Tenez, entêté, flairez et vous direz ensuite si je vous ai trompé.

Dans un beau mouvement de hardiesse, elle place son bras blanc non loin du visage de Michel ; il murmure :

— C'est vrai... c'est vrai...

Alors, souriante, dédaigneuse, elle retire son bras avec un geste plein de grâce et jette un ironique :

— Qu'est-ce qui est vrai ? que je ne sens

rien? Décidément, mon cher, vous n'y êtes pas! C'est une éducation à faire, et je la commence, ayant pitié des ignorants : je ne sens pas les fleurs, mais je me parfume d'un certain mélange à moi, d'essences de Guerlain dont vous aurez un jour un petit flacon si vous continuez d'être un bon littérateur bien sage!

Et, avant qu'il eût pu se remettre de son émoi, elle était déjà loin.

Le pauvre faiseur de romans, ce jour-là, ne fut pas un « bon littérateur » malgré le conseil que Mercédès venait de lui donner.

Il n'était pas de force à se ressaisir. Tout esprit d'analyse lui échappait dès qu'il s'agissait de Mercédès, autrement il aurait compris sa tactique, laquelle consistait à l'exciter par des hardiesses naïves et brutales, et à se reprendre tout à coup avec des manières glaciales et hautaines.

Les émotions qui se dégagent d'un pareil jeu étaient trop neuves pour ce studieux, jus-

qu'ici seulement préoccupé de son travail, du succès de ses études, pour qu'il n'en fût pas bouleversé au plus profond de l'être.

Son cœur n'avait pas encore vécu ; son affection pour Suzanne était née d'une sage admiration, d'un tendre respect et de la douce accoutumance de leurs rencontres presque quotidiennes ; certes, il ne pouvait plus s'en passer. Suzanne était bien sa compagne, la femme qui le complétait, qui ferait sa vie noble, peut-être grande, et qu'il aimait à l'égal d'une sœur. Très persuadé qu'il ne la frustrait de presque rien en s'intéressant à Mercédès, il glissait vers la passion sans se rendre compte des désastres qu'elle peut traîner après elle.

Car il existe un amour dévastateur, broyeur des énergies, amour fatal à ceux qui aiment, autant qu'à ceux qui sont aimés, amour qui souille les corps, flétrit les âmes, amour qui tue. Suscité par le mauvais Ange au jardin du Paradis, il fut le second amour que connurent les hommes. Il naquit du premier

péché, persévéra parmi les siècles, invisible graine semée au cœur des humains et toujours prête à y germer.

Égoïste, vaniteux, il est sans beauté morale; profane, son émotion est basse et ses manifestations souvent tragiques. Il vole au désastre comme l'autre amour vole à la vie; il laisse les cœurs infirmes et les pensées humiliées, il est l'amour ennemi.

Un matin, après le déjeuner, Mercédès annonça à ses amis que ce tantôt elle reprenait son jour de réception.

— Tu as un jour à la campagne? interrogea Suzanne.

— Tu ne songes pas, ma chère, que j'ai la campagne toute l'année, ce qui explique le jour. Et, puis, c'est plus commode de grouper ainsi les gens: s'il me fallait les recevoir quand il leur plairait de venir à la file les uns des autres, c'est ça qui serait une corvée!

— Tu traites bien tes amis!

— Dis plus justement: mes relations. Et

puis, ma belle scrupuleuse, sache que je serais vite compromise s'il en était autrement.

— Pourquoi ?

— La sage mesure du jour permet à mes flirts de se perdre dans la foule.

— Tu flirtes tant que cela ?

— Bien davantage encore ! Pense donc, c'est la seule manière permise de me chercher un mari, puisque pour cette précieuse découverte je ne veux rien devoir à mes amis.

— Êtes-vous si pressée de vous marier ? demanda Michel.

— Pressée ? Non ! Je le prouve bien, d'ailleurs ; j'ai reçu des lettres de demande à en remplir cette corbeille, fit-elle en agitant d'un air gamin un fin corbillon d'osier au niveau de sa tête; mais tous ces gens-là ne valaient pas seulement d'être regardés : des imbéciles, des snobs, des joueurs, des coureurs, des sots. Pourtant, ce n'est pas une raison parce que j'ai coiffé Sainte Catherine sans rencontrer l'objet aimé pour que je renonce au mariage.

Le bonnet de la Sainte me va-t-il si mal ? Dites vite, car alors je n'hésiterais pas à le jeter par-dessus les moulins.

— Oh ! Mercédès, ne prononce pas de pareilles phrases ! Tu as beau rire et te moquer de mes sermons, songe à ce que donneraient à penser tes imprudents propos si l'on ne te connaissait pas.

— En voilà une chose qui m'est indifférente ! Tiens, chérie, au lieu de bougonner, va te faire belle. J'attends beaucoup de monde et je veux qu'on t'admire.

— Je n'ai qu'une robe de piqué blanc à offrir à tes visiteurs...

— C'est précisément celle-là qu'il faut mettre; ton neveu te cueillera une touffe de roses pour piquer à la ceinture, et tu trouveras sur la commode de ta chambre un grand col en Venise plat que j'y ai fait mettre et que je te donne pour orner le corsage.

— Chère Mercédès, que tu es bonne !

— Bonne ? Du tout ! Je veux que mon amie

soit jolie, qu'on lui fasse fête, même trois doigts de cour, et que Michel soit jaloux; voilà mon plan!

— Jaloux? On ne peut pas l'être de Suzanne; la jalousie est un sentiment égoïste empreint de bassesse; quand on a affaire à une âme aussi loyale que la sienne, aucune jalousie n'est permise : elle serait une insulte. L'idée d'être jaloux de ma fiancée ne me viendrait pas, même si je voyais quelque noble seigneur de vos amis devenir son chevalier servant.

— Bravo! voilà un homme dans les bons principes! Tu l'as bien dressé, Suzon.

L'air un peu ironique dont elle dit cette phrase irrita le jeune homme qui reprit :

— Voyez-vous, il y a des cœurs rares, pour ainsi dire hors de l'humanité courante; c'est un de ceux-là que possède Suzanne; c'est pour elle que le philosophe a vanté la beauté de certains « contours d'âmes », aussi captivants que la beauté physique. Rien que de pur et de droit ne pénètre le cœur de ma fiancée, et la

moindre de ses aspirations la mène vers le beau.

A cette déclaration, Suzanne s'exclama :

— Michel, prenez garde! Vous m'avez déjà di cela! Décidément il va pousser de l'orgueil dan ce cœur trop vanté... Aussi je ne veux plu rien entendre, je me sauve bien vite!... Vien avec moi, Gérald; allons travailler un peu chéri, pour gagner la promenade en auto qu Mercédès nous a promise avant sa réception.

A peine Suzanne et l'enfant furent-ils sort que Mercédès murmura d'un air hautain :

— Mon cher, si c'est une leçon que vou avez voulu me donner, je vous en remercie!

— Une leçon? En vérité, si vous l'avez p croire, je suis confus et m'en excuse.

— Alors, vous avez peu de mémoire : hi au soir, quand je vous ai parlé de mon maria manqué parce que mon prétendu, le com Marc de Glagny, m'avait fait une puérile scè à propos des attentions que continuait d'av pour moi l'un de mes flirts, vous avez di

« Je comprends votre révolte, mais je m'explique la conduite du comte. Il me semble qu'on ne peut vous aimer sans être jaloux, fût-ce arbitrairement, et cela jusqu'à tuer. »

— Je vous répondrai ceci : « Toute vérité a deux visages, toute règle deux surfaces, tout précepte deux applications » ; envers Suzanne la jalousie serait une insulte; envers vous, elle est un hommage.

— Cette subtilité est peut-être flatteuse, mais je l'entends mal.

— C'est simple : Suzanne n'a ni votre tempérament, ni votre beauté; les hommages qu'on lui adresserait naîtraient plus lentement, seraient plus réfléchis; elle-même aurait le loisir d'en distinguer l'essence, n'étant capable d'aucun emballement, et vous n'ignorez pas qu'on est plus maître de ses sentiments, quels qu'ils soient, quand on les discute sagement, et qu'on y a réfléchi ?

— De plus en plus poli ! Je suis légère et irréfléchie ?

— Vous concluez sans vous donner la peine de discerner l'esprit de la lettre. D'ailleurs, mademoiselle mon amie, il y a d'excellentes natures légères, seulement...

— Oh! ne vous gênez pas, achevez! Au point de franchise où nous en sommes cela n'a aucune importance!

— Eh bien : seulement, si elles ont des ailes pour s'élever, elles peuvent les utiliser aussi pour s'égarer...

— Seules?

Elle s'était levée en jetant cette interrogation comme un défi et, maintenant, très près de Michel, elle fixait sur lui ses yeux bouleversants, éperdus de tristesse, comme noyés de larmes, avec un regard si intense, si misérable, qu'une subite pitié attendrie et un grand remords terrassèrent le jeune homme.

— Pardon! murmura-t-il.

Elle tressaillit, lui tendit la main et dit d'un accent doux et un peu navré :

— Soyez donc pardonné... Mais ne vous

hâtez plus jamais de me juger. Ma situation morale, presque semblable à celle de Suzanne, moi orpheline, elle abandonnée, m'a fait une nature pareille à la sienne quant au fond, bien qu'elle se soit modifiée quant à la forme. Riche, n'ayant pas eu à employer, comme Suzanne, ma force morale dans la lutte pour la vie, j'ai appliqué ce besoin d'action à mouvementer sentimentalement la platitude de mon existence vide de tendresse. De là m'est venue cette coquetterie apparente, ce besoin de flirt et d'hommage qui tiennent un peu mon imagination en éveil... Pourtant mon vrai rêve, ah! Michel! combien il se rapproche de celui de votre fiancée... Vivre auprès d'un homme à l'esprit cultivé, à l'imagination noble, sachant apprécier le bien et le beau, artiste sans être bohème, voilà ce que je souhaite, ce que je cherche. Mais...

— Mais?

— Ce serait à croire que la fortune et la vie facile atrophient les esprits et les âmes... pas

une fois dans mon monde je n'ai rencontré ce phénix. Je me suis heurtée à des ambitieux, à des vénals, à des prodigues, à des avares, à des jaloux, à des sots — oh, oui! surtout! — à des êtres vulgaires, et jamais à un homme capable de me comprendre, de m'aimer pour moi-même, en dehors de toute considération mondaine ou sociale... Dans certains milieux l'amour désintéressé est un mythe.

— L'amour est-il jamais désintéressé? J'ai peut-être aimé Suzanne parce que sa nature m'a semblé compléter la mienne...

— Ne dites pas cela! A vous voir tous les deux, je reprenais espoir. Je me disais : « Puisque Suzanne a trouvé, pourquoi ne trouverais-je pas? »

Et comme perdue dans sa propre pensée, les regards fixés au loin sans rien voir, elle acheva presque à voix basse :

— Oui! pourquoi ne rencontrerais-je pas un autre Michel?

Savines réprima un tressaillement et ferma

les yeux, ébloui devant l'horizon que lui ouvrait cette confidence.

Ce cœur qui se livrait si ingénument, comme il l'avait méconnu! Dérouté par les attitudes coquettes de Mercédès il s'était conduit en rustre avec elle tout à l'heure. Dorénavant avec quelle joie il allait se livrer à la douceur de lui plaire!

Et déjà des mots tumultueux, pleins de ferveur et d'amour, étaient prêts à tomber de ses lèvres, quand, brusquement, l'automobile stoppa devant la terrasse.

La jeune fille eut un léger sursaut; secouant son alanguissement, redevenue la piaffante châtelaine, elle dit en souriant :

— Qu'est-ce qui nous a pris? Sommes-nous assez vieux jeu, mon cher!

— Vous appelez ainsi cet émoi merveilleux, inoubliable, qui nous a appris à nous reconnaître?

— Et vous, qu'appelez-vous : « émoi merveilleux »? Il n'y a de merveilleux que la

nature, et c'est au crépuscule mauve des soirs, à l'aurore rose des matins, à l'odeur tiède des aubes, à la brise parfumée des champs, aux exhalaisons âpres des bois, que je réserve, seuls, le don de m'émouvoir. Prenez votre chapeau, mon cher, appelez votre heureuse fiancée et allons au hasard, car j'adore le hasard... Entre nous, Savines, c'est bien même la seule chose qu'il me plaît d'adorer !

Il se leva, redevenu nerveux sous cette légère flagellation ironique. Au lieu d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir, il passa devant Mercédès, gagna le perron sur lequel attendait le valet de pied, et, au seuil de la porte, il jeta :

— Nos adorations diffèrent, mademoiselle : moi j'adore la liberté ; permettez donc que je ne vous accompagne pas.

Il partit rapidement et gagna le bois par le sentier le plus court.

Mercédès, interloquée, le regarda s'éloigner sans oser le retenir d'un mot.

« Drôle de garçon ! pensa-t-elle. J'aime ses

révoltes, la tournure de son esprit... j'aime aussi son admiration. La vie ne s'écoule pas banale auprès de lui. Il serait très naturellement un parfait homme du monde s'il avait un bon tailleur... Il est distingué et hautain, cela me plaît... J'ai peut-être eu tort de me laisser aller à lui confier que je ne suis pas aussi sceptique que j'en ai l'air et que j'envie leur amour, à lui et à Suzon? Les hommes sont si fats et comprennent si peu les dessous vides de notre coquetterie! Bast! je saurai le tenir à distance et le cantonner dans une savante amitié amoureuse, lui, toujours désespéré, jamais découragé. »

Puis, interpellant le domestique :

— Baptiste, faites prévenir mademoiselle Decaisne que je l'attends.

XII

Quand, vers quatre heures, Mercédès et Suzanne rentrèrent de la promenade, elles n'eurent que le temps de changer leur toilette avant l'arrivée des premiers visiteurs. Bientôt les salons et le parterre devant le château furent pleins d'une foule animée et joyeuse.

Des jeunes filles accompagnées de leurs mères des officiers du régiment de chasseurs en garnison à Dinan, affluaient. Il y avait là vingt à trente personnes. Ce nombre stupéfia Savine qui ne se fût jamais imaginé qu'en pleine Bretagne, à quelques lieues d'une petite ville, on

pût réunir pour un goûter une assistance aussi nombreuse, aussi élégante.

Dans la cour d'honneur, autour des communs, des chevaux de selle, une dizaine de voitures, quelques automobiles attendaient leurs propriétaires, et dans la vaste salle à manger dont les hautes fenêtres ouvertes ne laissaient passer qu'une clarté tamisée par des stores de coutil, la table luxueusement servie offrait une rangée de nombreuses tasses à thé séparées par de petits bols de café glacé et des coupes de fruits frappés au champagne.

L'éclat mourant du coucher de soleil illuminait les salons; sur les pelouses, le long des allées, bruissait un gazouillis de voix jeunes, de propos murmurés; les robes aux tons clairs jetaient une note gaie au milieu des costumes plus sombres des hommes; et tous allaient et venaient, jasant; ils essayaient coquettement leurs ailes pour le grand vol vers l'amour, préoccupation presque unique des jeunes cœurs.

Le spectacle charmant de ce raout enchanta Michel; mais intimidé, un peu gauche d'allures dans cette assemblée brillante, le meilleur temps de la journée fut pour lui le moment où quelques-uns des hôtes de Mercédès demeurèrent au salon et y firent de la musique.

Mademoiselle de Tremnireck savait admirablement recevoir. Aidée de sa dame de compagnie, une veuve d'un certain âge, qui ne manquait ni de distinction, ni de bonne humeur, elle allait de l'un à l'autre, suscitant la gaieté et activant les conversations.

Malgré ses préoccupations de maîtresse de maison, Mercédès ne laissait pas que de se faire courtiser. Un jeune homme, présenté à Suzanne et à Michel sous le nom de capitaine de Bussières, et que sa beauté physique, son aisance mondaine et la recherche de son costume plaçaient, selon l'appréciation de Savines, bien au-dessus des autres, paraissait, en dépit de sa réserve, du tact parfait de ses manières, s'intéresser particulièrement à elle.

Le soir, après le dîner, pendant l'absence de Suzanne qui était montée auprès de son neveu pour voir s'il dormait, s'il n'avait besoin de rien, et lui donner le baiser d'ange gardien, Mercédès dit à brûle-pourpoint à Savines:

— Michel, vous semblez soucieux.

— Cela se voit donc? demanda-t-il.

— Cela se sent et cela se devine.

— Alors je n'ai plus qu'à avouer. Pourtant je n'avouerai que l'effet, et non point la cause.

— Belle confiance!...

— Ne dites pas cela : Dieu sait si j'aimerais me confesser à vous. Mais je subis en ce moment les conséquences d'une fatalité que mon devoir et la plus élémentaire sagesse sont d'amortir, d'éluder. C'est un petit travail de volonté qui ne va pas sans douleur. Je n'oserai parler que lorsque ce ne sera plus qu'un souvenir.

C'était assez pour que Mercédès comprît. N'avait-elle pas saisi, dès la première heure, l'effet qu'elle avait produit sur Michel? Elle

dit donc, avec un joli sourire où il y avait de la tendresse et du triomphe :

— Alors... attendons !

Et son regard portait comme une reconnaissance de femme flattée.

Michel se hâta de détourner la conversation :

— Ce monsieur de Bussières est un homme séduisant. Il paraît fort épris de vous.

— Cela se voit donc ?

— Cela se sent et cela se devine, répliqua-t-il en reprenant la formule dont elle s'était servie un instant auparavant.

Cette répartie amusa Mercédès :

— Votre clairvoyance m'étonne, car Bussières est très maître de lui. En tout cas, s'il est épris de moi, son amour manque un peu d'expansion. Et rappelez-vous ceci pour vos études à venir, monsieur le psychologue : rien ne séduit plus la femme que de voir l'émotion qu'elle produit.

— Croyez-vous ? Je considérerais plutôt

comme une force de ne rien laisser soupçonner de ses aspirations et de sa tendresse. Pour moi, monsieur de Bussières représente le parfait séducteur ; il est beau, il est élégant, il est maître de lui et il doit être riche.

— Il l'est moins qu'il ne le paraît.

— Comme tout le monde, en général.

— Peut-être. Mais chez lui, le manque d'émotion indique un orgueil qui le rend invulnérable à toute défaite. Cette supériorité, ce contentement de soi, déprécie quelque peu ses sentiments à mes yeux. Quand il rate un mariage — cela lui est déjà arrivé trois fois — son premier, son seul mouvement est de plaindre l'imprudente jeune fille qui ose renoncer à un être tel que lui ; il la dédaigne en raison directe de la propre estime qu'il a de soi, et cela mitige considérablement ses regrets.

— Vous m'étonnez ! Serait-il un peu sot ?

— Qui de nous n'a pas son petit côté de sottise ?

— C'est égal, je persiste à croire que l'indif

férence ou plutôt le « facies » d'indifférence, est une force auprès des femmes.

— Tout dépend du caractère de l'adversaire. Certaines jeunes filles aiment à percevoir nettement les élans de cœur qui animent ceux de leurs admirateurs pouvant devenir leurs fiancés.

— Si ce n'est pour elles qu'une question d'amour-propre, avouez que ceux qui les aiment en recueillent peu de profit! Aussi est-il plus sage de se conduire comme monsieur de Bussières et de laisser patiemment se découvrir l'adversaire, comme vous dites.

— Quelle bêtise! Le mieux, voyez-vous, serait d'agir avec une franchise brutale.

— Qu'entendez-vous par là?

— Oh! rien que de très simple : le jour où quelque rencontre fortuite vous met en présence de celui ou de celle qu'on trouve bien entre tous, on devrait prendre le droit de le lui faire entendre. Le bonheur est chose trop rare pour qu'on le laisse échapper.

— Ce droit à l'amour revendiqué par vous, et qui franchirait les obstacles sans scrupules, pourrait être un dol pour certains.

Elle le regarda bien en face, non plus avec son regard enveloppant, mais avec une fixité presque méchante, et prononça :

— Tant pis! Tant pis! c'est surtout en fait de sentiments qu'il faut prendre son bien où on le trouve.

— C'est une mesure arbitraire...

— Peut-être! Rien n'empêche d'ailleurs ceux qui possèdent ce bien de le défendre. Qu'y aurait-il de déloyal dans cette lutte?

— Pour qu'il y ait lutte, il faut qu'il y ait déclaration de guerre. Or, cela implique des aveux cyniques devant lesquels toute âme délicate reculera.

— La bataille n'a jamais fait reculer les âmes hautes; je n'ai peur de rien, partant je ne suis pas prudente!

Vivement, comme blessé, Michel répliqua :

— Ce n'est pas toujours par prudence qu'on

cache les sentiments les plus spontanés de son âme, c'est aussi par pitié. Rien ne me paraît plus odieux que de faire souffrir ceux qui ne le méritent pas ; il y a là une lâcheté morale équivalente au coup de couteau donné par derrière, et que la victime ne peut parer.

— Il s'agirait de savoir quelle est la victime dans un tel conflit sentimental ; est-ce la première femme aimée qu'on va abandonner, ou la seconde à qui l'on n'a pas le courage de sacrifier la première ?

— Tout cela est assez complexe... Ah ! comme le courant des moindres vies est bouleversé par de soudains tourbillons !

A ce moment Suzanne entra.

La dernière phrase de Michel avait rendu Mercédès rêveuse. Retrouvait-elle un peu de ses propres réflexions dans l'observation du jeune homme ? Toujours est-il que l'arrivée de son amie ne la tira pas de son absorption.

— Eh bien, votre conversation me semble

languissante! remarqua la fiancée de Michel en s'installant auprès d'eux.

— C'est que tu arrives au moment d'une pause; nous venons d'échanger nos vues sur le capitaine de Bussières. Il représente à monsieur Savines le type parfait de l'homme à aimer. Qu'en penses-tu, toi?

— Il est très bien, en effet. N'est-ce pas ton avis? interrogea Suzanne avec un regard qui quêtait la confidence.

— Non, ou plutôt à demi. Michel a deviné l'idée du monsieur... Quant à la mienne...

— Elle m'est restée impénétrable. J'avoue m'expliquer mal que vous n'ayez pas songé à un mariage avec le capitaine. Je trouve qu'il réalise le type idéal de l'homme.

— Il vous a surpris parce que votre nature est différente de la sienne. Nous n'admirons jamais que les gens qui ne nous ressemblent pas.

— Je vous assure, en effet, que je me sens très inférieur à ce brillant causeur, ce vrai

gentleman. J'ai eu un plaisir particulier, mêlé d'envie, à le voir évoluer autour de vous, attentif sans vous accaparer, prompt à la riposte, animant votre réception et la rendant plus attrayante par sa beauté physique et sa belle humeur.

— Qui sait ?

— Que-sous-entendent ces deux mots, ma chérie ?

— Rien, Suzon, rien ! Je trouve seulement Michel un peu jeune.

— Jeune ?

— Oui, mon cher. Comme une petite fille fraîchement sortie du couvent, vous vous emballez sur des apparences. J'ai déjà été demandée cinq ou six fois en mariage par des hommes qui valaient Bussières. Eh bien, je n'ai pas encore rencontré dans ces prétendants cette subite entente, ou cette diversité d'opinion réfutée impartialement qui fait qu'on pense : « Celui-là est quelqu'un ; si je lui plais, au moins il ne me flatte pas. » Non, jamais je

n'ai senti en personne cet élan spontané qui fait qu'on se devine aimée pour soi-même, en dehors de toute autre considération.

— C'est à peine si je puis te croire.

— En veux-tu une preuve? Tous fuient quand, sur mes ordres formels, ma dame de compagnie leur laisse entendre que je n'ai pas la fortune colossale qu'on me suppose.

— C'est bizarre! s'exclama Suzanne, tandis que Michel, de nouveau attendri, écoutait les révélations de Mercédès.

— Peut-être est-ce bizarre, dans tous les cas cela est. Aussi rien ne devient plus écœurant que le manège de ces messieurs, et moins séduisantes paraissent leurs qualités physiques et mondaines, quand on devine chez les bénéficiaires l'exploitation qui en fait une sorte de profession.

— Pauvre chérie!

— Oui, pauvre moi! Apprécie donc grandement ton bonheur, Suzanne, et vous aussi, Michel; vous vous aimez sans arrière-pensée;

votre pauvreté vous a unis, tandis que ma fortune m'éloignera sans doute à jamais de l'homme qui m'aime et que je pourrais aimer.

— Michel, fit Suzanne en lui désignant Mercédès, vous ai-je trompé quand je vous disais que mon amie était aussi intelligente que belle? Quelle sagacité derrière ces yeux de damnation!

Savines se tut. Il pensa que c'était bien en effet ces yeux de damnation qui par leur profondeur insondable lui donnaient le vertige; mais il constata aussi, presque avec angoisse, que le bout de dialogue qu'il venait d'échanger avec Mercédès, au lieu de saper sa passion naissante, l'emportait au contraire sur la route affolante de l'espoir.

Et le soir, quand il se retrouva seul, il lutta de nouveau contre cet amour félon prêt à chasser l'autre; mais il aurait la force de le vaincre, de s'attacher à son devoir, à l'honneur.

Pourquoi le charme de Suzanne, charme fait de demi-teinte, de bonté et de distinction, s'ef-

façait-il devant la nature hardie et hautaine de Mercédès ?

L'une semblait la rose blanche à la corolle simple ; l'autre rappelait la puissante rose pourpre aux pétales repliés en frisures contrariées qui donnent au calice de certaines fleurs l'aspect d'un petit tourbillon de gouffre. Certes, jusqu'ici, Michel croyait résister à l'attirance de Mercédès et garder intacte dans son cœur la part de tendresse qu'y possédait Suzanne, sans s'apercevoir que cette part s'amoindrissait chaque jour.

Si, en pensant à elle, il la trouvait charmante, dès qu'elle était auprès de lui elle l'irritait tantôt par son calme et sa foi en lui, tantôt parce qu'il la voyait mal à propos inquiète et tourmentée.

Cette situation l'énervait. Il se jugeait sévèrement, s'en voulait de ne pas secouer le joug qu il subissait, de n'avoir pas le courage de fuir pour reprendre avec sa fiancée une vie studieuse. Mais pour arriver à ce résultat et ne

pas continuer de mener à Tremnireck cette existence de farniente dans un luxe déprimant, quel prétexte invoquer ? Il n'en trouvait aucun, sinon de crier à ces deux jeunes filles la triste vérité.

Heureusement pour lui, sur ces entrefaites, son roman parut.

La joie de recevoir le premier exemplaire détourna Michel, pendant quelques jours, des éternels et insolubles problèmes qu'il se posait devant les moindres faits et gestes de Mercédès, et des cruels scrupules de conscience par lesquels il passait. Un moment l'auteur domina l'amoureux.

Suzanne qu'il négligeait un peu, et qui s'en apercevait sans oser se plaindre, attribuant ce changement d'attitude à leur existence mouvementée si différente de celle qu'ils menaient à Paris, fut tout heureuse de le voir reprendre l urs causeries sérieuses.

Elle en profita pour lui soumettre l'idée d'un autre roman qui hantait son esprit ; elle en fit

le schéma; Michel l'approuva en principe; mais quand, ayant fixé une heure pour jeter ensemble les bases du premier chapitre, Suzanne lut ce qu'elle avait déjà écrit, elle s'étonna des difficultés que Michel suscitait. Il s'agissait d'une jeune fille contre laquelle se retournaient les meilleures de ses actions, et que martyrisaient par leur conduite inconsciente, ceux qui auraient dû la protéger, l'aimer.

C'était un peu sa vie d'enfant malheureuse et opprimée par cette mère, cette sœur dont c'eût été le devoir de la chérir, que la pauvre fille avait mise en scène.

Ses souffrances décrites avec sincérité, dans le milieu simple de la haute bourgeoisie où s'était passée son enfance, au lieu d'attendrir Michel, le contrarièrent.

Un peu brusquement il interrompit la lectrice :

— Pardon ! c'est votre histoire que vous racontez là ? Or, souvenez-vous qu'il est très mauvais de se prendre pour sujet. Il faut au contraire le plus possible s'extérioriser.

— Oui, en principe. Pourtant, où est la nécessité de ne pas peindre une souffrance vécue quand on l'a dépouillée de ce qu'elle avait de trop personnel ? En la décrivant je m'oublie, je ne pense qu'aux lecteurs ; j'analyse objectivement.

— Mais où voulez-vous en venir ? Quelle philosophie allez-vous tirer de cette ébauche de votre existence ?

— Je ne philosophe pas, mon ami, je conte. Au reste, le titre vous l'indique, je peindrai *les Malfaisants ;* non pas ceux qui cambriolent ou égorgent, non pas les voleurs et les assassins, de temps en temps punis ceux-là, mais ceux qui vont la tête haute, le cœur joyeux, et qui n'en sont pas moins de grands criminels, quelquefois plus terribles que les autres.

— Et comment finira ce livre... gai ?

— Oh, Michel, ne plaisantez pas ! Ce livre ne sera ni gai, ni triste, il sera vrai. Je crois à ce que j'ai souffert ; je n'en parle qu'après un long repos de l'âme et non plus comme j'ai res-

;enti, mais comme je me souviens. N'oubliez)as qu'un écrivain a dit : « Toute éloquence loit venir d'émotion et toute émotion donne ıaturellement de l'éloquence. » Et il a dit :ncore : « La mémoire n'aime que ce qui est :xcellent... » J'espère que la mienne ne faillira)as à ce devoir.

— Soit ; vous avez un certain charme de tyle qui rehaussera le terre à terre de ce onte ; mais encore une fois comment le finirez-ous ?

— Vous allez vous moquer... Je voudrais ue les efforts de mon héroïne fussent récom-ensés comme l'ont été les miens ; qu'elle vain-uît les événements, qu'elle fût heureuse enfin, t aimée par un cher Michel !

— Vous n'allez pas donner mon nom au éros, j'imagine ?

— Oh, cher ! comment avez-vous pu penser ela ?

— C'est égal, Suzon, j'ai peur que cette his-oire ne soit bien banale.

— N'ayez pas cette crainte. L'habitude d raisonnement abstrait vous fait mépriser m pauvre légende, mais je ne séparerai pas l'es prit de la lettre : vous serez l'esprit.

— Après tout, nous pouvons toujours essayer Seulement, au lieu de mettre vos héros dan ce milieu de bourgeoisie médiocre, placez-le donc dans le grand monde ; certaines descrip tions me plairont à faire. Par exemple, nous dépeindrons ce château, une garden-party, u bal très chic, des promenades à cheval ; j'ai déj pris des notes et retenu des termes sportifs.

Suzanne sourit. Elle qui avait vécu sa petit enfance dans un milieu de luxe, pardonna c snobisme à Michel qui, pour la première fois entr'apercevait le monde. Elle se réservait d lui démontrer plus tard l'inutilité de ces scène rebattues qui traînent dans tous les romans et de les lui faire enlever si elles gênaient l marche de leur nouvelle œuvre. Son fianc ne vit pas ce sourire ; avec une belle incons cience il lui confia :

— Dites-moi, puisque notre livre actuel est en cours de publication, ne pourrions-nous pas demander de l'argent à notre éditeur?

— Vous en avez besoin?

— Certainement; j'ai constaté l'autre jour, à le thé, que j'étais trop mal mis. Je voudrais renouveler ma garde-robe.

— Je vous ai trouvé simple, mais très bien mis au contraire.

— Vous n'êtes pas difficile! J'étais le seul à porter, en plein mois d'août, des chaussures noires.

— Mon Dieu, Michel, pardonnez-moi d'insister, mais j'avais pensé que si nous pouvions garder en réserve la somme qui nous est due, elle nous serait utile au moment de notre mariage.

— Quelle prévoyance à longue échéance! Nous n'y sommes pas encore, ma chère!

Suzanne, à ces mots, ressentit un tel bouleversement que, baissant la tête vers les feuilles éparses sur la table, afin de cacher son visage,

elle eut à peine la force de murmurer pour faire bonne contenance :

— Rien n'est plus facile que d'écrire à monsieur Mériot...

Michel reprit :

— Je vais le faire immédiatement ; j'écrirai même sur une feuille de papier où le manoir est gravé ; un peu d'ostentation ne fait jamais de mal. Il verra, ce directeur, que nos relations sont assez belles et que nous ne villégiaturons pas dans le fameux « petit trou pas cher ».

Et comme un écolier ravi du moindre prétexte pour échapper au joug du maître, il s'éloigna.

Alors, une grande tristesse envahit Suzanne. Était-ce par enfantillage que Michel agissait ainsi, ou la fréquentation des gens riches avait-elle sur lui une si déplorable influence ? Tout à coup elle comprit qu'un péril menaçait leur tendresse. Quel était-il ? d'où venait-il ? Confiante jusqu'ici en la loyauté de son fiancé, croyant le bien connaître, depuis leur arrivée

en Bretagne elle n'avait pris garde à rien; simplement ravie de voir Gérald et Michel heureux, elle s'était grisée de leur propre bonheur.

Et voilà que mille menus faits surgissaient subitement devant sa mémoire, lui montrant qu'une étrange indifférence s'était glissée entre Savines et elle. Pas une fois depuis longtemps il n'avait suscité un tête-à-tête; au contraire, s'il rencontrait Suzanne seule dans le parc, il se hâtait de la ramener vers le château. Les leçons qu'il donnait autrefois si joyeusement à Gérald, il les avait suspendues de sa propre initiative...

En revanche, chaque matin, rien ne lui eût fait renoncer à son heure d'équitation sous la direction du premier cocher. Souvent, tandis que Suzanne travaillait, elle avait entendu le rire de son amie se mêler au piaffement des chevaux, aux exclamations sonores de Michel, en passe de devenir un superbe cavalier, affirmait Mercédès.

Suzanne retrouvait jusqu'à des lambeaux de phrases entendues d'une des fenêtres de sa

chambre laquelle donnait précisément du côté du paddock où avaient lieu ces leçons :

— Est-ce mieux, mon maître? interrogeait comiquement Michel.

— Hum! Ça manque un peu de grâce, mais il y a de la solidité; les jambes sont bonnes, vous avez des muscles, poète! D'ici cinq jours vous pourrez sortir avec moi sans trop avoir l'air d'un cavalier de Robinson. Jenckins? monsieur a de grandes dispositions, n'est-ce pas?

Et l'homme d'écurie de répondre :

— Oh yes, really, madame!

Ces phrases, d'autres encore, bourdonnaient aux oreilles de Suzanne, sans la distraire de son travail. Elle se trouvait maintenant un peu naïve de les avoir écoutées avec une telle confiance; mais à ce moment-là ne lui représentaient-elles pas un fiancé heureux? C'était du bonheur qu'elle procurait à Michel, c'étaient des joies saines dont elle était heureuse de le voir s'enivrer.

Elle pensait pour lui, comme elle pensait pour Gérald :

— Il est bien ici, il s'y plaît ; son esprit se repose, sa santé se fortifie.

Et elle continuait sagement de composer le nouveau roman projeté afin de faciliter le travail à son collaborateur, de lui préparer une besogne plus facile, ignorant que les êtres trop aimés font les êtres ingrats.

Comme elle était infiniment bonne, son cœur tendre, après s'être désespéré de l'attitude énervée de Michel, lui trouva des excuses et une raison d'être dans le fait même du changement de leur existence.

A quelques jours de là, un matin qu'elle travaillait seule à la bibliothèque, Gérald entra. Comme elle le regardait avec sollicitude, elle vit que ses yeux étaient rouges.

— Qu'as-tu, mon enfant chéri?

— Rien, tante.

— Si, mon amour, tu as quelque chose! Des larmes noient encore tes yeux... Allons,

viens vite sur les genoux de tante et conte-lui tout bas ton grand chagrin...

L'enfant, attendri d'être deviné, se jette à son cou en sanglotant ; il se blottit contre elle, et murmure d'une voix entrecoupée :

— C'est... c'est Michel... qui... qui m'a... insulté !

Malgré elle, Suzanne sent un flot de sang lui monter au visage, et son cœur bat jusqu'à lui couper la respiration. Pour calmer Gérald, elle l'interroge en se maîtrisant :

— Voyons, chéri, tu exagères sans doute... Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Non, non, je n'exagère pas, tante ! J'étais en train de jouer avec mon lasso, au carrefour du Roy, quand j'ai vu Michel arriver avec Jenkins, dans la charrette anglaise... il prenait sa leçon de guides, tu sais ? Alors je lui ai fait signe, alors il s'est arrêté et il m'a dit : « Qu'est-ce que tu veux ? » Alors j'ai dit : « Je voudrais monter avec vous, par derrière ». Alors il a dit : « Non ! tu es bien trop mal

fagoté, tu as l'air d'un voyou avec ce costume ! »

Suzanne esquissa un sourire ironique, et hochant dédaigneusement la tête, elle s'ingénia à consoler Gérald en lui faisant prendre la chose en riant.

— Voyez-vous cela ! Eh bien, m'sieur Savines, vous aurez affaire à tante, tout à l'heure ! Oser dire que mon chéri est fagoté comme un voyou... mais c'est un crime ! Compte sur moi, petit, pour que Michel se repente de ces vilaines paroles ! Il sera sévèrement grondé.

— Est-ce vrai que j'ai l'air d'un... d'un...

Un peu tristement Suzanne dit, après avoir embrassé l'enfant :

— Non, mon chéri ; viens et regarde-toi dans cette glace ; tu vas voir que tu es un petit gentilhomme très distingué. Ton costume marin en toile bleu foncé te va très bien ; ton col est propre, ta cravate de soie noire correctement mise, tes liettes bien blanches et bien plissées... Ah ! par exemple, tes cheveux sont

un peu ébouriffés! C'est égal, Michel s'est trompé. Pour avoir jamais l'air d'un voyou, il te faudrait une autre allure et un autre visage que le tien.

A moitié consolé, l'enfant balbutie :

— Tu sais, tante, j'ai été bête : j'aurais dû jouer au bout de l'allée des platanes, parce que c'est là que Mercédès est montée dans la voiture avec Michel... elle m'aurait bien emmené, elle, va! Ils ont filé si vite après, et j'aime tant ça, aller vite, vite en voiture!

Mais « tante » n'écoute plus. Pour la seconde fois elle ressent cette crampe au cœur qui la laisse ensuite pâle et tremblante.

Pourquoi ne lui a-t-on pas parlé de cette excursion matinale, sûrement projetée d'avance?

Et sous quel prétexte Mercédès n'est-elle pas montée dans la voiture devant la maison?

Peut-être avant de partir en promenade avait-elle eu des ordres à donner aux jardiniers? Mais non! le potager et le jardin fleuriste sont au moins à un kilomètre de l'avenue

des platanes; ce n'est donc pas là que la jeune fille eût donné rendez-vous à Michel.

Alors quoi? Quelle nécessité de se cacher? D'ailleurs se cachaient-ils? Sans doute cette rencontre n'était due qu'au hasard, et tous deux allaient lui conter leur escapade au retour.

Malgré ce sage raisonnement, quel sentiment complexe pousse Suzanne à dire :

— Écoute, Gérald, je ne parlerai ni à Mercédès ni à Michel de ton chagrin de ne pas les avoir accompagnés; nous sommes chez Mercédès, il ne faut pas qu'elle se juge moins libre de vivre à sa guise parce que nous habitons sa maison. Pour te dédommager veux-tu que nous allions ramer sur le lac?

— Oh oui, oui, tante! Ça, c'est une fameuse idée! Tu verras, je te conduirai jusqu'à l'île, nous y débarquerons et nous jouerons à Robinson Crusoé.

— C'est entendu! Passe-moi mon chapeau et partons vite.

Tandis que l'enfant court devant elle en gambadant, déjà oublieux de sa peine, la pauvre Suzanne ne peut distraire sa pensée de la complicité de son amie et de son fiancé ; elle ne peut comprendre qu'ils n'aient pas agi avec franchise. Où serait le crime d'avoir eu le désir de se promener seuls ? Ne l'ont-ils pas fait bien souvent sans que jamais elle s'en soit étonnée ?

Arrivée à l'île, le babil de Gérald, la vie factice qu'il créait autour de lui, — grâce à cette admirable imagination que possèdent les enfants, — ne la purent distraire. Elle eut beau s'intéresser aux jeux du petit, feindre d'avoir peur des bêtes fauves, changer de cantonnement, aller du bord de l'eau à l'intérieur de l'île, éplucher des cailloux en guise de pommes de terre et manger quelques fraises des bois, insuffisamment mûres, représentant le produit giboyeux de la chasse du nouveau Robinson, cette pensée lancinante ne la quittait pas : « Pourquoi m'ont-ils dissimulé leur promenade ? »

De nouveau le sentiment de son isolement, de sa misère, se fit sentir si vivement, que des larmes perlèrent à ses cils et puis glissèrent une à une sur ses joues pâles.

La cloche du déjeuner tintant au loin les fit quitter leur retraite. Suzanne et Gérald arrivèrent au château comme le deuxième coup s'achevait. Ils montèrent à leur chambre pour mettre un peu d'ordre dans leur toilette et redescendirent au salon au moment où le maître d'hôtel agitait la cloche pour la troisième et dernière fois.

Personne n'était là.

Le vaste salon, vide de ceux que Suzanne espérait y trouver, lui sembla triste et froid malgré la beauté des verdures de Flandre tendues sur les murs ou servant de portières. Les meubles à colonnes torses qu'elle avait jusqu'ici admirés, les sièges en cuir de Cordoue gaufrés d'or et la haute cheminée avec ses gaines d'où émergeaient des cariatides, toutes ces choses, ce matin-là, lui apparaissaient sévères,

presque lugubres, maintenant qu'elle se sentait abandonnée.

Elle s'approcha d'une des portes fenêtres. Là, le front appuyé contre les vitres, elle regarda au loin fixement.

Sous la splendeur du soleil de midi, l'angoisse qui l'oppressait devint plus douloureuse. Cet événement de l'excursion dissimulée, si insignifiant qu'il fût, avait pour ainsi dire dévêtu son âme du voile d'illusions qui l'enveloppait. Suzanne frissonne; un retour subit de son esprit vers le passé lui montre de quelles chimères elle s'est nourrie.

Par un sentiment intime de droiture et par soif de bonheur, elle a lutté contre cette sensation, comme elle s'efforce de lutter encore aujourd'hui, plus vaillante que jamais, après le coup droit qu'elle vient de recevoir.

Souvent déjà, n'a-t-elle pas senti un vide terrifiant se glisser entre elle et son fiancé, comme si leurs deux natures étaient ennemies?

Pourquoi éprouver un pareil recul devant certains actes, certaines opinions, certaines lois acceptées par Savines, uniquement pour la raison qu'elles n'étaient pas celles dont elle-même subissait volontiers le joug ?

Supérieurement intelligente et sage, Suzanne pensait : « Les consciences diffèrent comme les visages ; il faut savoir s'accommoder de la personnalité de ceux qu'on aime, si différente soit-elle de notre propre personnalité. Cette divergence n'est pas le réel obstacle à une communauté de vie heureuse... Ce qui tout à coup m'épouvante, c'est la crainte de m'être trompée sur l'âme de Michel ; dans nos rapports mutuels, il semble rechercher une pâture pour son intelligence plutôt qu'un aliment pour son cœur. Je vois maintenant qu'il n'a jamais fait absolument cause commune avec moi. Il n'a témoigné en aucune façon décisive que je lui devenais plus chère à mesure qu'il me connaissait davantage. Ah ! quelle affreuse chose de se rendre ainsi compte qu'il

ne prend plus aucun souci de mon petit Gérald et nous porte une affection si médiocre! »

Un bruit léger du côté de la porte la fit tressaillir. Dans l'entre-bâillement Mercédès parut, et comme Suzanne, brusquement arrachée à ses préoccupations, se retournait, le visage encore crispé d'une inquiétude intense, le premier mot de son amie fut :

— Qu'as-tu?

Se maîtrisant, la jeune fille répondit :

— Rien.

— Eh bien, on ne le dirait pas!

Puis, sans insister, Mercédès continua :

— Allons vite nous mettre à table. Offre-moi ton bras, Gérald.

Elle souriait; mais une gêne se devinait dans son accent qu'elle tâchait de rendre jovial. Arrivée dans la salle, elle s'exclama à la cantonade :

— Tiens! Savines n'est pas là? Dans quel coin du parc peut-il bien flâner?

Suzanne, blessée d'une dissimulation aussi manifeste répliqua :

— Tu dois le savoir mieux que nous...

— Pour quelle raison ?

— Parce que vous vous êtes promenés ensemble ce matin.

— Ah ! voilà donc la raison de ton attitude ? tu m'en veux de mon escapade ?

— Tu te trompes : je te reproche seulement le mystère dont tu l'as enveloppée. Ni mon fiancé (elle appuya sur le mot), ni toi, n'avez besoin d'employer ces ruses mesquines pour faire ce qui vous plaît.

— Quelles ruses ?

— Tu sais ce que je veux dire.

— Aucunement, ma chère !

— Il n'était pourtant pas nécessaire de rejoindre Michel au milieu du bois...

— Qui t'a conté cette histoire ridicule ?

— Gérald vous a vus.

— Oh, si tu écoutes les potins d'un enfant !

— Il n'y a pas potin, mais simple consta-

tation d'un fait qui n'est d'ailleurs rien en lui-même. Je te l'ai déjà dit, il ne s'aggrave que de la dissimulation dont vous l'avez entouré.

Mercédès, acculée, jugea plus sage de se dérober ; aussi affectant un air bon enfant, elle dit :

— Allons, Suzanne ! Il n'y a pas dans tout cela matière à prendre tes grands airs. La chose s'est passée très simplement. Au reste, voici Michel, il t'expliquera...

— Non, je t'en prie, pas d'explication. Ce n'est ni l'heure ni l'endroit...

Et Suzanne désignait d'un coup d'œil le maître d'hôtel qui venait d'entrer et s'apprêtait à leur passer les plats.

La vérité, comment l'aurait-elle sue ? Elle sentait bien que, malgré l'affirmation de Mercédès, Michel ne la lui dirait pas. Il fallait qu'elle la devinât ou la surprît. Mais ses yeux étaient dessillés, et déjà ce qu'elle constatait la faisait horriblement souffrir.

Vis-à-vis de Mercédès, Michel n'avait plus la même attitude qu'au commencement de son séjour à Tremnireck ; sa camaraderie parfois un peu grondeuse s'était transformée, pour elle, en une sorte de culte ; chacun de ses regards allait vers elle tout chargé d'admiration et d'amour. C'était presque innocemment que cet amour s'adressait à Mercédès, puisque le jeune homme s'était juré de garder intacte sa foi à Suzanne. Pourtant, comme si cette promesse faite à lui-même l'eût délivré d'une contrainte, il vivait depuis lors parfaitement heureux entre ces deux sentiments complexes sans s'apercevoir que sa fiancée commençait à souffrir, et Mercédès à s'énamourer.

Le matin même, pendant cette promenade, leur situation réciproque était entrée dans une phase nouvelle qui les avais remplis d'ivresse, parce que, sous les dehors du respect le plus profond, Michel, en fixant à leur tendresse d'illusoires limites, l'avait légitimée à leurs propres yeux en la dégageant de toute arrière-

pensée déloyale, donnant ainsi pâture à leur soif d'amour.

Comme ils fuyaient à travers les vallées et les bois, grisés de grand air, de liberté, d'espace, Mercédès, devant l'ardeur des sentiments exprimés par Michel, avait eu une lueur de lucidité.

— Ne me parlez pas ainsi ! s'était-elle écriée. Vous êtes lié à Suzanne, et je ne dois voir en vous que le fiancé d'une amie.

Avec habileté il réfuta l'argument :

— Pourquoi l'affection sérieuse que j'ai pour Suzanne m'empêcherait-elle de vous vouer à jamais la plus admirative tendresse ? Je ne lui dérobe rien dans la part que je vous fais. Vous êtes la folie de mon cœur comme elle en est la sagesse. En retour de ce que je vous donne je ne vous demande qu'un peu d'indulgence pour l'âme infirme que je possède.

— Oh, infirme !

— Certes ! puisqu'une seule affection ne lui est pas suffisante.

— Est-ce signe de faiblesse, cela? J'opinerais plutôt pour signe de force.

— Ne jouez pas sur les mots. Fort ou faible, je suis à vous. Pouvais-je échapper à cette extase d'admiration qui saisit quiconque vous approche? Cette amitié amoureuse ne doit pas vous effrayer; laissez-vous guider par moi dans les sentiers qui vous y mèneront...

Elle n'avait rien répondu; mais les battements de son cœur et le charme qu'elle ressentait à écouter cette voix mâle et persuasive lui démontraient qu'elle avait enfin trouvé son maître. Aussi une certaine rage lui venait-elle de sentir Michel si attaché à Suzanne. Ce n'est pas l'amitié amoureuse qu'elle eût voulu qu'il lui offrît, mais le mariage, quitte à le refuser. Ce droit à l'amour, qu'autrefois elle se targuait de prendre où qu'il se présentât, se dressait enfin devant elle et, par une ironie du sort, la plus élémentaire loyauté lui interdisait de s'en saisir.

La comédie que jouait Savines en lui ca-

chant sa passion sous le couvert de la plus ardente amitié, les mots dont il se leurrait lui-même pour échapper à sa conscience, en imposaient à Mercédès, signe évident qu'elle était déjà sérieusement éprise.

Avec un cynisme plus loyal que les jolies hyperboles dont tous deux enguirlandaient leur crime envers Suzanne, ils auraient pu s'avouer qu'ils s'aimaient, et que rien désormais ne les empêcherait d'être un jour l'un à l'autre, puisque Dieu improvise le drame des destinées avec le concours des volontés et des défaillances humaines.

Ce jour-là, le déjeuner fut lugubre. Michel, dès son entrée dans la salle, devina l'orage prêt à éclater. L'attitude contrainte de Suzanne l'exaspéra. Se sentant coupable, il en voulut à sa victime, et sa tendresse nouvelle se doubla d'une sorte de pitié attendrie pour Mercédès qu'il jugeait innocente, son orgueil masculin se trouvant très flatté de l'imaginer incapable de lutter contre la volonté d'amour qu'il lui

imposait par la seule force de son caractère et de son intelligence.

Mercédès, au contraire, s'effrayait tout à coup de l'autorité dont les regards de son flirt la voulaient pénétrer lorsqu'ils se fixaient sur elle.

Prise un moment à son propre jeu de coquette, elle avait trop rendu la main à ce nouvel amoureux. Séduite par la culture raffinée de son esprit, par le sens artiste qui guidait ses actes, elle avait perdu de vue l'homme de la première génération, armé de cette volonté tenace, encore peuple, qu'un long atavisme de culture n'avait pas préparé aux renoncements nonchalants de la sensation délicate perçue.

Ce cerveau, très supérieur à ceux des mondains fréquentés jusqu'ici par Mercédès, possédait une énergie persévérante qui commençait à l'inquiéter.

Qu'attendait-il donc d'elle? Elle cueillait volontiers en passant cette délicate aventure; mais de là à croire qu'elle lui donnerait une

fin pratique quelconque, c'était de la part de Michel se tromper grossièrement.

Pour la première fois Mercédès avait peur des ronces volontairement semées par elle sous ses pas afin d'accidenter le chemin, puisque très inopinément ces ronces prenaient racine et croissaient avec vigueur.

Trop avisée pour ignorer qu'un homme amoureux, une fois sûr de la passion qu'il inspire, se refroidit singulièrement, elle se demandait ce qu'il resterait du Michel Savines qui l'avait charmée, si ce flirt ne s'arrêtait pas à temps.

Devenir madame Michel Savines, belle-fille d'un petit papetier de Lyon, femme d'un *futur* littérateur, lui parut une chose si parfaitement grotesque, qu'elle se résolut à mettre une barrière entre elle et son ami. « Le charme de sentir », dont il est parlé dans les Saintes Écritures, ne devait pas l'entraîner à quelque irréparable sottise.

Aussi, quand on se leva de table, prétexta-

t-elle des lettres à écrire, comptant qu'une explication sentimentale rapprocherait les fiancés.

A peine étaient-ils seuls, en effet, que Michel, un peu durement, s'adressa à Suzanne:

— Ma chère, je n'apprécie pas beaucoup ce genre que vous prenez de faire « des têtes » à propos de tout et de rien. Vous avez à certains jours une expression fermée et contrainte tout à fait ridicule. Pourquoi ces airs? Pouvez-vous seulement le formuler?

— Certes!

— Alors abstenez-vous-en; ce serait à propos de quelque absurdité qui m'exaspérerait, mais dont je ne prendrais même pas la peine de me disculper.

— Comme vous êtes dur pour moi maintenant!...

— Du tout; seulement je trouve inutiles ces petits flux et reflux de jalousie qui agitent votre âme, et je compte bien vous en guérir. Je veux vous fortifier de ma force au lieu de céder à votre faiblesse.

L'orgueil et la révolte luttèrent un moment avec le chagrin dans le cœur de Suzanne ; ce fut le chagrin qui l'emporta. Elle balbutia :

— Vous ne m'aimez plus...

Son accent était si désespéré que Michel en resta frappé. Emporté par ses propres sentiments, il dit vivement :

— Vous vous trompez. Il faut que je vous aime pour résister à...

Il s'arrêta, subitement effrayé de ce qu'il allait avouer.

Elle, blessée au cœur, interrogea :

— A... à quoi ? Dites-le franchement. J'aime mieux tout entendre que de subir plus longtemps cette situation ambiguë.

Redevenu maître de lui, jugeant sans doute que l'heure n'était pas propice pour parler, Michel sourit ironiquement et jeta, bénévole :

— Allons, Suzanne, ne vous conduisez pas en petite fille ! Voulez-vous que je vous dise ? Vous avez été jusqu'ici une fiancée trop heureuse...

— Est-ce la seule conclusion à laquelle vous arrivez ?

— Oui ; les femmes sont de grands enfants, et vous êtes une si charmante femme ! Adieu, chère ! Faisons la paix avant que j'aille travailler.

Ce disant, il baisa la main de la pauvre fille avec une galanterie souriante qui lui fit l'effet d'une insulte.

A peine la porte refermée, Suzanne, secouée de sanglots, pleura. Cette crise eut du bon : elle la délivra du trouble et de l'indécision qui l'étreignaient depuis le matin.

Quand elle regagna sa chambre, elle était déterminée à ne plus rester dans cette incertitude angoissante. Mais la résolution que, de son côté, Mercédès avait prise de décourager son amoureux, allant en sens contraire de celle de Suzanne qui cherchait à surprendre leur intrigue, il en résulta un temps d'accalmie et d'attente qui énerva Michel.

Lorsque la coquetterie de Mercédès reprit

le dessus sur la sagesse relative de son égoïste décision, Suzanne devenue froide et calme observatrice, recommença de souffrir. Ce lui fut un déchirement de se sentir « l'associée » et non plus « l'aimée ».

En même temps qu'elle jugeait médiocre l'affection que lui portait Michel et s'apercevait de la légèreté de ce caractère qu'elle avait cru fort, du peu de consistance de sa volonté, elle était si pleine de pitié pour cet infatigable chercheur de sensations nouvelles qu'elle s'attendrissait moins sur son propre avenir compromis que sur celui de son partenaire. Elle pensait, s'imaginant être encore utile au bonheur de Michel :

— Je deviendrai son soutien : mon amour se fera maternel, et Michel me reviendra, car Mercédès ne peut l'aimer comme il a besoin qu'on l'aime. Je la vaincrai, parce qu'elle ne saura jamais l'envelopper d'une tendresse pareille à celle que lui garde mon cœur. Non ! elle ne pourra lui parler de si aimante façon

que son âme se fortifie et renaisse au calme, appuyée à cet infini d'affection. Il a ma vie si pleinement, si infatigablement, que mes pensées, toujours à sa suite par les routes, sans s'inquiéter des choses qui n'ont pas trait à lui, diversifieront mon amour et arriveront ainsi, par leur volonté tendre, à prolonger indéfiniment son bonheur.

Malgré sa désillusion présente, déjà prête au pardon, elle comptait sur on ne sait quel revirement des sentiments de Michel. Ce n'était pas pour autre chose qu'elle restait patiemment à Tremnireck auprès de sa rivale, dans cette douloureuse impuissance de lutter contre elle si légère, si coquette, si détachée d'un bien trop cher à la pauvre Suzanne.

XIII

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'un incident notable avançât en rien les événements dans un sens ou dans l'autre.

Les distractions mondaines multipliées à dessein par Mercédès qui, perdant pied dans cette intrigue cherchait à s'étourdir du danger pressenti, se succédaient sans interruption.

On était en septembre. Le raisin étant rare en ce coin de Bretagne, une ancienne coutume du château voulait qu'on fêtât le premier cep de vigne mûr par un grand dîner suivi de bal.

Le dîner s'achevait dans le discret brouhaha d'une réunion select, et l'heure de la distribution des grappillons de raisin avait sonné. Mercédès se leva, fit place aux domestiques qui avancèrent vers elle, du milieu de la table, le haut cep feuillu, couvert de grappes mûres et dorées. Alors, restée debout devant sa place, elle détacha les fruits savoureux afin qu'ils fussent ensuite distribués à ses convives.

Elle était belle d'une beauté païenne en accomplissant cet acte si simple. Pas un de ses mouvements n'échappait à Michel ; il suivait des yeux avec ferveur le gracieux frémissement des doigts découvrant leur butin au milieu du feuillage. Se sentant admirée, la jeune fille ne hâtait pas son délicat travail, mais au contraire étudiait ses gestes et la grâce de ses attitudes. Ses bras splendides, demi-nus, émergeaient d'un savant fouillis de dentelles. Ses mains fines et blanches armées de ciseaux d'or paraissaient et disparaissaient, à travers les feuilles découpées de la vigne, avec une coquetterie

savante, et Michel hypnotisé ne remarqua pas alors les regards douloureux dont l'enveloppait sa fiancée.

Dans cette salle surchauffée, où les libations avaient animé les convives d'une joie imprécise, la malheureuse, malgré toutes ses résolutions, tressaillait de douleur. Ses dents s'entrechoquaient, son visage était d'une pâleur mortelle ; mais son trouble et sa révolte furent à leur comble quand elle entendit cet échange de phrases entre Mercédès et M. de Bussières :

— Prenez garde, mademoiselle ! Vous arrivez à la fin de la cueillette...

— Eh bien ?

— Eh bien ! la tradition veut que le dernier grappillon distribué ainsi de vos blanches mains soit une sorte d'engagement d'amour envers le dernier convive auquel vous l'enverrez.

— C'est vrai, au milieu de vous tous, mes amis, j'avais oublié la légende ! Qui de vous n'est pas encore servi, messieurs ?

Deux énergiques : « moi ! » « moi ! » cou-

pèrent le silence qui s'était subitement établi. Ces deux mots avaient été prononcés simultanément par Bussières et Michel.

— Voici donc l'avant-dernière grappe, capitaine ! Vous êtes trop libre de votre destinée pour ne pas m'effrayer... Michel Savines, à vous la dernière, puisque je vous sais le cœur pris !

Et au lieu de poser le fruit sur la coupe de cristal comme elle avait fait jusque-là, d'un joli geste, elle lança la grappe à Michel au travers de la table.

Mue par une sourde colère, Suzanne se leva; mais avant qu'elle eût prononcé une parole, Mercédès l'avait rejointe, donnant ainsi le signal du départ à ses convives et, dans le tumulte du passage de la salle au salon, s'emparant du bras de son amie, elle lui murmura :

— Pardonne-moi, chère, d'avoir presque révélé vos fiançailles à mes amis, cela seul pouvait me sauver des assiduités que cette sotte

coutume aurait permises à monsieur de Bussières, et des papotages de mes convives.

Puis, sans attendre la réponse de Suzanne, elle s'éloigna, pressée d'aller remplir ses devoirs de maîtresse de maison.

Alors, Suzanne chercha vainement des yeux son fiancé dans les salons. Pensant qu'il était sorti pour fumer, et désirant une rapide explication, elle franchit le seuil de la porte qui conduisait au parc.

En passant soudain d'une lumière éclatante à l'ombre dense d'une nuit sans lune et sans étoiles, Suzanne se trouva comme aveuglée. Un moment elle resta immobile, frissonnante sous le boa de plumes qui couvrait ses épaules. Bientôt pourtant les massifs se détachèrent plus nets sur le ton clair du sable des allées. La jeune fille se dirigea vers un coin du parc qu'elle savait préféré de Michel, ayant le vague espoir que s'il errait, épris de recueillement, ses pas l'entraîneraient de ce côté.

Mais dans le silence et l'ombre la fièvre qui

l'animait tomba. Sur quoi avait-elle compté en venant ici ? Elle ne savait plus. Oserait-elle interroger franchement Michel ? Quel dénouement cherchait-elle donc à précipiter ? Pourquoi ses vaillantes résolutions s'envolaient-elles comme fumée ? Tout à coup elle perdait pied, et le spectre de l'affreuse solitude à laquelle Mercédès vouait son avenir, la remplissait d'épouvante.

Elle sentait Michel subitement si loin d'elle ! N'aurait-il pas dû, dès qu'on s'était levé de table, après la réplique audacieuse de Mercédès à M. de Bussières, rejoindre sa fiancée afin de la rassurer ? Il n'avait pas songé à elle ; grisé d'amour, envahi par d'ambitieux désirs, où cachait-il sa joie ? Ah ! décidément, pour elle, rien, plus rien n'était qui ressemblât à une espérance...

Elle s'abîmait dans sa douleur quand un bruissement de soie glissa sur l'herbe, non loin du tronc d'arbre où elle était échouée. Elle voyait sans qu'on pût la voir ; sa robe en

mousseline de soie noire la laissait se confondre avec la nuit. Elle reconnut vite, malgré l'ombre épaisse, la silhouette de Mercédès qu'un vêtement de satin blanc rendait presque lumineuse. Affolée d'angoisse, brisée d'émotion Suzanne pensait :

— Elle ! elle !... il va venir... c'est un rendez-vous... oh ! les misérables, les lâches ! Que mal leur ai-je fait, pour qu'ils me martyrisent ainsi ?

Un instant elle eut la pensée d'aller vers Mercédès, de lui demander ce qu'elle venait chercher. Mais le souvenir de l'aplomb imperturbable de son amie la retint. Mercédès se tirait si bien de tout avec des mots, que mieux valait se taire et rester là pour surprendre enfin la vérité. L'amertume du calice se sent moins quand on boit le breuvage d'un seul coup jusqu'à la lie.

Bientôt un bruit de branchages froissés se fit entendre : un homme parut. Il s'avança vers Mercédès et à voix basse murmura :

— Chère, chère aimée, merci d'être venue !

Si bas que fussent prononcées ces paroles, ızanne les entendit. Elles retentirent comme ı glas jusqu'au fond de son cœur. La malheuıuse en aurait perdu le souffle si, dans son ıxiété, la volonté de tout savoir ne l'eût sounue.

Sans prendre les précautions de Michel, Merıdès répliqua :

— Il faut en effet que je sois pleine d'indulɜnce pour me risquer dans une aussi imprunte escapade. Dites vite ce que vous vouliez me ɔnfier, afin que je rentre auprès de mes invités.

— Ne le devinez-vous pas ? Je vous aime ıaque jour davantage, et chaque jour aussi je ɜns plus impossible l'union que j'avais projetée vant de vous connaître.

— C'est un grand malheur pour Suzanne...

— Un affreux malheur...

— Voyons, Michel, n'exagérez-vous pas ? Vous ouvez encore dominer cette folie de votre sprit, j'en suis sûre.

— Non ; vous absorbez ma pensée. L'idée de vous mieux livrer mon âme, de lire dans la vôtre, de savourer ce bonheur de m'y croire en bonne place, de vous voir, de vous entendre, de vous dire que vous m'avez pris tout entier, que je vous appartiens dans tout l'élan de mon être, dans toute la fougue de l'attachement le plus pur et le plus passionné, voilà désormais le seul but de ma vie... Oh, Mercédès, dites que vous aussi vous m'aimez !

— Je vous aime, mais d'une tendresse plus raisonnable.

— Qu'entendez-vous par ces mots ?

— Mon Dieu ! je ne sais pas moi-même. Quand vous parlez je suis sous le charme ; oui, vous êtes le premier qui ayez éveillé mon cœur, et pourtant...

— Achevez ? Je vous supplie de dire votre pensée, même cruellement.

— Eh bien ! je ne veux pas commettre cette vilenie de vous arracher à Suzanne.

— N'est-ce que cela ? Ah, chère, quel espoir

ous venez de faire surgir! Maintenant je ne
culerai devant rien pour me libérer!

Suzanne frémit. Comment ces mots: *N'est-ce
ue cela... je ne reculerai devant rien ..* ont-ils
ı être prononcés par Michel avec une telle
ie triomphante?

L'obstacle! elle est l'obstacle qu'ils évince-
nt...

Pleine d'indignation et de douleur, la jeune
le les voit s'éloigner ensemble, et elle n'a
s la force de leur crier son mépris.

Le cœur broyé, elle défaille; un chagrin
mbre, lourd, muet, pèse comme du plomb
r sa pauvre âme, en même temps qu'il met
ı cerveau en feu.

Elle se lève enfin, fuit au hasard, telle une
te blessée.

Pendant combien de temps erre-t-elle ainsi,
quel instinct la ramène au gîte? Comment
retrouve-t-elle grelottante dans sa chambre,
robe légère en loque et souillée de menus
ınchages mêlés à la rosée du matin?

Quatre heures viennent de sonner ; tout repos
L'aurore, en illuminant la chambre, sembl
ramener un calme relatif dans l'âme de Suzann
égarée par la douleur. Il ne s'agit plus d
pleurer, mais de prendre une résolution. A l
seule pensée de revoir les deux traîtres, l
jeune fille frissonne de mépris. Elle partira,
faut qu'elle parte. En hâte, elle fait sa mall
celle de Gérald, et met dans une valise, se
colis qu'elle emportera, les objets nécessaires
leur toilette.

Il est à peine six heures quand elle a ter
miné ses préparatifs. Elle réveille doucemen
Gérald, et, lui mentant pour la première foi
elle explique qu'appelée par un télégramme d
l'éditeur Mériot, elle a décidé de partir tou
de suite pour Paris.

— Sans Michel, tante?

— Oui, mon chéri.

— Pourquoi pleures-tu? dis-lui qu'il vienn
avec nous si ça te fait tant de peine de
quitter.

— Non, mon petit; Michel doit rester pour ·miner un autre roman.

— Alors, nous reviendrons ?

— Oui, oui ! Mais habille-toi vite; je vais mander qu'on attelle pour nous conduire à gare.

Elle part, les tapis assourdissent le bruit de s pas ; nul ne l'entend ouvrir avec précau-›n la porte du vestibule.

Aux écuries, les palefreniers, déjà à leur sogne, reçoivent ses ordres sans trop de sur-ise et lui assurent que dans vingt minutes voiture sera devant le perron.

— Non, attendez-moi ici : j'aurais peur que piaffement des chevaux ne réveillât les ›tes du château.

— A vos ordres, mademoiselle, mais pour s bagages ?

— Je n'en ai pas. On me les enverra plus rd.

Elle remonte à sa chambre et là, tandis que ›n neveu achève sa toilette, elle écrit cette

lettre qu'elle pose ensuite bien en vue sur l
cheminée :

« Mercédès,

» J'ai surpris hier au soir les parole
d'amour que t'a dites Michel. Cela t'expliquer
ma fuite.

» Que vous avais-je fait pour que vous m
brisiez ainsi le cœur ?

» Je me demande quel peut être le châtimen
de ceux qui trahissent quand ceux qu'o
trahit souffrent comme je souffre... »

Elle s'arrête, aveuglée par les larmes, étouf-
fée par les sanglots qu'elle cherche à maîtriser.
D'ailleurs, Gérald l'appelle :

— Je suis prêt, petite tante ; viens-tu ?

Ah ! si le cher enfant n'avait pas besoin
d'elle, rien ne l'attacherait plus à la vie. Mais
son devoir est là, elle n'y faillira pas.

Suzanne essuie ses larmes, glisse en hâte le

billet dans une enveloppe et n'a que le temps d'y écrire le nom de Mercédès.

Comme Gérald ouvrait vivement la porte de leur appartement, Suzanne murmura :

— Ne fais pas de bruit, il ne faut éveiller personne.

Alors, à pas légers, ils descendent. L'enfant est tout heureux; mais elle, la tête malade, l'âme brisée, frissonnante et brûlante à la fois, se traîne péniblement. De temps en temps elle s'arrête, guette un bruit de porte; contre tout espoir elle espère voir surgir la maudite et encore si chère apparition...

Mais nul ne pressent son départ; un silence de mort enveloppe la maison, et une dernière angoisse tord le cœur de Suzanne lorsqu'elle en franchit pour jamais le seuil.

XIV

Quand vers neuf heures la femme de chambre de Mercédès entra dans son appartement pour ouvrir les volets, elle dit à sa maîtresse, avec cet air à la fois respectueux et triomphant que prennent les domestiques quand ils sentent un conflit surgir entre les maîtres :

— Mademoiselle sait que l'amie de mademoiselle est partie?

La jeune fille, qui s'étirait nonchalamment dans son lit, eut un sursaut :

— Qu'est-ce que vous racontez là, Louise? Partie où? en promenade?

— Je ne crois pas, mademoiselle.

— Voyons, parlez ! vous m'impatientez avec vos réticences !

— Dame ! mademoiselle, c'est que je ne sais pas grand'chose. Le second cocher a conduit mademoiselle Decaisnes et son neveu à la gare ce matin, dès la première heure, et il les a entendus demander leurs billets pour Paris.

Remise de sa première surprise, maîtresse d'elle, Mercédès reprit :

— C'est bien. Suzanne a été appelée à Paris ces jours-ci par son éditeur. Elle se sera décidée brusquement à aller conférer avec lui.

La femme de chambre dissimula un sourire et pensa *in petto* : « Si elle croit que je gobe sa petite histoire d'éditeur, elle me prend pour une autre ! Les maîtres sont tous pareils : ce qu'ils nous prennent pour des imbéciles, c'est pas croyable ! Mais si je n'étais pas capable de comprendre ce qu'on me cache, je serais incapable de bien faire mon service ! »

Et elle sortit très grave et très digne de la chambre, en disant sur le seuil de la porte, pour bien faire sentir à mademoiselle de Tremnireck qu'elle n'était pas la machine à travailler qu'on croyait :

— Comme j'ai vu mademoiselle un peu nerveuse hier, je me suis permis de préparer ce matin le bain de mademoiselle au tilleul...

— Merci ; vous avez bien fait.

Elle ferma alors la porte, non sans avoir jeté un regard inquisiteur sur sa maîtresse, et ravie de constater le trouble de Mercédès, ayant hâte d'aller raconter à l'office l'effet produit par ses paroles, en l'amplifiant.

Une fois seule, Mercédès passa vivement un peignoir et alla à la chambre de Suzanne avec l'intuition qu'elle y surprendrait la raison de ce départ.

A peine entrée dans la pièce, elle aperçut la lettre écrite par son amie. Elle la lut, la relut, n'osant comprendre, puis, rageuse et le cœur battant, elle murmura :

— La sotte qui s'impressionne ainsi d'un flirt, et qui, au lieu de lutter, prend la fuite! Mais qu'elle le garde donc son Michel! Qu'est-ce qu'elle croit que j'en veuille faire? Pas mon mari, toujours! Elle me place dans une situation ridicule, imbécile... Comment vais-je m'en tirer?

Elle prit son bain, acheva sa toilette dans une grande perplexité, ne voyant pas de quelle manière elle sortirait de cette impasse.

Sa première pensée fut d'écrire à Suzanne une lettre d'explication très tendre pour la convaincre de sa non-culpabilité et la supplier de revenir.

Elle s'était échouée sur un fauteuil, devant son petit bureau, dans le boudoir attenant à sa chambre, depuis dix minutes à peine, remuant ses idées sans trouver la formule heureuse qui devait persuader son amie, quand un léger coup frappé à la porte la fit tressaillir.

— Entrez ! jeta-t-elle un peu nerveusement.

Michel parut ; avant qu'il eût ouvert la bouche, Mercédès prononça, agressive :

— Vous savez la nouvelle ?

— Oui...

— Eh bien, qu'en pensez-vous ?

— Nous devions nous y attendre.

— Je vous en prie, mon cher, ne parlez pas au sens collectif ! Vous et moi, cela fait deux personnes distinctes, ne l'oubliez pas : c'est très exceptionnellement que ce malheureux incident nous lie !

Michel blessé du ton arrogant qu'elle avait pris, un peu hautain répliqua :

— Je vous ferai remarquer logiquement que sans vous et sans moi il n'y aurait pas eu d'incident. Je suis navré que cette... complicité vous soit si lourde à porter, et c'est pour vous soulager de ce fardeau que je viens m'entretenir avec vous.

— Il n'y a pas à chercher loin : je suis dans la nécessité de vous prier de quitter au plus

tôt Tremnireck et d'aller faire la paix avec votre fiancée.

— Ceci est précisément la seule chose que je ne puisse vous accorder.

— Pour quelle raison ?

— Parce que si impressionné, si triste que je sois de la fuite de cette pauvre enfant, je vous aime trop violemment pour renoncer à votre amour.

— Mon amour ? Le plaisant mot ! Où prenez-vous que j'en aie pour vous ?

— Oh ! Mercédès...

— Certes, vous avez un moment occupé ma pensée mais non mon cœur.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Je ne vous permets pas d'en douter !

— J'en douterai donc sans votre permission.

Et comme la jeune fille avait un geste de révolte, il lui saisit la main et d'une voix émue :

— Mercédès, souvenez-vous... Nous avons cueilli ensemble des heures admirables que

vous n'avez pas le droit d'oublier. Ne compromettons pas l'avenir du sentiment qui nous lie par des mots que nous aurions un jour le regret d'avoir prononcés. Vous voilà, comme moi, bouleversée du départ de Suzanne. Le remords, le chagrin nous étreignent. Nous avons été cruels malgré notre volonté, nous avons fait souffrir parce que nous sommes de pauvres êtres curieux de sensations nouvelles, oppressés de désirs, cahotés dans nos vies que nous n'avons pas le pouvoir de diriger... mais tout s'oublie ; la paix de nos consciences reviendra, et c'est seulement alors que nous pourrons juger sainement si nous étions créés l'un pour l'autre, si vous êtes par destination la femme qui doit m'appartenir... Ne vous révoltez pas !... Vous savez bien qu'au-dessus des classifications sociales, au-dessus de votre milieu mondain, de votre fortune qui nous sépare, dont les lois d'ailleurs vous permettent de me frustrer, il y a l'amour, mon amour qui vaincra vos résistances.

— Vous passez habilement sous silence votre ambition !

— Je vous livre ma vie et n'ai d'autre ambition que celle de vous la voir accepter. Vous êtes l'idéal exalté de grâce et de distinction féminines, qui devait me faire votre esclave...

— Pour l'instant, si vous dites vrai, partez donc !

— Partir ?

— Il le faut, sinon pour Suzanne, du moins pour moi que vous compromettriez en demeurant ici.

— Soit ; je m'en irai, mais non pas à Paris. Je ne saurais vivre si loin de vous : je vous aime, Mercédès... oh ! n'ayez pas ce recul, ne me lancez pas ces regards courroucés... Je resterai près de vous sans que personne au monde s'en doute. A six kilomètres d'ici, il y a ce village de pêcheurs que nul ne connaît ni ne fréquente ; vous m'y avez conduit un jour en voiture, souvenez-vous ?

— Le Faou ?

— C'est cela... Les sept ou huit chaumières qui le composent sont trop misérables pour qu'on songe à y séjourner. Je serai là, au milieu de ces Bretons simples qui même vous ignorent, attendant votre bon plaisir, le moindre signe de vous pour apparaître. Rien ne me sera plus délicieux que de vivre solitaire dans cette attente et cet espoir.

Mercédès voulut répliquer, mais Savines ne lui en laissa pas le temps ; il ouvrit la porte, prêt à disparaître. Elle crut voir pour la dernière fois la noblesse de son allure, la pâleur de son visage, l'ardeur de ses yeux.

Alors, sa colère s'évanouit. Elle pleura sur lui, sur Suzanne, sur elle-même, sincèrement navrée que sa coquetterie l'eût entraînée au drame intime dans lequel il lui fallait se débattre.

Tandis qu'elle s'inquiétait, énervée, Savines, après l'avoir quittée, prépara rapidement sa malle et, comme Suzanne, se fit conduire à la gare de Dinan afin de dérouter les domesti-

ques. Deux heures plus tard, il montait non dans le train comme le supposa le cocher qui l'avait conduit, mais dans l'omnibus à moitié disloqué, invraisemblable vestige d'une locomotion digne des temps antédiluviens, qui faisait une fois par jour le service entre Dinan et le Faou, une des cinq ou six petites localités desservies par la patache, et perdues au fond de ces landes bretonnes qui se terminent par des cryptes aux bords desquelles végètent quelques pauvres familles de pêcheurs.

Il s'installa chez l'un d'eux non sans grande difficulté. Il ne fallut rien moins que l'attrait d'un écu de cinq francs représentant l'offre du loyer d'une chambre prise à la semaine, pour qu'un vieux garçon, moins sauvage que les autres habitants du hameau, parce qu'il avait navigué jusqu'à quarante ans et entendait encore un peu le français, consentît à lui céder une pièce de sa cahute au plancher de terre et au toit de chaume.

Par chance, ce matelot était propre. Michel

jugea qu'en achetant deux paires de draps, deux douzaines de serviettes de toilette, un grand tub, une chaise et une table de bois blanc solide sur ses pieds, il pourrait dormir, se laver et écrire presque confortablement. Il se promit de faire ces achats à la ville la plus proche, dès le lendemain, en y joignant des plumes, de l'encre et du papier.

Trois jours après, installé tant bien que mal, mais libre et seul, il se sentit presque heureux d'échapper à la colère hautaine de Mercédès, et de s'arracher à la vision de la douleur irrémédiable de Suzanne.

Il écrivit pourtant à cette dernière une série de lettres empreintes de froids regrets, mais implorant son pardon avec éloquence et cherchant, d'une manière un peu trop littéraire peut-être, à persuader la pauvre enfant de son repentir.

Malgré lui, tous ses soins se concentraient sur le billet qu'il composait chaque matin pour Mercédès.

Celui-là seul l'intéressait, parce que ses sens y étaient engagés à dose égale avec son intelligence.

Cette lutte, dans laquelle il s'agissait de réduire à merci un esprit révolté, une âme peu sensible, devenait un tournoi passionnant; quel triomphe pour Michel s'il parvenait à conquérir Mercédès de loin, par la magie des mots tombés de sa plume!

Grisé d'espoir il forma tout un plan de conquête.

Chaque soir, la nuit venue, après le frugal repas préparé par le vieil hôte et pris en sa compagnie, — car le mathurin était devenu sociable grâce au gain fortuit que la présence de Savines lui procurait, grâce surtout à une bouteille de bonne eau-de-vie et à une pipe savoureuse, don de joyeux avènement que Michel lui avait fait au retour d'un premier voyage à la ville, — celui-ci partait salué d'un vœu de « bonne promenade! »

Tantôt par les sentiers, tantôt par les routes,

pour dépister les indiscrets, il rejoignait sur la falaise le chemin qui conduisait à la propriété de mademoiselle de Tremnireck. Arrivé au saut de loup, il se laissait glisser au fond du fossé et grimpait le talus intérieur en s'aidant des arbres; une fois dans la propriété, il errait sous bois, se rapprochait le plus possible du château parfois sombre et clos, parfois bruyant et illuminé, ouvert à une réception.

Et tandis que Michel espérait ou désespérait, Mercédès qui avait goûté au charme délicieux d'une sensation indéfinissable, celle de vivre auprès d'un être jeune, lettré spirituel, et follement amoureux, animant chaque heure d'un intérêt particulier, faisant les jours se succéder pleins de vitalité intellectuelle, toujours divers et attrayants, Mercédès avait des reculs, des désespérances invincibles devant la lourdeur, le convenu, le vide des cerveaux d'hommes qui l'entouraient. Bien qu'ils fussent épris d'elle, leurs attentions lui semblaient banales et ne la touchaient plus. Elle venait de connaître un

au-delà de jouissance, émotion dont elle ne pouvait plus se passer.

D'instinct, tous ses souvenirs la ramenaient, comme vers une caresse cherchée, aux moindres incidents des mois passés. Elle constatait qu'à chacun de leurs tête-à-tête, Michel avait pénétré son âme d'une façon si aiguë qu'elle n'en revenait pas de constater cette curieuse prise de possession. Elle éprouvait la sensation d'être encore enveloppée par ces regards étranges, voilés et ardents, presque inquiétants de domination. Malheureuse, déroutée, rageuse contre elle et contre lui, elle ne savait plus si elle devait lui résister ou consommer hardiment cette mésalliance.

Chaque jour, un billet rédigé avec tendresse, gaieté attendrie ou langueur touchante, lui arrivait dans une forme impeccable et charmante.

Ces mots respectueux, cependant pleins de délicieux appels d'amour, elle n'aurait plus su s'en passer. Son esprit absorbé en eux ne savourait plus rien qu'à travers eux. Elle se

devinait attendue par Michel comme on attend la lumière, le bonheur, la vie.

Elle était : « son amie très aimée »; sa chère « trop loin ». Il lui contait minutieusement sa vie de reclus, il « travaillait, pensait à elle »; « son âme, ses pensées, son cœur s'envolaient vers elle avec ce qu'ils avaient de meilleur, de plus respectueux, de plus soumis, de plus aimant ».

Tous ces riens amoureux et jusqu'à ces fins de lettres impératives et caressantes : « Tendez votre main que j'y pose doucement mes lèvres... » la ravissaient sans qu'elle en voulût convenir.

Pendant deux mois la persévérance de cet homme qui avait su lui parler autrement que les autres, l'envelopper de tendresse comme d'un halo, vainquit la force de résistance de la jeune fille. N'y tenant plus, à bout d'arguments contre la joie d'aimer et contre sa propre théorie de saisir le bonheur dès qu'on le rencontre, Mercédès, un soir de décembre que

Michel errait dans le bois à l'endroit où elle savait qu'il venait quotidiennement, se glissa furtive vers lui et tomba dans ses bras, défaillante, émue au point de ne pouvoir articuler une parole.

L'amour est une poésie en action.

Leurs fiançailles secrètes commencèrent. Tant qu'ils se cachèrent et se virent à la dérobée, ils furent heureux au delà de ce qu'ils avaient rêvé; mais un temps vint où il fallut réintroduire officiellement Michel au château, et c'est alors qu'ils sentirent leur vie s'embarquer mal.

Tous deux s'étaient jetés dans la tactique du sentiment, attirés l'un vers l'autre par leur esprit; et tous deux ne trouvaient aucune paix dans leur amour.

Certes, dans un certain sens, ce trouble était ce qu'ils aimaient; « des amours raisonnables qui marchent côte à côte, tranquilles, sans violer l'imagination, sans cris, sans colère, sans jalousie, sans larmes, sans rires, sans ironie

et sans détresse », ne sont point pour satisfaire « deux cerveaux ardents, deux cœurs brûlés ».

Il était jaloux, elle était coquette. Entre eux, d'ailleurs, il y eut « des trêves aussi belles qu'une longue paix, des instants bénis où les souvenirs refleurirent après l'amertume de ces luttes qui fatiguent l'amour sans le tuer ».

Ce furent des scènes et des raccommodements jusqu'au jour où lasse, ayant compris que l'idée seule d'un bonheur calme avec un autre homme lui était impossible, qu'elle ne pouvait vivre sans cette mobilité d'impressions, conquise et conquérante tour à tour, dominante ou asservie, à la fois maîtresse et esclave, Mercédès consentit à ce mariage, ayant compris qu'un lien caché qu'elle ne savait définir la liait brutalement à Michel, sans que rien pût le rompre.

Le mariage eut lieu. Mercédès en jeta la nouvelle comme un défi. Ce fut une stupeur parmi ses relations. Quoi! cette jeune fille qui

avait refusé de si brillants partis par horreur d'un nom roturier, épousait un monsieur Savines ?

On vint à la soirée de présentation, aux dîners officiels, au contrat. Mercédès fut déclarée délicieuse, le fiancé « bien, pour un homme de cette espèce ».

Ce milieu hostile, plein d'embûches, de hobereaux orgueilleux, Michel le brava avec mépris ; et parmi ces gentilshommes lourds, paresseux, engourdis par la vie provinciale, il se montra fin, spirituel, très artiste et très raffiné, plante forte et vivace de cette atmosphère de serre chaude qu'est Paris. Il sut, en se jouant, montrer les ressources de son esprit. Bientôt il gagna à sa cause les hommes les plus intelligents, car pour les femmes, dès la seconde entrevue, elles lui furent acquises ; il avait, d'une manière si habile, paru s'intéresser à leurs conversations, à l'élégance de leurs toilettes, au charme de leurs personnes — même lorsqu'elles étaient sottes, mal vêtues et d'as-

pect revêche — que toutes l'envièrent à Mercédès.

Le soir du mariage, comme ils se retrouvaient en tête à tête, Michel dit à sa femme :

— Vous avez été bien belle tout ce jour, mon aimée. Vous vous êtes surpassée vous-même.

— Et vous, bien habile pendant nos fiançailles, Michel. Mes meilleures amies sont amoureuses de vous.

— Mon admirative tendresse allait vers vous seule, pourtant. Vous ne saurez jamais à quel point je suis vôtre et avec quel bonheur !

— Je m'en doute un peu… c'est pourquoi je vous abandonne mon cœur…

XV

Tandis que le temps marchait pour eux, fécond en espoirs, en volupté et en joies troubles, la pauvre Suzanne, lentement, sans secours moral, gravissait le Calvaire.

A peine installée dans le wagon, tandis que Gérald, absorbé par les paysages qui semblaient fuir devant la fenêtre de la portière, regardait attentif, tout à la joie du déplacement, des larmes perlaient aux longs cils de Suzanne et son cœur se serrait en une angoisse inexprimable.

Elle avait fait cette route quelques semaines

auparavant, l'âme heureuse, escomptant un avenir de calme bonheur, et tout était fini... elle ne verrait jamais plus Michel, il l'avait trahie, elle le méprisait, et pourtant ne plus le voir, ne fût-ce qu'un jour, lui causait une douleur déchirante.

Elle se rappelait la vie morne, vide de sensations heureuses, qu'elle menait avant de le rencontrer, avant de le connaître, avant que son cœur se réchauffât à ce cœur.

Elle se sentait brisée et lâche devant cette nouvelle douleur; sans Gérald elle eût évoqué la mort en délivrance de ses maux.

Quoi, il mentait? Comédie ses tendres paroles, comédie sa pitié et ses promesses!... Un anéantissement moral lui faisait ne trouver de force que pour se replonger d'une façon monotone et continue dans son amer chagrin.

Ce fut un douloureux voyage et une plus douloureuse arrivée.

Tandis qu'à Tremnireck, leur ahurissement passé, Michel fait cyniquement d'ambitieux

projets d'avenir, donnant à peine un pitoyable regret à la délaissée, et se fatiguant vite d'écrire des lettres de protestations trompeuses qui lui sont retournées sans avoir été ouvertes; que Mercédès, très contrariée de cette fuite qui la compromet, maudit les événements qui l'obligent à donner une suite sérieuse à ce qu'elle considérait jusqu'alors comme un agréable passe-temps, la pauvre Suzanne erre dans la petite demeure où elle retrouve à chaque minute le souvenir si vivant de Michel, et se désespère au point d'en tomber malade.

Pendant des mois une persistante lassitude nerveuse la tint sans force, languissante sur une chaise longue.

Des remords tourmentaient Suzanne. Elle pensait :

« Pourquoi avoir subi, sans chercher à le rompre, le charme de cet homme ? »

Elle songeait aussi que toute la faute ne devait pas retomber sur elle. Elle avait jusqu'ici

rencontré si peu de tendresse! Michel l'avait conquise avant même qu'elle eût pensé à se défendre.

Sa tête était ainsi constamment emportée dans un tourbillon de pensées, de regrets lugubres et stériles; et si elle se disait avec sagesse que Michel ne méritait pas ses larmes, que c'était un être vil, un cœur lâche, elle pleurait pourtant; non lui, peut-être, mais son existence à elle, gâchée, déflorée, perdue.

Ce contre-coup que subit son corps, ce mal physique si immérité, au lieu de la vaincre, lui donna l'énergie morale de réagir. Sa santé menacée lui montra le précieux bien qu'elle gaspillait en éternisant le souvenir d'une peine qui, pourtant, lui semblait ne devoir jamais finir.

Étendue toute la journée, elle prend la résolution de ne plus penser qu'à Gérald dont elle est le seul appui : que deviendrait-il, le pauvre petit, s'il la perdait? Puisque sa faiblesse lui interdit de continuer de donner des leçons,

elle tâchera de créer à l'enfant une vie plus confortable en écrivant. Et elle écrit.

Sa persévérance est d'ailleurs couronnée de succès. Depuis le mois de janvier, Georges Mériot lui a confié la *Chronique des livres* dans la *Revue grise.* Suzanne accomplit ce travail intéressant avec une impartialité, une finesse de jugement, une élégance de style dont se félicitent directeur et auteurs. Mériot a poussé l'honnêteté jusqu'à augmenter lui-même, spontanément, le prix des articles. Sans se départir de sa brusque allure, il protège Suzanne, mais de loin, sans la voir, comme si la présence de la jeune fille lui était désagréable.

La pauvre enfant s'est résignée à cette vie de solitude et de labeur. Elle écrit auprès de la table où Michel travaillait avec elle, et ainsi s'avive, puis s'atténue peu à peu dans son cœur le souvenir du temps heureux.

Gérald avait compris le drame qui bouleversait la vie de sa tante et la rendait parfois si triste ; aussi, avec un dévouement et une déli-

catesse au-dessus de son âge, il la soignait et la consolait.

La santé de l'enfant s'était fortifiée; il devenait un garçon robuste, grâce aux soins intelligents de Suzanne. Externe au lycée, il se maintenait à de bonnes places pour la satisfaire.

Un soir d'avril qu'aidé de la bonne il avait habilement transporté la malade de la chaise longue à son lit, celle-ci lui dit en souriant tendrement :

— Comme tu es fort, mon chéri ! un vrai petit homme ! Et si sage, si studieux aussi !

— Il le faut bien, tante; est-ce que je ne suis pas ton seul protecteur, maintenant?

Des larmes perlèrent aux yeux de Suzanne attendrie.

— Vois-tu, tante, je veux devenir instruit et vaillant pour te rendre heureuse. Ah ! si j'avais été grand cet automne, rien ne se serait passé comme ça !

— Cet automne?

— Oh! ne fais pas celle qui ne sait plus! Oui, j'aurais été insulter Michel, et je l'aurais tué en duel. C'est dommage que je sois petit; j'irais bien encore tout de même le provoquer, et si ça te faisait trop de peine que je le tue, je le ramènerais pour qu'il t'épouse.

— Tu aurais tort : je n'aime plus monsieur Savines, et s'il revenait je n'en voudrais pas pour mon mari.

— Alors pourquoi de temps en temps pleures-tu tout à coup?

— Mon chéri, c'est un peu compliqué à t'expliquer cela. Je pleure sur moi-même, sur ma confiance trompée, sur mes illusions perdues; mais aujourd'hui je suis heureuse, j'oublie mes peines, et mes larmes coulent d'attendrissement à te sentir si bon, si dévoué, cher petit cœur! Aussi est-ce surtout pour toi que je voudrais voir réussir mon prochain roman.

— Oh! pour ça, n'aie pas peur; il aura du succès encore plus que l'autre. Tiens! j'allais justement oublier de te dire qu'en sortant du

lycée, lorsque j'ai été porter à la librairie to[i] reçu de l'argent de la douzième édition, monsieur Mériot était en bas, dans le hall ; il s'es[t] approché de moi, m'a donné un joli livre ave[c] des gravures, et puis il m'a dit que tu devai[s] venir lui parler. Quand il a su que tu ne pouvais plus marcher, il a bougonné avec son air bon, tu sais ? « Malade à son âge ! qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Il faut pourtant que je la voie. Je ne puis pas lui écrire cela ! » Alors je lui ai demandé de venir ici.

Suzanne, amusée de l'audace du garçonnet, s'écrie gaiement :

— Tu en as, un aplomb ! Déranger un homme si occupé ! Il a dû t'envoyer promener ?

— Tu te trompes, tante. Il a dit que tu lui donnes un rendez-vous le plus tôt possible.

— Je lui écrirai dès ce soir.

Le lendemain, au reçu de la lettre de Suzanne, l'éditeur lui télégraphia qu'il viendrait le jour même vers trois heures.

Depuis quelque temps déjà, peut-être en rai-on de l'estime que certains littérateurs en ogue manifestaient pour la réelle valeur litté-aire de Suzanne, Georges Mériot, l'esprit inté-essé, commençait à s'occuper non plus seule-nent de la carrière de la jeune « authoress », mais d'elle-même.

Jusqu'alors il ne l'avait vue que chez lui, en visites d'affaires. Il fut content à la pensée de la voir chez elle. Cet homme de quarante ans, blasé sur les joies factices d'une vie de garçon riche, las des aventures de hasard comme aussi d'être recherché en tant que « beau parti » par les mères de famille soucieuses de bien établir leurs filles, se sentait une attirance indéniable vers Suzanne, si laborieuse, si droite, si charmante, que personne ne lui recommandait et qui marchait si courageusement seule dans la vie.

Ce qui le gênait, c'était ce Michel Savines qu'il continuait d'appeler dédaigneusement « le collaborateur ». Il croyait encore à l'injustice de

sa prévention, et pour s'en punir il s'était pro-mis de « faire arriver » sa protégée.

Quand Mériot entra dans ce modeste appartement si bien tenu, où les papiers de tenture unis, aux tons clairs et harmonieux, faisaient ressortir la beauté simple de vieux meubles Louis XVI, de glaces élégantes et de rideaux en toile de Jouy de la même époque; où des moelleux tapis d'Orient et quelques bibelots rares attestaient un passé plus heureux, le riche éditeur éprouva une sorte de religieuse émotion.

La servante l'ayant introduit dans la chambre que Suzanne ne pouvait quitter et où elle écrivait, cette émotion s'accrut d'un profond respect.

Suzanne surprit-elle ce léger trouble qui le fit s'arrêter comme en extase au seuil de la porte? toujours est-il que, rougissante, elle balbutia :

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir dérangé et de vous recevoir ici; mais un mal

ıerveux m'a presque immobilisée, et je ne puis ›as, sans souffrance, bouger de cette chaise ongue.

— C'est à moi de m'excuser, mademoiselle, le venir vous relancer jusque chez vous...

Remise de son court émoi, elle désignait, gracieuse, un fauteuil de l'autre côté du petit bureau sur lequel les feuilles de son prochain roman s'étalaient dans le désordre du feu de la composition.

Mériot s'y assit et, sans perdre un seul mouvement de l'exquise jeune fille, il continua :

— J'étais absolument obligé de vous voir. Avant de vous exposer l'objet de ma visite, je vous prie de ne pas me juger brutal et sans goût si je vous déclare franchement que votre dernier roman est loin de valoir le premier.

— Mon dernier roman? mais je ne vous l'ai pas envoyé!

— Pardon, je l'ai reçu...

— Impossible! Voyez, j'y travaille encore.

Et elle montrait auprès d'elle, en souriant de la méprise, les feuillets épars qu'elle avait repoussés en hâte lorsqu'il était entré.

— Je m'explique peut-être mal. Je parle du manuscrit expédié de Bretagne par votre collaborateur, monsieur Savines.

Suzanne, à ces mots, devint si pâle que Mériot, effrayé, s'écria :

— Qu'avez-vous, mademoiselle? voulez-vous que j'appelle?

— Non, merci; ce n'est rien; une simple émotion déjà passée...

— Je vous disais donc qu'au reçu de ce manuscrit...

De nouveau très émue, Suzanne l'interrompit :

— Monsieur Savines n'est plus mon collaborateur ni mon fiancé...

Et des larmes silencieuses coulèrent lourdes de ses yeux.

Mériot, violemment impressionné, balbutia :

— Votre fiancé? votre collaborateur?

Puis, s'approchant d'elle, il lui saisit la main, et la serrant avec chaleur :

— Pardonnez-moi, mademoiselle. Je viens d'être d'une maladresse !... Mais comptez sur ma discrétion, sur mon dévouement... Cet homme ne vous méritait pas pour vous avoir ainsi délaissée, ma pauvre enfant ! L'imbécile, l'idiot !

Amusée de cette boutade, Suzanne, entre ses larmes, s'exclama :

— Oh ! ce n'est pas un idiot !

— Si, c'en est un ! Il n'a même pas senti ni vu, l'animal, que c'est vous qui aviez du talent et non pas lui.. Si vous lisiez la platitude qu'il m'a envoyée vous seriez de mon avis : aucune imagination, les scènes s'emmanchent mal ; quand il en tient une, elle tourne en une psychologie compliquée et assommante; rien d'humain, des sentiments fictifs... Par exemple, la syntaxe est observée ! C'est bien ce que je vous avais dit autrefois ; de la littérature de pion. Ah bien ! ce que je vais promptement lui retourner sa copie, à ce monsieur ! Mais vous,

voyons, il ne faut pas vous laisser abattre par la douleur. Vous l'aimiez beaucoup?

— Je suis si seule, si abandonnée... ma mère et ma sœur toujours loin... Alors j'ai cru en lui... Ah! comme il m'a trahie, comme il m'a trahie!

— Allons, allons, ne pleurez pas ainsi! Vous me navrez... Tenez, contez-moi votre grand chagrin... Je suis sûr que j'arriverai à vous donner du courage pour le supporter.

Suzanne eut un instant d'hésitation; mais ses regards croisèrent ceux de Mériot; elle sentit en eux une telle loyauté que, sans hésiter, elle dit:

— Je vais vous confier ce drame de mon cœur. Aussi bien ce me sera un soulagement de jeter le secret de ma peine à quelqu'un de sympathique puisque, seule, je ne puis vaincre ces tristes fantômes du souvenir...

— Faites-le sans crainte, mon enfant; d'avance je vous suis tout acquis.

Ces mots « mon enfant » lui échappaient pour la seconde fois, dans un nouvel élan de

pitié infinie pour cette fille vaillante qu'il se sentait de plus en plus résolu à protéger.

Suzanne lui fit le récit de la trahison de son amie et de son fiancé, en paroles brèves et émues. Mériot écoutait, attentif, attendri. La sympathie d'un homme de son âge, intelligent et loyal, est d'un grand secours pour un cœur blessé qui s'alanguit et se complaît dans la cruauté presque voluptueuse d'un chagrin d'amour. La réelle indignation que manifestait Mériot releva le courage de Suzanne.

Quand elle lui eut tout dit, il s'écria :

— Et c'est pour de pareilles canailles que vous vous faites ce mauvais sang ? En valent-ils la peine, mon enfant ? (Suzanne devenait décidément son enfant.) Cela ne peut pas durer ainsi ; il faut réagir, surmonter ce chagrin. Et d'abord, vous allez me faire le plaisir de consulter un grand médecin qui vous remette vite sur pied. Qu'est-ce au juste que ce mal qui vous immobilise ?

— Je ne sais pas...

— Moi non plus, et les médecins que vous avez consultés, pas davantage, sans doute?

— Ce doit être nerveux.

— Ah, ils ont bon dos, les nerfs! Je vais toujours vous envoyer mon docteur, un célèbre praticien qui vous guérira rapidement.

— Mais...

— N'allez pas m'objecter que vos moyens ne vous permettent pas de faire une cure sérieuse. D'abord je prends ce livre-là... (Il montrait les pages éparses du manuscrit : *les Malfaisants*). Je vous offre soixante-quinze centimes par volume, et je tire tout de suite à quatre mille deux cents, soit quatorze éditions. Cela va-t-il?

— Oh! monsieur, je suis confuse de votre générosité.

— Ce n'est pas de la générosité; votre première œuvre marche très bien; ce matin même j'ai donné le bon à tirer des treizième et quatorzième éditions; je tiens simplement à m'attacher un auteur qui a du succès.

Suzanne heureuse, égayée, lui souriait, trop oucement émotionnée et reconnaissante pour arler. Apparemment le sourire éclos sur les èvres pâles de ce visage amaigri penché languissamment sur le coussin qui soutenait a tête de la jeune fille, ce sourire devait tre un spectacle rare et charmant, puisque Mériot ne pouvait s'arracher à cette contemplation. Il se leva pourtant, arpenta nerveusement la pièce tout en continuant d'énoncer d'heureux pronostics sur le succès du futur livre.

Il semblait avoir quelque autre chose à confier ; mais le moment ne lui parut sans doute pas propice. Interrompant sa promenade, il serra la main de Suzanne en disant :

— Allons, adieu ! Je viendrai demain savoir si votre tranquillité revient un peu. Il faut que demain vous soyez gaie, heureuse de vivre. Je vous en prie ! ajouta-t-il gravement en mettant dans ces derniers mots toute la ferveur de son dévouement

Et tandis qu'il s'en allait le cœur bouleversé d'espérance, elle le suivait des yeux distraitement.

Dès le lendemain de cette visite, le docteur annoncé se présenta chez Suzanne. Il prescrivit un traitement d'électricité par courants à haute fréquence, le repos, la suralimentation, lequel traitement fit miracle dès la seconde semaine.

Bientôt la jeune fille put circuler, appuyée sur une canne. Georges Mériot assistait tout réjoui à ce merveilleux résultat. Sous prétexte de s'intéresser à la cure entreprise par son médecin, et alléguant aussi le besoin de s'entretenir d'une infinité de détails concernant le nouveau livre, il prit l'habitude de venir très souvent chez Suzanne.

Elle ne s'en étonna que pendant les premiers jours. Ce zèle subit de son éditeur pour le choix des caractères d'imprimerie, leur dimension, le format du volume, la qualité du papier, la couleur de la couverture, toutes choses dont il n'avait pas même été question lors du

remier roman, l'amusa fort, puis finit par la ucher.

Elle était reconnaissante à Mériot de tout ce u'il faisait pour elle, de l'intérêt qu'il apporait dans sa vie d'abandonnée. Il mettait une elle réserve et une telle bonhomie dans leurs apports que, confiante en lui, presque sans ouci et sans crainte des événements futurs, lle reprenait goût à l'existence.

Ainsi passèrent, calmes, les mois, l'année out entière. Suzanne, peu à peu, oubliait. L'inconsciente et grandissante affection qu'elle éprouvait pour Mériot la guérissait du souvenir de son amour trahi.

On était en octobre.

Un soir qu'assise sur son balcon elle regardait les arbres dépouillés, plantés dans la maigre terre ménagée sous des cercles de fer dans le bitume de la rue, semer leurs dernières feuilles en un éparpillement qui jetait des notes d'or brun sur le gris des trottoirs, la porte du salon s'ouvrit, Mériot entra.

Suzanne et Gérald eurent une exclamatio[n] de surprise; jusqu'alors jamais leur grand am[i] n'était venu après le dîner.

— Vous, cher monsieur?

— Mon Dieu oui! J'espère n'être pas importun?

— Comment osez-vous même le supposer?

— Et savez-vous pourquoi j'arrive à cett[e] heure indue?

— Non.

— Eh bien! primo, pour vous faire faire un tour au Bois.

— Vraiment je ne sais si je dois...

— Si, si! je trouve Gérald un peu pâlot ces temps-ci. Le grand air lui fera du bien. Secundo, pour vous dire que je m'effraie de la fin des *Malfaisants*.

— Cette fin est vraie à un point que vous ne pouvez supposer. Une de mes amies de couvent a rencontré dernièrement les nouveaux mariés à Florence...

— Mademoiselle de Tremnireck et Michel Savines?

— Eux-mêmes, et leur châtiment est depuis es mois commencé. Cette Colette m'écrit très nnocemment, ne sachant rien de ma triste venture, que Mercédès et son mari ne s'en-endent pas. Ne pouvant s'habituer à sa mé-alliance, Mercédès a exigé que son nom fût jouté à celui de Michel; elle se fait appeler nadame Savines de Tremnireck. A tout ins-ant, à la moindre contradiction de la part e son mari, elle le flagelle de mots froidement mpertinents et lui reproche de s'engourdir lans l'oisiveté. Colette ajoute que Mercédès ait payer cher à Michel les rentes dont il jouit, que le malheureux, cahoté par les inexplicables onnes ou mauvaises humeurs de sa femme, y erd sa personnalité et devient une sorte de ma-ordome de la capricieuse grande dame. Quelle troce union, et comme ils sont punis déjà!

— Tant mieux; j'en suis enchanté! Mais our en revenir à votre livre, vous voyez bien à la satisfaction que j'éprouve, moi qui repré-sente le public, que j'ai raison de vous de-

mander de changer le dénouement. Il me fau le vice puni et la vertu récompensée, tou rococo que cela vous paraisse!

— C'est si exceptionnel, si hors de la vérit de la vie!

— Il suffit que cela arrive de loin en loin pou me donner raison. Et puis, il y a bien aussi de temps en temps, la justice immanente..

— Mais dans mon livre je fais souffrir le coupables.

— Certes! seulement ils souffrent trop litté rairement. Et puis leur souffrance peut avoi une fin, puisque vous ne les mariez pas, eux Ils ne sont point attelés tous les deux à leu mauvaise action; ils se torturent donc à vide très psychologiquement, sans songer à parti l'un pour la Norvège, l'autre pour l'Espagne ce qui serait très pratique. Et puis...

— Et puis?

— Eh bien! l'héroïne martyrisée par eu n'a pas non plus assez secoué le joug de se souvenirs.

— Hélas!

Suzanne a soupiré ce mot, et ses paupières se sont closes comme pour mieux voir le désastre de son cœur. Ce qui la trouble, c'est précisément de sentir l'oubli si proche. Est-ce bien avec le drame de sa vie et sa propre souffrance qu'elle a composé son livre? Il lui semble que toute la douleur et les cris de passion qu'elle a jetés sur ces feuilles manuscrites ont affranchi son cœur. Elle le sent calme, libre. Il a repris vie comme ces petites fleurs des prairies qui, froissées par un pied maladroit, redressent progressivement la tête sous la lente caresse du soleil.

Et tandis que Georges Mériot continue de développer la justesse du dénouement qu'il réclame, et s'écrie nerveux et ému :

— Votre héroïne est d'une fidélité exagérée à ses souvenirs. Est-ce qu'elle ne devrait pas se dire : « Ces gens qui m'ont si abominablement torturée, je dois non seulement les oublier, mais encore les haïr; ce sont des brutes soumises

à leur seul instinct. Je vous le demande, mademoiselle Suzanne, n'auraient-ils pas dû apprécier cette âme exquise, cette nature généreuse et unique? Lui, l'imbécile, n'a rien compris à cette femme d'élite. Au lieu de donner jusqu'à sa vie pour écarter d'elle toute entrave, il a... »

Mériot continue en vain. Folle d'espoir, Suzanne anxieuse s'interroge : « M'aimerait-il? Et s'il m'aime, est-il possible qu'il n'ait pas deviné, pas vu que moi aussi... »

Elle n'ose achever sa pensée, car cette pensée la fait souffrir. Serait-elle donc légère, aurait-elle si vite oublié? Depuis des mois elle n'a plus qu'un nom dans le cœur : Georges... Quand elle le prononce, les syllabes glissent doucement sur ses lèvres comme une caresse. Mériot a raison : On oublie!

Étaient-ce les vingt ans de Suzanne qui faisaient se dresser soudain en elle le besoin de reprendre espoir aux paroles éloquentes de son nouvel ami? Elle croit en lui. Celui-là ne s'é-

loignera pas en jetant au vent qui passe la fraîcheur de ses impressions, aux buissons du chemin la poésie de son âme...

— Mademoiselle Suzanne, croyez-moi, il faut oublier ces misérables, le mariage rompu, et chercher un... oui, un... hum! hum!

Gérald rit, Suzanne tressaille, rappelée à la réalité des choses, tandis que l'enfant, devenu familier avec l'ami Mériot pendant ces mois de journalière fréquentation, remarque malicieusement :

— Ah! si *mon* éditeur fait « hum, hum! » de sa grosse voix, c'est qu'il lui reste quelque chose à dire.

— Tu as raison, petit! Seulement si j'exprime avec netteté ce que je pense parce que je ne suis pas un compliqué, moi, mais un homme franc, énergique, résolu; si je vous dis la vérité et ce que vous devez faire, vous n'allez pas vous fâcher, mademoiselle Suzanne?

— Me fâcher! Ah! *mon* éditeur, comme dit ce gamin, il faudrait que je fusse bien ingrate!

— Bravo! un peu de reconnaissance ne nuit pas à l'affaire... Eh bien! pour contenter l'éditeur, — et les lecteurs par-dessus le marché — il s'agit de finir le roman par un mariage.

— Vous voyez combien celui de Mercédès et de Savines est peu réjouissant!

— Qui vous parle d'eux?

— C'est la pauvre institutrice de mon roman que vous voulez voir se marier? Avec qui, grand Dieu! D'ailleurs, aucun des personnages introduits dans ce roman ne peut se dévouer généreusement pour la tirer de son abandon. L'homme capable d'une action si belle n'existe pas!

Elle a prononcé ces mots nerveusement, malgré elle, croyant son fol espoir tombé, son rêve irréalisable, pensant s'être trompée sur les intentions de Georges Mériot, lequel paraît uniquement préoccupé de cet épilogue du roman qui l'inquiète si peu, elle!

Mais l'âme droite et forte de Mériot se révèle subitement.

— Croyez-vous vraiment que cet homme n’existe pas?

Très troublée, Suzanne le regarde. Il est debout, non loin d’elle, ému plus que sa jovialité habituelle ne permettait de le croire. Un tremblement agite ses mains au moment où il s’empare de celles de la jeune fille. Elle doute encore d’un pareil bonheur. Son émotion est telle que machinalement elle cherche à retirer ses mains; alors Georges resserre doucement l’étreinte et, forçant Suzanne à l’entendre, il ose murmurer :

— Je vous aime... depuis des mois je vous aime... Voulez-vous m’accorder votre main?

Elle balbutie :

— Est-ce possible, est-ce possible?

Mériot, torturé par la crainte d’un refus, crainte qui l’envahit devant le mutisme de la jeune fille, vite, avec incohérence, dans la cruelle appréhension de lui sembler trop âgé, insiste :

— Dix-huit ans de plus que vous, c’est beaucoup, je le sais... Et pourtant avec quelle

ardeur, quelle jeunesse de cœur je vous aime, ma chère, chère Suzanne!

Cet amour lui paraît remonter à leur première rencontre. Se souvenait-elle? Dès ce moment-là, elle sut obtenir de lui tout ce qu'elle voulait.

Suzanne proteste d'un « Oh! » à la fois timide, coquet et un peu orgueilleux qui remplit Mériot d'espoir. Sa voix grave se fait plus tendre et sonne chaude au cœur de la jeune fille. Les paroles simples de Mériot la bercent comme un chant. Irrésistiblement attirée vers lui, pendant qu'il parle elle s'étonne de sentir qu'elle l'aime, et combien, depuis des mois déjà, elle a pris l'habitude de compter sur sa force morale, sa protection, son dévouement.

Georges Mériot reprenant le ton jovial pour combattre la crainte qui le gagne devant le persistant silence de la jeune fille, dit alors :

— Soyez sûre, ma chère auteur, que mon ami Gérald ne me refusera pas son consentement, lui!

Et s'adressant à l'enfant :

— Tu ne seras pas jaloux que nous soyons eux à aimer ta chère petite tante? Va, tu uras ta part de joies, mon garçon! ton éditeur le cœur assez large pour que vous y soyez n bonne place tous les deux.

L'enfant, d'un élan fougueux, se jette dans es bras de Mériot en sanglotant. Lui, fou de oie, le serre contre sa poitrine d'un seul bras, yant tout à coup senti son autre main prisonnière dans celle de Suzanne.

Ce muet consentement le bouleverse au point que des larmes jaillissent de ses yeux. Gérald, croyant qu'il se désespère du silence de sa tante, se tourne vers elle, et dans un accent de reproche et de prière, implore :

— Oh! tante, dis oui! Il est si bon, je l'aime tant!

La tante, souriant de la méprise de l'enfant, resserre la main de Mériot et répond avec simplicité :

— Moi aussi je l'aime!

Mériot, bouleversé de joie, se sent pris d'un grand désir d'étreindre Suzanne sur son cœur; mais il se maîtrise, craignant de la troubler.

Il se lève, baise follement les mains de la jeune fille et la quitte en disant :

— A demain, à toujours!

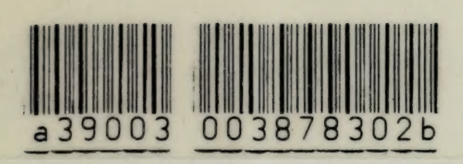
Il va franchir le seuil de la porte, mais comme sa bonne ironie de Parisien le rend tout à coup un peu honteux de la forte émotion qu'il vient de laisser voir, il s'arrête et, gai, jette en souriant :

— Surtout, ma chère fiancée, pas de changement au titre! N'allez pas appeler ce livre : *le Roman d'un éditeur!*

FIN

La Bicoque, octobre 1904.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 6934-6-17..


a39003 003878302b